

Louis BOREL

LA DAME

AUX

CHRYSANTHEMES

roman

Les personnages

**André Chatz**, professeur d'anthropologie à l'université de B.  
**Louis Borel**, fils d'un inspecteur des impôts et d'une mère sans profession, étudiant en sociologie, niveau master, à l'université de B.  
**Annette Corlot**, fille d'ouvriers qualifiés dans une usine de la grande banlieue parisienne, étudiante en 3<sup>o</sup> année de sociologie à l'université de B.  
**Christelle Favre**, fille de hauts-fonctionnaires habitant Paris, étudiante en 3<sup>o</sup> année sociologie à l'Université de B.  
**Stéphane Courlon**, fils d'un architecte et d'une cheffe de bureau à l'Enregistrement à B., étudiant en sociologie en 2<sup>o</sup> année à l'université de B.  
**Philippe Saval**, fils de patrons d'un restaurant à Poitiers, étudiant en sociologie en 2<sup>o</sup> année à l'université de B.  
**Sylvain Lemerre**, fils d'un ouvrier électricien à l'usine Peugeot et d'une cuisinière dans une famille de notables de B., étudiant en 1<sup>o</sup> année de sociologie à l'Université de B.  
**Albert Miollat**, en poste transitoire au département de sociologie à l'Université Paris 8  
**Denise Duval**, serveuse, fille adoptive d'un vieux couple, les Moulard, venus avec elle de Paris, et propriétaires du café-restaurant « La Dame aux Chrysanthèmes ».  
**Les époux Moulard**, propriétaires du café-restaurant « La Dame aux Chrysanthèmes ».

*Florent Coste est docteur de l'Université de Bourgogne et*

*membre de l'École française de Rome. Ses recherches actuelles portent sur la circulation de la littérature française (en langue d'oïl) dans l'Italie médiévale (entre Gênes et Pise, à la fin du 13<sup>e</sup> siècle), à la croisée de la philologie romane, de la sociolinguistique et d'une histoire sociale de la chevalerie italienne. Son essai, *Explore. Investigations littéraires (Questions théoriques)* tente de poser les jalons d'une théorie pragmatique et pragmatiste de la littérature.*

## 5 Mai, candidature de Benoit Hamon à la présidentielle

A l'université de B., comment éviter le bureau du professeur Chatz ? Louis Borel - qui, ce soir, commence ce journal que Chatz lui a demandé de tenir - se pose la question. Posté en vigie devant la porte, Chatz attrape par le bras les étudiants et étudiantes qu'il veut voir. Impossible de faire un détour par d'autres couloirs. Chatz a du repérer ce piège que lui offre la configuration des lieux ; à coup sûr, il fait tomber dans ses filets ceux et celles qu'il veut voir. Louis Borel n'y a pas échappé ce matin ; il s'est retrouvé assis dans le bureau de son enseignant principal. Pour ses travaux d'anthropologue, Chatz a circulé, séjourné dans de nombreux pays du monde. Ses cours regorgent d'indications de terrains, de faits relevés sur place, tout en apportant des éléments de réflexion qui font de lui, dans sa discipline, un maître. Mais ce qui agace Louis Borel, c'est cette obligation de le rencontrer, même si, pour soi-même, ce n'est ni le jour ni l'heure. Comme il apprécie Chatz et regrette rarement ses rencontres avec lui, il a fait, comme on dit, contre mauvaise fortune bon cœur. Il a écouté ce qu'il avait à lui dire. Etonné, il l'a entendu, dès l'abord, lui parler de toutes autres questions que celles posées par l'anthropologie. Chatz n'a fait aucune allusion à son master sur les précaires-chômeurs de l'usine H. C'est lui qui le dirige. D'emblée, il lui a parlé de la loi sur Travail, de cette loi inique, dit-il, qui porte le nom de la ministre qui la défend. Mais ce n'est pas elle qui l'a élaborée. Elle a été savamment concoctée, cette loi, dans les bureaux du ministère de l'Economie à Bercy, approuvée par le Président et

imposée au Premier Ministre réticent. Il aurait dit : « Elle ne passera pas au Parlement. » Mais le président et le Ministre de l'Economie l'ont convaincu que, s'il en soutenait l'initiative, elle passerait par ordonnances.

Chatz s'est élevé, devant Louis Borel, non tant contre tout le contenu de la loi Travail que contre l'une de ses mesures principales, celle qui rend la loi inique, illégitime. Non juridiquement, puisqu'elle peut être votée par le Parlement sous forme d'ordonnances et promulguée, mais socialement et politiquement au sens de ce qu'il appelle le politique, c'est-à-dire les fondamentaux communs à toute société et notamment à une société moderne.

- Vous la voyez, a-t-il dit à Borel, donnée à la société française, transmise à nos descendants, faisant autorité dans un rapport de confiance avec les travailleurs salariés ? Vous les voyez se reconnaissant dans une telle loi, jouant la fausse réciprocité avec leurs chefs d'entreprise, s'identifiant à ce qu'elle fait d'eux, soit de purs consommateurs, soit des riens du tout ?

5 Borel lui a avoué que ce projet de loi, il ne l'avait pas encore lu. Ce à quoi Chatz faisait allusion ne lui était pas connu. Il ne pouvait lui répondre.

- Ce que j'attends de vous, Borel, lui a-t-il dit, c'est que vous preniez contact avec vos camarades, non seulement, ceux et celles qui, comme vous, font un master, mais des types et des filles de première et de deuxième année, autrement dit ceux et celles de la licence. Vous les choisissez au mieux.

- Mais pour quoi faire ?, a dit Louis Borel.

- Pour se battre, a répondu Chatz. On ne va pas se laisser faire. Je suppose que, comme vous, vos copains n'ont pas lu le projet de loi. Il faut qu'on en parle ensemble. Que je leur explique. Qu'on sorte des maraudages partisans. Que l'on fasse bloc, sans indignation superflue, contre la légalisation de l'inadmissible, de l'illégitime. Borel se dit - et il l'écrit, assis à une table de la cafétéria, à la terrasse, devant le campus - qu'il aurait du entrer dans le bâtiment par l'arrière et s'éviter ainsi le passage devant le bureau. Le voilà mainte-

nant avec une corvée sur le dos : rassembler ses copains, voir avec Chatz l'heure et le jour qui conviendrait pour une réunion. Chatz lui a lancé :

- Prenez des notes dès maintenant. Rien ne doit être perdu de ce que nous disons et faisons. Vous notez tout, les attentes, les déplacements, les lieux, les tâches. Ça nous aide- ra. Du sec, de l'ex-act si possible. S'il y a du subjectif, de l'éprouvé, ça sera dedans. Et pas d'interprétations person-

nelles. Vos sentiments, vos opinions ne m'intéressent pas. C'est la deuxième corvée, se dit Borel, l'une des pires. Il n'aime pas écrire. Il ne sait pas écrire comme il faut, pour être compris. Pourquoi le choisir, lui, alors que d'autres auraient mieux fait l'affaire ? Sans doute parce qu'il est le plus vieux. A lui la nécessité non seulement de coordonner, mais d'engranger pour l'avenir.

A midi et demi, arrivent les copains. Ils viennent manger à la cafétéria leur hamburger ou leur vol au vent ou leur panini, avec une ou deux bières. C'est leur rituel. Borel le respecte. Aujourd'hui, il était là avant eux. Ils rapprochent des tables, s'assied autour de lui. De vrais copains. L'un d'eux Stéphane Courlon, il le connaît depuis des années. Stéphane achève sa licence. C'est un natif de B.. Sa mère travaille à l'Enregistrement. Les parents sont divorcés. Courlon voit son père régulièrement, mais il loge, le samedi et le dimanche, chez sa mère. Le père, né à B. comme son ancienne femme, la mère de Stéphane, est architecte. Il gagne pas mal d'argent, depuis que la municipalité de B. a décidé de construire de nouveaux bâtiments pour les administrations de la collectivité locale. Stéphane a de l'argent de poche et paie souvent les pots. Près de lui, Philippe Saval, son grand ami - ils logent ensemble dans un petit appartement de deux pièces en ville - est venu faire ses études à B. Il est poitevin, mais, s'ennuyant à Poitiers, il a décidé depuis deux ans, pour faire de l'anthropologie avec Chatz, de venir à B.; l'anthropologue de l'université de Poitiers ne lui plaisait pas. Ses parents habitent toujours Poitiers, ils ont un restaurant dans le centre-ville. Son

frère et sa soeur sont plus jeunes que lui. Il retourne les voir une fois par mois. Poitiers est à cent cinquante kilomètres de B.. Sylvain Lemerre s'est assis près de Louis. Il est en première année et a quelque mal avec les disert'. Louis l'aide et les notes montent. Il lui en sait gré. Il est le fils d'un ouvrier électricien travaillant chez P.S.A. Sa mère est cuisinière dans une famille de notables de la ville. Enfin les deux filles, Annette Borlot et Christelle Favre, se sont mises l'une à côté de l'autre, non loin de Sylvain qu'Annette voudrait bien séduire.

Ils ont tous vingt ans, sauf Louis Borel qui en a vingt-deux. Sa « vieille » lui donne des droits. On le consulte sur les choix à faire pour les matières à option, sur les rapports à avoir avec tel prof'. Il est leur médiateur avec Chatz, chaleureux avec ses étudiants mais doté d'un caractère écumant ; lorsqu'un étudiant ou une étudiante lui semble manquer d'ardeur au travail, les éclats de ses cris traversent les portes.

Les deux filles sont venues de Paris. Elles ont préféré la province aux grandes universités parisiennes où elles se sentaient perdues. A B., dans cette université non surdimensionnée, aux murs blancs, au campus carré que les bâtiments entourent comme une grande cour, elles se sentent à l'aise. Annette Corlot vient de la grande banlieue au delà de Mantes-la-Jolie. Elle est fille d'ouvriers qualifiés. En se saignant, ses parents peuvent lui payer des études, un loyer, sa nourriture. Comme ils cumulent deux salaires, Annette n'a pu avoir de bourse, bien qu'ils aient à leur charge ses deux frères plus jeunes qu'elle. Elle loge, à faible loyer, chez Christelle à qui ses parents - elle est fille unique - l'un et l'autre hauts-fonctionnaires dans des administrations de pointe et habitant le XV<sup>e</sup> arrondissement à Paris - paient, à B., un appartement de trois pièces.

L'anthropologie est l'une des matières enseignées en licence, obligatoire pour tous les étudiants de sociologie. Le rêve de Chatz est de voir se créer une maîtrise d'anthropologie. Les étudiants et les étudiantes, qui s'inscrivent avec lui en master, ne dépendent plus de

l'université de B., mais auront à soutenir leur mémoire à Poitiers. Ils ne sont pas très nombreux. Louis Borel ne les connaît pas. Ils travaillent déjà, soit comme surveillant(e)s au lycée, soit comme serveurs ou serveuses dans des Mac- Do. Ils ne vont pas, les mêmes jours que lui, à Poitiers pour des Travaux Dirigés peu fréquents et répartis, par petits groupes, sur le mois.

Louis Borel a quitté le PS, après avoir soutenu les frondeurs dans leur lutte contre le libéralisme économique socialiste, la « Deuxième droite », comme dit le sociologue urbain Jean-Pierre Garnier. Pour la prochaine élection présidentielle, il est favorable à la candidature de Benoît Hamon. Stéphane Courlon et Philippe Saval sont trotskystes. Du vivant du grand homme, le grand-père de Stéphane était déjà trotskyste. Son père milite encore dans le groupe Lambert. Ils émaillent parfois leur propos de la « langue de bois » du parti, mais, plus souvent, ils préfèrent parler littérature, philosophie politique, sports, etc. Stéphane est brun, petit, avec une figure un peu carrée, des yeux caressants qui plaisent aux jeunes filles - dont il est fort entiché. Outre l'anthropologie, il se spécialise dans les travaux de Rosa Luxembourg. Moins travailleur, Philippe Saval n'en est pas moins en deuxième année. La présence de son ami Courlon qu'il connaissait avant ses études - Stéphane venait à Poitiers où il fréquentait le groupe trotsko - lui donne tous les courages. Saval est secrètement amoureux de Courlon qui n'a aucun goût pour les hommes. Stéphane l'a deviné, le ménage, craint de le peiner par ses aventures, l'aime comme un frère. Sylvain Lemerre a eu son temps de PC entre quinze et dix-huit ans. La vente de L'Humanité-Dimanche sur le marché l'a dégoûté de toute action politique quotidienne. Il n'a repris de carte dans aucun parti, mais milite avec les frondeurs du PS. Il est proche de Louis Borel que voici : né à B., fils d'un inspecteur des impôts et d'une mère sans profession, il a un frère, Charles, qui milite à droite entre le FN et les LR. Les deux frères s'entendent mal, se voient peu. Charles vit chez ses parents. Louis a une chambre en ville. Les panini, les hamburgers sont apportés, vers midi et demi, par



Ghislaine, la serveuse de la caf  t'. Des bouteilles de bière s'entassent sur les tables, tandis que des demis pression sont posés derrière les assiettes. Louis Borel ne sait pas trop comment il va engager avec ses copains le débat sur la loi Travail et transmettre la consigne de Chatz de se réunir au plus tôt, pour en discuter avec lui. Il dit d'abord timidement :

- A Paris, ils ont l'air de réagir. La loi ne passe pas près des syndicats

- Quelle loi ?, demande Christelle et Stéphane.  
- Ah bon, parce que t'es pas au courant ?, dit Louis en s'adressant à Stéphane

- Non.  
- Moi non plus, dit Christelle.  
Les autres éclatent de rire.

- Mais vous regardez jamais la télé ? Vous   coutez pas la radio ?

- Ben si, dit Christelle. Mais j'ai du louper.

- Moi aussi, dit Stéphane.

- Bon, dit Louis. Moi, cette loi, je ne l'ai pas encore lu. Je l'ai dit à Chatz.

- Qu'est-ce qu'il fait là-dedans, lui ? , murmure Saval.

- Ce matin, il était devant la porte de son bureau. Il m'a accroché au passage. Il dit que cette loi Travail est inique. D'après lui, tout son contenu n'est pas à rejeter, mais, pour l'essentiel, elle met à mal les accords de branches, c'est-à-dire ceux qui concernent tous les salariés d'une industrie donnée : le textile, ou l'automobile. Elle privilégie les accords d'entreprises, c'est à dire quasiment des contrats de gré à gré entre le salarié et la direction, bien sûr par l'intermédiaire du DRH.

- DRH ? questionne Sylvain.

- Directeur des Ressources Humaines. Tu devrais savoir ça. C'est celui qui embauche et qui débauche.

- Le cochon, dit Annette.

- Arrête tes conneries, tu veux ? , dit Sylvain.

Elle ne proteste pas. Sylvain lui plaît. Il peut tout lui dire, tant que....  
- Bref, poursuit, Louis, le principe proposé par la loi, c'est que la direction licencie quand elle veut, que ce soit en licenciement collectif ou individuel. Et, cerise sur le gâteau, les plaintes près des Prudhommes...

- Les quoi ?, dit Christelle.

- Les tribunaux près desquels les salariés peuvent porter plainte, pour obtenir une indemnité de licenciement acceptable.

- Y'en a qui sont élevées, dit Stéphane.

- Elles ne le seront plus, dit Louis. Il y aura un plafonnement à ne pas dépasser, quel que soit le cas.

- Putain, dit Sylvain, c'est grave. Non seulement, l'entreprise pourra licencier pratiquement quand elle veut, en collectif ou en individuel, mais l'indemnisation sera limitée. Mes pauvres parents, ils ont intérêt à garer leurs miches.

- Quel langage !, dit Christelle. Tu pourrais parler autrement de tes vieux.

- Ils sont pas vieux, dit Sylvain. Ils ont pas cinquante ans.

- Chatz veut qu'on se réunisse, dit Louis. Il vous connaît tous les cinq. Il doit se douter que c'est vous autres que j'amènerai dans son bureau. Il m'a dit, des gars et des filles de licence et de master. On a tout ce qui lui faut en licence.

- Mais qu'est-ce qu'il veut ?, dit Stéphane.

- Se battre contre le projet de loi. A Paris, les syndicats sont sur les dents. Ils sont tous contre. Enfin plus ou moins. FO et la CFDT négocient.

- Tu crois que ça va bouger en province ?

- Oui, dans les villes. Faut pas trop tarder, faut aller le voir, si on tient à s'organiser.

- D'abord se procurer le projet de loi, dit Lemerre. Je l'aurai par les juristes et je le photocopierai. En six exemplaires.

- Un peu plus, dit Louis. Y'en aura peut-être d'autres qui viendront.

13 - Pour le moment, on est assez nombreux. Dès qu'on connaîtra mieux le texte de la loi, on pourra en parler, d'abord à Chatz, puis dans les amphis.

- Pour quelle date, la réunion avec Chatz ?

- Dans deux jours, dit Christelle. Qu'on ait le temps de se mettre au courant.

- Le matin ? Le soir ?, dit Louis. Qui n'est pas libre le matin ?

Trois mains se lèvent, celles de Savial, de Christelle et de Lemerre.

- Le soir à 18h, tout le monde peut ?, dit Louis

Aucune main ne se lève.

- D'accord. je propose à Chatz la réunion pour après- demain 18h.

Ca marche ?

- Oui, répondent-ils.

Ils boivent un café, et se séparent.

En sortant de l'université », Louis se trouve en face de trois malbars à allure de déménageurs qui le bousculent en passant. Il lève la voix et crie :

-Merde, vous pourriez faire attention.

- Ta gueule, p'tit con, lui dit l'un des deux. en se retournant.

Il a une cicatrice sur la joue.

Louis se dit que, s'il se bat, il est sûr de perdre. Il hausse les épaules et s'éloigne.

8 Mai

Bon, se dit Borel, Chatz veut des lieux. Je vais lui en donner. Il est vrai qu'il n'est pas d'ici et il y'a pas longtemps qu'il est là. Peut-être n'est-il jamais allé au bistrot près du cimetière. Je vais lui décrire la ville de B. comme je la vois et la connais. Depuis le temps...Je vais la lui décrire comme Coste conseille de le faire, en explorant. C'est ce que Chatz dit dans le manuscrit de son livre. Il l'a passé à Christelle, ils sont potes. Il veut avoir son avis, peut-être pas le mien. Je le donnerai à Christelle. Décrire, décrire. Oui, mais lorsque je parle de moi Borel, de ma vie propre qui fait partie du décor, je ne peux pas seulement décrire. Je rapporte ce que j'ai vu, je laisse de côté le ressenti, l'interprétation, puisque Chatz n'en veut pas. Mais, pour les autres, moi, Borel, je suis bien obligé de dire ce qu'ils ou elles m'ont dit. Et comment ils ou elles me l'ont dit. Annette m'a confié qu'elle avait envie de Sylvain. Je ne peux pas ne pas en parler, puisqu'il faut tout rapporter. Elle le trouve beau, intelligent, séducteur, elle voudrait le voir à poil, voir ses fesses et sa queue. Elle me dit qu'elle attache beaucoup d'importance aux fesses des hommes, ça l'excite.

Elle n'aura pas trop de mal à se le faire, il se laisse facilement glisser. Quant à le garder. Mais je crois qu'elle n'y compte pas. Je redeviens Louis Borel décrivant la ville, la longue rue en pente qui descend des collines jusqu'au fleuve. Chatz habite là-haut. Il la prend chaque jour, pour venir à l'université sur le quai, non loin du pont principal. Il y en a deux autres ; celui du milieu dessert le centre-ville, les deux autres les faubourgs. Les usines sont au delà des faubourgs au sud et au nord. La ville est orientée à l'Ouest. Une usine de textiles, une autre d'automobiles, avec quinze cents ouvriers et ouvrières dans la première et deux mille dans la seconde. Ça fait du monde. Ils et elles ne doivent pas être contents de la loi Travail, ni de la réforme du code du Travail où elle sera intégrée. Si on veut la bagarre, y'a du boulot. Bon. Louis Borel continue. Au Sud de la ville, la grand-place dite place des Charmes est entourée de cafés et de restaurants. Les étudiants et étudiantes n'y vont jamais. Ils sont trop chers. Ce sont les notables et les touristes qui les fréquentent. L'un d'eux a été privilégié par une écrivaine - laquelle ? Borel ne s'en souvient plus - qui venait, chaque après-midi, y écrire ses livres. Le livre écrit, elle repartait à Paris pour le publier. Ça se passait il ya plus de trente ans, mais certains s'en rappellent. Les petits bistrot pas chers sont de part et d'autre des rues étroites qui partent des collines et de la rue principale. On y boit un bon vin blanc, on y mange un plat local à base de viande de boeuf, de fromage et de pommes de terre. Pas mauvais, mais Borel s'en est lassé, préférant les ragoûts en sauce. Les cafés, dans ces rues, sont nombreux. L'ennui, c'est qu'ils sont toujours pleins, à midi et le soir tard jusque dans la nuit. A B. il n'y pas de grandes distractions et les jeunes se réfugient dans ces petits cafés pas chers, pour manger, boire et discuter entre eux. Mais, dit Borel, si nous voulons avoir, en présence de Chatz, des discussions sérieuses sur ce qu'on va être en train de faire contre la loi Travail, ce n'est pas dans ces bistrot-là qu'il faut aller.

Denise...Louis Borel se dit qu'il faut qu'il parle de Denise Duval, qu'il en parle franchement. C'est à elle qu'il demandera de les accueillir, les soirs de réunion. Le café est presque en face du cime-

tière. Il occupe l'ancien local d'une fleuriste qui est morte très âgée. Elle vendait des fleurs de ci-metière et, évidemment, des chrysanthèmes. On l'appelait la Dame aux Chrysanthèmes, mais l'enseigne de sa boutique portait simplement Fleuriste. Quand elle est morte, le local a été racheté aux héritiers par un couple, venu de Paris, pas trop vieux, la cinquantaine chacun. Il a été transformé en café-restaurant. Il ne vend pas de fleurs, mais, personne ne sait pourquoi, le bistrot s'appelle la Dame aux Chrysanthèmes. C'est là qu'ils iront, Chatz, lui et ses copains, pour discuter jusqu'à minuit, voire plus tard. Dès que la réunion aura lieu avec Chatz, Borel proposera l'endroit, à lui et aux copains. Ce n'est pas trop loin, on peut y aller, à pied. Ceux qui ont vélo, moto ou voiture pourront s'y garer facilement. Dès qu'il y sera autorisé par le groupe, il s'entremettra avec Denise, pour que ce lieu d'accueil leur soit réservé, certains soirs.

11 Mai

Bonne réunion. On était tous là, hier, serrés comme des anguilles dans le bureau de Chatz. On avait piqué des chaises dans les salles de cours. Toute la bande, Stéphane, Philippe, Sylvain, Christelle,

Annette, moi (Borel). Et, bien sûr, Chatz (André) qui préside. On l'appelle tous Monsieur, parce que c'est l'usage pour les profs, mais la plupart des maîtres de conférence, garçons et filles, on les tutoie, sauf les plus vieux. Chatz n'est pas à cheval sur le protocole, il boit des pots avec nous et courtise, malgré sa quarantaine affirmée, quelques étudiantes dont il est de vingt ans l'aîné. Très discrètement. A Paris, il a femme et enfants et re- tourne les voir, très souvent, les samedi et dimanche. Mais, à B., les soirées d'hiver sont longues et il doit se sentir seul dans sa chambre d'hôtel. Bref...

On avait à peine commencé la réunion que quelqu'un a frappé à la porte. Un « Entrez ». sonore de Chatz nous a rassuré, il attendait le nouveau venu. C'est un enseignant de Paris 8 sur un poste transitoire comme on en crée parfois au ministère. Il est un peu plus que chargé de cours, en attendant que, doctorant, il ait soutenu sa thèse. Après, il ira dieu sait où, selon la disponibilité de postes dans les universités françaises. Il peut attendre plusieurs années, toujours sur des postes transitoires. C'est un grand type, aux cheveux noirs, maigre, à la longue figure étroite, au regard plutôt bienveillant. Pourquoi est-il là ? On l'a su bien vite. Il est très au courant de ce qui se passe à Paris, des manifs qui se préparent, des discussions syndicales en cours. Il a rencontré pas mal de journalistes accrédités près des ministères, et de la commission qui bosse sur le nouveau Code du Travail. Après que Chatz nous l'ait présenté - Borel a oublié de noter son nom, un petit truc à rectifier -, il lui a aussitôt demandé de rappeler les événements. A Paris et dans la plupart des grandes villes de France, la mobilisation est réelle. Les lycéens et lycéennes sont décidé(e)s à se mettre en grève, pour soutenir non seulement les ouvriers et ouvrières, mais les employé(e)s des entreprises privées de services et des administrations. La réforme, et surtout la décision gouvernementale de la faire par ordonnances, a bouleversé les esprits, atteints les coeurs, soudés les groupes de résistance. D'aucuns disent que ce serait le bon moment pour les syndicats de réclamer que des représentants syndicaux siègent dans les Conseils d'administration. Albert - c'est le prénom du nouvel ar-

rivant - n'y croit pas. Ce serait aller droit à l'échec et renforcer les accointances entre des hommes politiques bien placés et les dirigeants économiques, c'est-à-dire les patrons des grosses boîtes et des multinationales. Son exposé achevé, les questions furent. Chatz laisse parler ses étudiants, n'intervenant que sur des points de détail. Ils sont tous syndiqués au SNESUP, y compris Albert, mais veulent avoir avec eux des étudiants de la CFDT et de Force Ouvrière, voire de la CGC.

- Comment commencer ?, dit Stéphane.

- Ben comme c'est l'habitude dans toutes les universités, répond Albert. Deux ou trois circulent, interrompent les cours, pour dire ce qui se passe, alerter les étudiants et étudiantes. Si l'enseignant râle, ils se maintiennent quand même. En principe, ils sont soutenus par la salle. Il faut plusieurs petits groupes, pour l'interruption dans toutes les salles et amphis. Choisissez ceux et celles qui parlent le mieux, qui savent expliquer. N'entrez pas trop dans les détails. Vous résumez. Vous avez tous et toutes lu le projet de loi ?

- Oui, répondent-ils en chœur.

- Vous vous en tenez à l'essentiel. Vous parlez de l'avenir, de l'emploi qui risque de se boucher encore plus.

- Et après, qu'est-ce qu'on fait ?, dit Sylvain.

- Comme d'habitude, répète Albert.

Proche des quarante ans, il a encore connu les mouvements étudiants de l'après-après 68, devenus de plus en plus rares, sauf celui contre Villepin et son CDE.

- Nous on est là depuis un an, dit Christelle. On était encore mêmes lors de la dernière grève contre la réforme universitaire. Là on n'est pas directement concernés, mais c'est quand même notre boulot futur qui est en jeu. On voudrait participer.

21 - Si les étudiants, dit Albert, savent qu'ailleurs dans d'autres villes, il y a des grèves ouvrières, aussi dans les services et l'administration, ils vous suivront, se mettront en grève.

- Et la suite ? dit Borel.

- Ben, poursuit Albert, faudra des Assemblées générales, régulières-



ment, pour faire le point. Mais ce qu'il faudra sur- tout, c'est prendre contact, par les syndicats, avec les ou- vriers des usines, voire avec des paysans, qui, comme tra- vailleurs indépendants, peuvent, sout- enir, le mouvement, avec les personnels des services - bureaux d'études, d'administration, Postes, SNCF -. Suivant l'ampleur que ça prendra, vous continuerez ou non la grève. Selon l'importance de la mobilisation, vous organiserez ou non une manif'. Il faut qu'elle soit réussie, autrement dit qu'elle rassemble beaucoup de monde. Après, ben vous verrez où en sont les choses et vous déciderez, avec les syndicats et des délégués des salarié(e)s, si vous continuez ou non la grève. Vous aurez à tenir compte, en tant que ville moyenne, de Paris et des grandes villes de province.

Borel gratte son papier, relève tout ce que dit Albert.  
- A votre appel par André, pardon, « Monsieur Chatz », - C'est ça, fous-toi de ma gueule, dit Chatz - je viendrai pour vous aider si c'est nécessaire. Mais à Paris, il y a aussi beaucoup à faire.

- Il est minuit, dit Annette, il faudrait peut-être dormir. Demain, si on provoque l'arrêt des cours, faudra être d'attaque.  
Chatz lance à Borel  
- Dans vos notes, vous respectez l'anonymat, j'espère.

- Ben oui, répond Borel, tous les noms sont faux y compris le vôtre.  
Et je ne connais pas celui d'Albert.  
- Miollat, dit Albert.  
- Je vous trouverai un pseudonyme, dit Borel.

- Tu peux me tutoyer, lui dit Albert (qui ne s'appelle pas Miollat).  
Ils sortent du bureau et, par une porte derrière le bâtiment, quittent l'université.

13 Mai

Borel est dans sa chambre. Il note puisqu'il faut noter. Il s'est décidé à la franchise, à raconter sa vieille histoire - la première fois, il avait dix sept ans -, avec Denise, la Denise Duval de la Dame aux Chrysanthèmes. Il en arrive à confondre l'enseigne du bistrot avec la serveuse. Il a passé, aujourd'hui, la soirée avec elle, a refusé d'y dîner. Il a mangé un sandwich au fromage et bu un demi en ville. Le voilà à pied d'oeuvre pour raconter le dernier épisode - il y en aura d'autres - de ses rencontres avec la Duval. Lorsqu'il l'a quittée, ce soir, elle l'a regardé de ses yeux brillants, fixes, dans lesquels il ne peut rien lire, pas même de l'amitié. Au fond, il est son objet. Pourquoi ne se débarasse-t-il pas de ce qui, sitôt fini, devient un fardeau ? Pourquoi, une fois pour toutes, ne se délivre-t-il pas d'elle ? Ce qu'il a fait c'est tout le contraire. Il lui a demandé, si, assez régulièrement, ils pourraient se réunir, ses copains et copines et lui-même, sept personnes, le soir, dans la salle. A midi, la café-restaurant est plein. C'est le vieux couple qui fait la cuisine. Denise sert à table. Dans l'après-midi, dès quatre-cinq heures, du monde vient. Il y a des clients jusqu'à huit heures. A partir de huit heures, c'est vide. Pour autant, le vieux couple ne ferme pas et Denise reste à servir jusqu'à minuit les rares consommateurs qui y viennent. La bande aura de la place pour s'y réunir, y discuter, sans être dérangée. La

Duval se fout de la politique. Louis Borel a essayé de la brancher, en bavardant avec elle sur ce genre de sujet. Elle s'est toujours dérobée en disant qu'elle n'y connaissait rien. Tant mieux. On sera prudent quand même sur les noms, les faits, les rendez-vous. Mais comment trouver mieux pour des réunions ?

Le Louis Borel lanterne à l'écriture, pour ne pas avoir à passer à des aveux qui lui coûtent. La franchise...La franchise... Tout dire. Mais ce n'est pas facile de parler de soi. Ses copains et copines ne connaissent pas Denise Duval ni la Dame aux Chrysanthèmes. Il est le seul de la bande à fréquenter, très régulièrement le bistrot. Tous les quinze jours, il y vient. C'est rituel. Denise l'attend.

Bon. Allons-y. Tout a commencé, il y a cinq ans. Il avait dix-sept ans. Elle en a bien maintenant trente-cinq. Elle en avait trente à l'époque. Elle n'a pas changé. C'est une grande fille bien faite, aux longs cheveux noirs lui encadrant la figure. Elle porte, sous son tablier de serveuse, une robe simple, en tissu léger l'été, épais l'hiver. Ses gestes sont mesurés, prévus. Elle ne sourit jamais. Derrière le comptoir, elle lave les verres. Ses relations avec le vieux couple sont cordiales. Eux la traitent comme si elle était leur fille. Peut-être se sont-ils attachés à elle. Ils n'ont pas eu d'enfants. Arrivés avec elle de Paris, où on ne sait ce qu'ils faisaient auparavant, ni quel était le métier de Denise, ils ont racheté le café. Ils y vivent avec elle à l'étage dans trois pièces. Denise les appelle Monsieur, Madame avec beaucoup de respect. Eux, l'appellent Denise et la tutoient. Ils ont la cinquantaine. La dame a des cheveux gris. Elle est à la cuisine où elle prépare les repas. Lui, un peu gros, presque chauve, fait les courses, le ménage, le bricolage et, quand il y a beaucoup de monde, aide sa femme pour les repas. Ils font brave gens, peu souriants, mais accueillants et discrets.

Il y a cinq ans, Borel était en première. Le travail scolaire ne l'ennuyait pas trop. Au lycée de B, ses deux grands copains étaient, comme ils le sont toujours, Stéphane et Sylvain. Plus jeune que lui, Sylvain cavalait déjà derrière les filles qui lui plaisaient, allant de

l'une à l'autre sans grands résultats. A part quelques baisers et un peu de pelotage, il n'obtenait rien du tout. Ses jeunes amies savaient se défendre et le tenaient à une distance qu'il ne pouvait enfreindre.

Stéphane était et est demeuré un sage. Une seule copine, Christine, avec qui il partageait souvent ses soirées, chez elle ou chez lui - les parents de la copine et sa mère n'étaient pas rigoristes -. Bien sûr, ils envisageaient, un jour, d'en faire un peu plus que de s'embrasser et de se caresser là où ça fait plaisir, mais ils hésitaient l'un et l'autre à sortir de cet état bienheureux où les mettait leur attente. C'est venu tout seul. Ils ont choisi, un soir, de faire l'amour - prudemment elle prenait depuis longtemps la pilule -. Puis ils se sont mis en ménage dans un petit studio dont le père de Stéphane payait volontiers le loyer. Ça n'a pas marché. Christine, la volage, allait ailleurs et Stéphane était jaloux. Ils se sont séparés. Stéphane, seul, a gardé le studio et c'est son père, avocat fiscaliste fort bien pourvu, qui a continué à assurer le loyer. Mais Stéphane est demeuré l'homme d'une seule femme. Plus tard, avec Axelle, il a noué de tendres liens fort aboutis. Ils ont travaillé ensemble, en terminale, les dissert' et les mathématiques, en-trecoupant leur dur labeur de séjours prolongés sur le divan-lit. Mais Stéphane n'a pas voulu se remettre en ménage. Quand Philippe est arrivé, il a loué un deux-pièces où ils ont chacun leur chambre. Philippe espère en vain que Stéphane virera sa cuti.

Borel ne va pas poursuivre le récit des amours de ses copains et copines pour échapper à celui sur lui-même. Donc, à dix sept ans, il a aimé Anne d'un grand amour. Pour elle, il aurait fait n'importe quoi. Elle l'aimait plus modérément, mais avec tendresse. Ils s'en tenaient, l'un et l'autre, aux préliminaires, peu soucieux de s'engager plus avant, pour l'immédiat, dans un corps à corps qui, de loin, les fascinait, mais qui, de près, les effrayait. Ils en restaient aux longs baisers et aux caresses poussées - au petting comme disent les Américains, où l'on fait tout sauf l'essentiel -. Puis Denise est venue, brutalement. Il avait honte. Il a quitté Anne qui pleurait, sans lui donner grande explication. Il n'y a plus que Denise et sa vie sans amour.

Chatz va hurler, se dit Borel. J'en dis trop sur ce que j'éprouve. Le mot amour sera à effacer et celui de ten- dresse. Ils ne sont pas assez descriptifs. Au fond, Coste a raison et Chatz aussi. Les mots en disent assez, quand on décrit. C'est dedans, inutile d'en rajouter. Mais comment s'en empêcher ? Par moment, on a envie de dire ce qu'on ressentait quand on aimait, quand on souffrait, quand on était joyeux ou triste. De le dire après, pour s'en ressouve- nir. C'est le plus difficile à dire, et encore plus à écrire. Mais puisqu'il ne veut pas.

...

C'était, par hasard, en se promenant, Borel entra dans le bistrot La Dame aux Chrysanthèmes. Il était venu vers le cimetière, parce qu'au delà de ses murs, la campagne commençait. On était à l'automne et il aimait, par ces jours de demi soleil, voir les arbres se dor- rer et les feuilles mortes sur le chemin. Bon dieu, voilà que ça me reprend. Filons droit. Il entra dans ce bistrot plus parce qu'il avait envie de pisser que de boire. Il commanda une bière au comptoir à la serveuse qu'il vit à peine et se précipita aux toilettes. Il y avait, le long, du mur, du côté Hommes, des urinoirs. Les cabines étaient au fond. Il achevait tout juste de pisser lors- que la serveuse fit irrup- tion. Il crut qu'elle s'était trompé de porte, vu le côté Hommes comme celui Femmes. Tandis qu'il se reboutonnait, elle le prit par les épaules et le poussa dans une cabine dont elle referma la porte au verrou. Tout se déroula très vite. Elle le déculotta, le manipula et, aussi- tôt le résultat obtenu, releva sa jupe, baissa sa culotte et s'en- fourcha sur lui, brutalement. Elle s'agita longtemps, tandis que lui demeurait immobile, plaqué contre la paroi. A un moment, l'étreinte fut si forte que l'effusion se produisit. La fille se retira. Tant que ça avait duré, elle l'avait serré contre elle. Elle remit sa culotte, il l'en- tendit passer dans le côté Femmes. L'eau coula. Puis il y eut quelques bruits de porte. Elle était retournée dans la salle. Craignant l'entrée d'un client du bar, Borel se lava en vitesse au robi- net d'un des lavabos. Puis il alla s'asseoir loin du comptoir au fond du bistrot. Sans dire un mot, la fille lui apporta à sa table son verre de bière en- core à moitié plein.

Il lui semble que cela eut lieu il y a des siècles. Or il y a peine cinq ans. Pourquoi revient-il dans ce bistrot ? Pourquoi à chaque fois, va-t-il y pisser ? Il le sait, mais ne peut l'écrire, puisque Chatz et Coste interdisent les divagations subjectives. Chatz saura deviner, à travers ses mots, ce qu'il a pu éprouver. A son retour, ce soir là, après ce premier épisode, Anne, sa compagne, fut étonnée de son accablement, de son inertie. Bien vite, dans les jours qui suivirent, elle s'aperçut qu'il ne s'intéressait plus à elle. Il était triste, sans entrain, lui qui avait plutôt le caractère gai. Mais c'est son désintérêt quasi total d'elle, de ce qu'elle faisait, de ce qu'elle était, qui la frappa. Borel a écrit « douloureusement », mais il a effacé l'adverbe. Ils se quittèrent bons amis, comme s'ils ne s'étaient rien passé entre eux.

La longue période qui suivit fut ponctuée, tous les quinze jours, par sa rencontre avec Denise. Et ça continue, comme si ça ne devait jamais s'arrêter. Ils ont fini par se parler un peu, ou, plutôt, c'est elle qui lui donne des ordres, celui, par exemple, de ne venir que tous les quinze jours, le jeudi à quinze heures. Il ne connaît physiquement aucune autre femme que Denise. Tous les quinze jours, le jeudi, à quinze heures, quand le bistrot est vide et que le vieux couple fait sa sieste, Borel entre dans la salle, va s'asseoir au fond. Denise lui apporte une bière. Il lui dit Bonjour et elle répond Bonjour. Il boit sa bière, tire un livre de sa poche. Puis, comme, après la bière, il a réellement envie de pisser, il va aux toilettes. Quelques minutes et elle est là. Elle n'a plus besoin de le pousser dans une cabine. Il y va directement. Des variantes apparaissent dans le scénario. Parfois, il la déshabille, la caresse, ne l'embrasse pas, une seule tentative a suffi qu'elle a repoussée. Elle accepte le déshabillage, les caresses. Mais lorsque c'est prêt, jamais elle ne lui laisse l'initiative, c'est toujours elle qui le prend avec autant de brutalité que la première fois. D'autre fois, c'est elle qui agit, le met quasiment nu, lui claque plusieurs fois les fesses. Il n'y a ni baisers sur le corps - sauf ceux qu'elle accepte pour elle -, ni caresses, sauf la manipulation nécessaire. Dès qu'il est préparé, elle l'enfonce en elle. L'achèvement, les lavages, le retour dans la salle sont devenus des rituels. Aujourd'hui,

elle a pratiqué une nouvelle variante. Elle a sorti de sa poche une cravache et lui en a vigoureusement fouetté le cul. Ensuite, elle a eu du mal à le préparer, mais ça a marché quand même.

Au bout de deux ans, un peu affolé par ce qui lui arrivait et par le fait que cela durait, qu'il y revenait sans parvenir à s'en priver - c'est cela qui l'inquiétait, la dépendance comme à une drogue -, il consulta un médecin, pas son généraliste, un autre que lui indiqua une amie psychologue. A ses récits, le médecin éclata de rire : C'est une folle et une pute. Profitez-en, conclut-il

Le fouet introduit quelque chose, il ne sait pas quoi. Peut-être devrait-il de nouveau consulter. Quelqu'un de plus averti.

Ses parents se sont étonnés de ne plus voir Anne qu'ils avaient prise en amitié. Son père lui a posé la question :

-On est toujours ami, lui a répondu Borel. Si vous voulez, maman et toi, elle viendra dîner un soir. Elle vous aimait bien, ça lui plaisait de discuter avec vous. Mais, maintenant, on est séparé.

- Tu es veuf ?, lui dit en riant son père.

- Pas tout à fait, murmure Louis Borel en rougissant. Mais ce ne sont plus les mêmes relations.

Pendant les cinq années, Anne est venu souvent dîner chez les Borel. Elle y vient encore. Politiquement, ils sont<sup>1</sup> proches. Ils discutent, non ou pas beaucoup de la situation mondiale ou nationale, mais de celle locale qui leur est mieux connue. Les deux femmes appartiennent aux mêmes associations d'aide, de secours, de défense. Elles s'y rencontrent rarement, n'ont pas les mêmes heures, mais elles y font le même travail. Au début, avant le bac, Borel et Anne étaient trop occupés par leurs études, pour aller souvent donner un coup de main aux associatifs. Ils travaillaient encore ensemble, bûchant dur, en terminale, sur les maths et la philo. Anne et Louis ont passé le bac ensemble, ont été reçus, sans plus, sans mention, mais sans problèmes. Anne s'est inscrite à l'université en science, la biologie, Louis en sociologie-anthropologie. Il aurait préféré l'histoire, mais se voyait mal passant l'agrég'. Ils se rencontrent beaucoup plus

rarement, ils sont heureux lorsque, par hasard, au coin d'un trottoir, ils se font face. Mais Louis n'habite plus chez ses parents, il a une chambre en ville. Quand Anne vient dîner à la maison familiale, il n'est pas là.

Ce qui le console de sa rupture avec Anne et de la situation dans laquelle il s'est mis avec la Duval et dont il ne sait comment se dépêtrer- il n'en pas le courage - c'est son amitié avec Stéphane et Sylvain. Il aime moins Philippe qu'il ne comprend pas. Mais Stéphane et Sylvain sont de vrais amis sur lesquels il peut compter. Dans les moments difficiles, ils ne le laissent pas tomber.

Il s'était engueulé avec un prof', complètement ringard, en statistique, qui lui reprochait publiquement, sur un ton acrimonieux et vénémeux, de ne pas savoir compter. Ce qui est vrai. De plus, le X2 l'emmerde, tout autant que les variables et les je ne sais plus quoi. Tout cela est utile, mais, employé à la louche, ça fausse tout. Bref, après une altercation assez vive avec ce prof, en public, à la sortie du cours, devant des étudiants et étudiantes rassemblé(e)s autour d'eux, à l'accusation de crétinisme décalulateur de l'enseignant, Borel avait répondu violemment que l'on pouvait aussi être crétin par manque de réflexion sur le réel. Directement visé, le prof avait réagi en lui assurant que cette insulte lui vaudrait un blâme qui serait inscrit sur son dossier universitaire. Prévenus, Stéphane et Sylvain, brillants en calcul et en maths, s'étaient entremis près du prof dont ils étaient les préférés. Ils avaient sauvé la mise à Louis Borel. Il leur en était d'autant plus reconnaissant qu'ils l'avaient fait d'eux-mêmes, sans l'avertir, sachant qu'il risquait de s'y opposer. Or un blâme pouvait mener à une exclusion temporaire ou définitive, ce que ne savait pas Louis Borel. Eux le savaient, et ils firent le nécessaire, non seulement par amitié pour Louis comme ils disaient, mais parce qu'ils étaient d'accord avec lui.

C'est bien pour quoi il les veut, eux et pas d'autres, dans l'organisation de la grève contre la loi Travail. L'incident avec le prof avait eu lieu dans sa deuxième année d'université. Stéphane et Sylvain, plus



jeunes que lui d'un an, venaient d'entrer en licence. C'était leur première année. Depuis trois ans, ils se voient presque tous les jours, se tiennent au courant, participent ensemble à la section syndicale - où, parfois, ils se sentent mal à l'aise à cause de l'attitude autoritaire des gens du PC avec qui ils sont pourtant copains et qu'ils soutiennent -. Ils se disputent rarement, sur des détails, plus que sur ce qui communément leur tient à coeur: leur liberté, l'horreur des discriminations, de l'oppression des femmes, du racisme, etc. Ils lisent à longueur de loisirs, se passent les bouquins, en discutent, s'en souviennent, Ils vont au cinéma ensemble, commentent les films. De tout ce qu'ils brassent, ils essaient modestement de tirer des éléments pour leurs pensées et leurs actions individuelles et communes. Bref, derrière tous ces grands mots, Borel met tout ce qui les lie, peut-être sans qu'ils le sachent et il n'imagine pas désormais sa vie sans eux.

Il ne leur a jamais parlé de la Duval, c'est trop dur. Stéphane lui a raconté ses amours avec Christine. C'est seulement la deuxième fois que ça a marché, la première ils étaient encore trop intimidés pour avoir vraiment du plaisir. Celui-ci est venu peu à peu, dès cette deuxième fois, s'est amplifié au point de les tenir sans cesse en haleine. Christine, depuis que Stéphane l'avait déflorée, tout doucement, sans lui faire mal, baisait le plus souvent avec lui, mais, de temps en temps, avec d'autres, ses petits suppléments comme elle disait. Fidèle entre les fidèles, Stéphane ne supportait pas d'être cocu. Elle lui racontait, à chaque fois, sa dernière aventure, ce qui le mettait

en rage.

- Mais je suis libre, lui disait Christine, je fais ce qui me plait. Je vis avec toi. Cela ne me condamne pas à toi, à ta bite. Si tu veux en faire autant, rien ne t'en empêche, en tout cas pas moi.

C'était trop demander à Stéphane que de laisser sa belle petite Christine à d'autres qui lui faisaient la même chose que lui et à qui elle faisait la même chose qu'à lui, avec les mêmes gestes et en lui donnant et en y prenant eux-mêmes du plaisir. Elle n'était certes pas à lui, mais elle n'était pas non plus à eux. Elle était à elle-même,

mais réservée, selon lui, à son amour pour elle et à l'amour qu'elle avait pour lui, ce qui, pour Christine, était impossible à vivre.

Ils s'étaient quittés sur une dernière incartade de Christine qui, de plus, vantait le savoir-faire amoureux de son partenaire, sans pour autant le comparer à celui de Stéphane. Va donc le rejoindre, puisqu'il te plaît tant, hurla Stéphane. Vis avec lui. Moi j'en ai marre, je fous le camp. Ce qu'il a fait. Il revoit Christine de temps en temps, mais, ils n'ont plus jamais fait l'amour ensemble. Quand il a rencontré la douce Axelle, par hasard, un soir, chez son ami Sylvain qui l'avait invité à dîner avec sa dernière conquête et les copains habituels, ils surent vite, en se regardant, qu'ils avaient envie l'un de l'autre. Elle était l'une des cousines de Sylvain, en

visite chez son oncle et sa tante. Elle faisait des études de droit. Elle était appliquée et tranquille, Elle ne connaissait de l'amour que les baisers de Sylvain qui l'aimait beaucoup, lorsque, par méprise, celui-ci les lui donnaient en glissant de la joue à la bouche. Ca n'allait pas plus loin. Ils se connaissaient depuis trop longtemps pour que leur affection se transforma en sensualité et plaisir physique.

Elle plut à Stéphane et Stéphane lui plut. Le soir même de ce dîner mémorable chez Sylvain, ils revinrent ensemble, chacun chez eux, en se tenant par la main. Axelle, qui avait ses règles, ne voulait pas tenter le tout pour le tout, avec le risque toujours possible d'un échec. Elle se décida à attendre. Stéphane avait plus ou moins deviné ses raisons. Les règles ne le dégoûtaient pas ; il ne les avait jamais considérées comme une souillure, pas plus qu'il ne considérait le caca et le pipi des filles qu'il aimait comme répugnants. Il s'en foutait. Les réticences d'Axelle qui lui avait dit qu'elle était vierge, dues sans doute à sa timidité, devaient être respectées. Mais ils ne tardèrent guère à se revoir. Stéphane l'emmena chez sa mère, dans sa chambre, ce qui la rassura. Il la couvrit de baisers, tout en la déshabillant lentement et en se déshabillant lui-même.

Elle était consentante, un peu tremblante, émue. Elle lui rendait sans précipitation ses baisers, lui caressait, les joues, les mains, sans oser

lui toucher le corps. Il lui souriait. Ils restèrent longtemps côte à côte, nus, sur le lit, sans rien faire, la main dans la main, en regardant le plafond, en rêvant sans se parler. C'est elle qui l'attira, le pressa contre elle. Il lui fallut la nuit pour entrer en elle tant elle avait peur de souffrir. Par petites avancées suivies de reculs, il s'introduisit très lentement, s'agitant à petits coups, humiliant son sexe à elle et se retenant de laisser le sien s'épancher. Mais elle avait tellement envie de lui et lui d'elle qu'à un moment ils se pressèrent très fort l'un contre l'autre. Et il et elle se perdirent en eux-mêmes.

Lorsque Stéphane Courlon lui fit ce récit de la défloration d'Axelle, Louis Borel ne put que songer à Anne et à son amour pour elle. Cela ressemblait beaucoup - sauf la fin - à ce que lui racontait Stéphane. Louis eut la nostalgie de ses jours, de ses nuits avec Anne, avant qu'il connut la Duval. Maintenant, il n'y a plus que Duval, l'outrance et le goût de l'outrance. C'est foutu.

Chatz va gueuler, écrit Borel. Les larmes lui montent aux yeux, mais ne coulent pas. Décrire, décrire. Ah, Florent Coste, à quoi m'obliges-tu avec ton histoire d'âme dans les mots, avec tes formes de vie ? Mais trêve de regrets et de plaintes.

Il faut préparer Philippe et Stéphane à leur démarche auprès des ouvriers et ouvrières. Le plus simple, c'est de les emmener demain tous les deux à La Dame au Chrysanthèmes. Comme ça, ils verront le lieu des réunions, ils pourront parler en paix de la marche à suivre pour convaincre les ouvriers de l'usine textile - située au delà du faubourg Nord, à quelques kilomètres de B - de se mettre en grève et de revendiquer la modification du projet de loi. D'abord savoir si l'un des deux connaît déjà des ouvriers ou des ouvrières dans l'usine. Prendre contact très vite, comme l'a conseillé Albert avec les délégués syndicaux. Le problème est que, pour aller à l'usine, ils n'ont aucun moyen de transport. Ils ont intérêt à arriver tôt et à repartir à la sortie des ouvriers de l'usine. Louis Borel les accompagnera. Il préfère, pour ce genre d'approche, ne pas se fier aux récits, être témoin des dialogues et des rencontres, les rapporter par écrit

aussi exactement que possible. Sinon Chatz va râler. D'autant que, s'il faut tout noter, le principal est ce qui concerne la grève et le mouvement social qui l'accompagne. En se mettant à l'écart, il griffonnera sur place, des notes, pour se rappeler, au moment de rédiger, ce qu'il a vu, entendu, compris. Dès demain, il voit Courlin et Saval ; ils iront ensemble dîner - il téléphonera à Denise dans la journée, pour savoir si c'est possible - dans la soirée, au bistrot de leurs futures réunions. Et après-demain, 12 mai, ils seront, dès le matin, à l'usine. Soit ils partiront tôt et iront à pied, soit ils trouveront en ville un autobus qui mène au village près duquel est située l'usine. Le soir, ils pourront rentrer avec un ouvrier ayant une voiture et habitant à B. Ou par un autobus, s'il y en a un. Ou à pied. Il aurait pu prévoir d'y aller avec Sylvain et Annette qui sont, l'un et l'autre, fils et fille d'ouvriers. Les contacts auraient été sans doute plus faciles, mais il veut garder Sylvain pour la visite à l'usine d'automobiles, et il ira lui-même avec Annette et Christelle à l'entreprise de services, une succursale de France Télécoms, où, par ses copines, Christelle connaît du monde. Puis on se reverra tous avec Chatz et Albert s'ils viennent, à la Dame aux Chrysanthèmes.

## 15 Mai

Borel a eu beaucoup de mal à décider Philippe et Stéphane à dîner avec lui au bistrot du cimetière. Ils avaient peur de venir, le lendemain, à l'usine. C'est trop tôt, disaient-ils. Et plus carrément : Prends-en deux autres. Nous on ira à France-Télécoms. L'un, Sylvain, devenu un peu bourgeois, l'autre, Philippe, petit bourgeois, comme Borel se reconnaît l'être lui-même, renâclent à se mettre à

l'épreuve, dans une population de travailleurs qu'ils ne connaissent guère. Leur langage trop châtié risque de déplaire, à moins que, par démagogie, ils essaient de parler peuple, ce dont leurs vis-à-vis s'apercevront. Mangeant à la cafèt', comme chaque jour, ils y ont retrouvé Louis Borel qui les a invités pour le soir à dîner. Méfiants, ils ont demandé pourquoi. A l'annonce de la tâche à accomplir, ils se sont recroquevillés sur eux-mêmes, puis ils ont multiplié les objections.

- On en discutera ce soir, a dit Borel.

- On est déjà crevé, a dit Stéphane. Ca fait deux jours qu'on va dans les salles et les amphis, pour interrompre les cours et mettre les étudiants en grève. Ils acceptent tous et toutes de s'arrêter, malgré les examens proches et certains profs qui gueulent. Si, de plus, il faut se taper l'usine...

- C'est juste une journée, a dit Borel. On partira le matin, je ne sais pas trop comment, on y passera la journée, tous les trois, et on reviendra le soir. On est sûr d'être ramenés, puisqu'il y a des ouvriers qui rentrent à B.

- Tu viens avec nous ? dit Stéphane.

- Ben, je ne peux pas faire autrement, répond Borel. Chatz a dit que je devais être là, pour tout noter, les lieux, les déplacements, les paroles, les dialogues.

Philippe avait cours à deux heures. Il les a laissé seuls à la cafèt'.

- Il a l'air tout content Philippe, a dit Louis. Stéphane a éclaté de rire.

- Pourquoi tu ris ?

- Ah ce Philippe, dit Stéphane, c'est vraiment mon pote, mais il est un peu compliqué.

- Ah bon, dit Louis, il a pas l'air.

- Ben si. Figure-toi qu'il m'aime.

- Il n'aime pas les filles ?, dit Louis.

- Pas trop, je crois. Il aime les beaux hommes bien costauds. Je dois être son type. Moi c'est pas mon truc. Mais il me faisait de la peine. Il avait envie que ça se fasse entre nous deux.

- Même si t'aime que les filles ?  
- Ben oui, mais qu'est-ce que tu veux, à sept heures du matin, quand je me réveille, je peux aimer tout le monde.  
- Je ne comprends pas, dit Louis.  
- Parce que, le matin... lui répond Stéphane.

- Ah oui, dit Louis en rigolant. C'est vrai que c'est possible. Mais faut-il en avoir l'occasion

. - Elle a fait le larron, dit Stéphane.

Louis le regarde, les yeux écarquillés. Il murmure :

- Tu as baisé avec Philippe ?

- Ben oui. On a pourtant deux chambres séparées. Car, de temps en temps, je ramène Axelle. Mais, l'autre nuit, ou plutôt ce matin, elle n'était pas là. Un matin particulièrement triomphant. Bon. Je savais que ça lui ferait plaisir à Philippe, bien que je n'en ai pas eu envie. Je me suis levé, je suis entré tout doucement dans sa chambre, il dormait, je me suis glissé dans son lit, il est venu dans mes bras. Et paf. Je lui ai fait durer le plaisir, sans en avoir aucun, sauf à la fin. Il était fou de joie. Il m'aime vraiment. Au petit déjeuner, on était un peu gêné. On se regardait en timides. Je lui ai dit franchement pourquoi je l'avais fait, que ce n'était pas très honnête de ma part, puisque ce n'était pas mon goût. Bon, a-t-il dit de lui-même, on ne recommencera pas. Il a été heureux.

- Tu lui as donné ce qui désirait. dit Louis.

- Oui, et, du coup, je ne regrette pas. Après tout, c'est mon pote. Finalement, ils sont venus, tous les deux, manger avec moi aux Chrysanthèmes. On y est allé vers sept heures et demie. Denise avait fait le plat du pays : du boeuf aux patates avec du fromage. Quand elle le fait, elle demande qu'on inscrive son appréciation du plat sur un livre d'or comme elle dit. Moi j'avais déjà écrit depuis longtemps - quelques années -, mon opinion plus que favorable. Les deux s'y sont collés. La Denise a paru fort satisfaite. Faudra qu'on fasse ça avec les autres et Chatz, les jours de réunion, dîner ensemble, et on lui mettra des louanges plein son livre d'or. On aura

peut-être une réduction, pour la fois suivante, a dit Stéphane. Le vieux couple, les Moulard, les proprios, que Borel connaît à peine - au long du temps ils ne les a guère vus, ils traversent parfois la salle sans s'arrêter -, eh bien, là, ils se sont ramenés à la fin du repas, ils ont fait la causette avec nous. Lui il est né juste après la guerre. Ses parents étaient au PC. Ils avaient fait la résistance. Mais du PC il n'en veut plus. Ils sont mous, m'a-t-il dit. Ils ne font rien, ils n'ont rien fait, au moins en France. Si on veut changer les choses, il faut être plus radical. Sa femme, la dame aux cheveux gris, elle aussi fille de parents PC et résistants, est de son avis et l'a suivi dans son détachement du parti. Ils n'ont pas voulu dire où ils militaient désormais, ils ont l'air engagés. Le repas était délicieux. Denise m'a accueilli en me disant Bonjour, Louis, et en m'embrassant. Elle nous a demandé si l'université était en grève. On lui a répondu que ça démarrerait. Lorsqu'elle s'est éloignée, Stéphane a dit à Louis : Mais tu la connais, cette nana ? Et Philippe a ajouté en riant : Vous avez l'air intimes. Louis a protesté. La Denise était à son comptoir, elle ne pouvait pas entendre. Dès le début du repas, elle est venue poser un pot de fleurs derrière nos têtes, sur le rebord d'une vitre. C'est plus joli comme ça, a-t-elle dit. J'ai dit aux deux autres qu'à l'usine on verrait d'abord les délégués syndicaux pour qu'ils nous indiquent les ateliers où on pourrait entrer, sans être virés. Mieux vaudra discuter avec les ouvriers et ouvrières pendant la pause, pour ne pas être accusés d'arrêter le travail. On leur dira ce qu'on fait à l'université. Il paraît qu'il y en a qui aiment bien les étudiants, parce qu'ils auraient voulu que leurs enfants puissent faire des études. Même ouvriers et ouvrières qualifié(e)s, ils n'ont pas assez de fric pour les leur payer, mais ils sont quand même au dessus du minimum qui permet d'obtenir des bourses. Tout ça c'est bien monté. Stéphane et Philippe n'ont pas l'air très fort en sociologie sur la connaissance de la classe ouvrière en France. Borel la connaît mieux, parce qu'il a vécu avec des copains ouvriers du Nord. entre seize et dix-huit ans, lorsque le PS l'envoyait faire de la propagande contre le FN du côté de Tourcoing et de Hénin-Liétard. Et puis il a beaucoup lu sur la classe ou-

vrière, pas seulement les travaux des communistes, mais Simone Weil et sa Condition ouvrière, Robert Linhardt et son Etabli, un bouquin anglais sur les banlieues ouvrières autour de Londres dans les années 50, et, plus récemment, les trois tomes de Michel Verret et le Monde privé des ouvriers de Schwarz, plus des reportages et des témoignages de journalistes. Mais, c'est vrai, qu'à part ses copains du Nord il n'a pas connu et ne connaît pas, à B., d'ouvriers et d'ouvrières. Tout au plus un fils et une fille d'ouvriers comme Sylvain et Annette.

Au moins une ou deux fois, Stéphane et Philippe sont, l'un après l'autre, allés pisser. Borel a surveillé, à ces moments là, du coin de l'oeil, le comptoir. Mais la Duval ne l'a pas quitté. Il s'est dit que Stéphane se serait laissé faire une douce violence, si, surgissant du côté Hommes, elle l'avait poussé dans une cabine. Mais il imagine l'effroi de Philippe, en voyant cette grande femme se jeter sur lui, le désaper, l'asticoter en vain et, pour finir, peut-être le frapper. Borel pense qu'il est probablement sa seule victime consentante. Elle ne tente rien avec les autres.

Ils doivent se retrouver, demain, sur la place des Charmes à sept heures, il fera déjà jour, ils verront alors comment se rendre à l'usine. Chacun sait ce qu'il a à y faire, une fois le contact pris avec les délégués syndicaux - dont Borel connaît les noms -. Il ne s'en mêlera pas, écouter, observera, essaiera de comprendre. Il prendra en douce des notes. Puis, comme ce soir, il décrira, se soumettant ainsi à Coste et à Chatz.



18 Mai

S'il n'écrit pas aussitôt tout ce que, dans cette journée, il a vu, entendu, compris, demain il en aura oublié les détails. « Les détails, tout est dans les détail » disait Stendhal. Mais l'auteur, libéral, n'aurait pas dit, lui, que les guerres napoléoniennes étaient un détail. Il est bientôt minuit et le voilà, le pauvre Borel - pour cette fois, il se permet de se plaindre - à sa table, cherchant ses mots, se remémorant, heure par heure, le travail du jour. A sept heures, comme prévu, ils se sont, Stéphane, Philippe et lui, retrouvés à la station d'autobus, place des Charmes. Ils regardent les horaires, ils auraient pu le faire la veille, mais personne n'y a pensé. Pas d'autobus pour le village avant onze heures. Ils n'attendront pas, ce serait trop tard d'arriver à la reprise, à une heure. Ils ne veulent pas emmerder les ouvriers pendant qu'ils bouffent. A trois, il n'est pas question de faire de l'auto-stop. Il est sept heures. De la place des Charmes à l'usine, il y a six kilomètres. Ils y seront à neuf heures. La pause du matin est à dix heures trente, un quart d'heure. Borel l'a su, sans l'avoir demandé, par la femme d'un ouvrier. Elle a un boulot en ville; elle fait des ménages dans son immeuble. Parfois, ils bavardent, sur une marche de l'escalier. Avant même qu'il soit question d'aller à

l'usine, elle lui a dit, il s'en souvient : Mon mari a un quart d'heure de pause à dix heures et demi et un autre quart d'heure vers trois heures, dans l'après midi. Ca ne fait pas beaucoup. Il sort à six heures, il est crevé. Sur le moment, Borel avait recueilli ça comme une information pour mieux connaître comment on vivait, ouvrier ou ouvrière, dans une entreprise. Il ne savait pas que ça pourrait leur servir. Ils partent de la place, à sept heures trente, après avoir bu un café. Ils marchent d'un bon pas en discutant. Ils ne voient pas le temps passer. De quoi ont-ils parlé ? Ah oui, de la grève des étudiants. Elle est quasi totale. L'université est bloquée. Des piquets de grève occupent les couloirs, empêchent les récalcitrants d'entrer dans les salles. La plupart des enseignants sont favorables à la suspension des cours, mais quelques-uns viennent à l'heure dite, s'assied à l'estrade devant une salle vide. Ils attendent. Au bout d'un quart d'heure, ils s'en vont. Le vieux Brognant a fait tout un sac aux étudiants qui montaient la garde devant son amphithéâtre. Ils ne l'avaient pas empêché d'entrer. Ils n'ont refoulé que les quelques étudiants et étudiantes qui se sont présentés. Furieux, il est ressorti, une demi-heure plus tard - il a du trouver le temps long - et il a déversé un torrent de boue sur la jeunesse feignante, mal éduquée, batailleuse et négligée au point de porter, garçons et filles, des pantalons déchirés - des jeans, ont rectifié des étudiantes, c'est exprès -, ce qui a augmenté la fureur de Brognant : Exprès, exprès, vous n'avez pas honte, vous déchirez les vêtements que vos parents se sont donnés la peine, en travaillant, de vous acheter. Brognant enseigne l'histoire, il est spécialiste du Second Empire, de ses guerres. Il n'oublie pas de rappeler combien comportait de boutons la veste d'uniforme du fantassin à Solferino. Il annonce le même cours depuis des années devant ses étudiants en petit nombre, qui, craignant d'être collés à leurs partiels ou à l'oral, prennent sagement des notes. Tout un chacun et chacune, y compris ses collègues, attendent avec impatience sa retraite, d'autant qu'il réclame sans cesse des fonds, pour reconstituer ses fameux uniformes et les photographier en couleurs. Cela aux

dé- pens d'autres recherches historiques moins dispendieuses et plus significatives. Il a l'oreille du ministère et obtient ce qu'il en veut.

Les trois compères ont quitté les faubourgs de B. Ils s'engagent sur la route qui va tout droit vers le premier village. Déjà se profilent à l'horizon les toits et les murs de l'usine. Il est huit heures et demi, ils seront en avance. Ils attendront la pause une demi-heure de plus. De chaque côté de la route, les champs reverdissent. En ce plein printemps, le ciel nuageux est traversé d'un clair soleil, la météo n'a pas annoncé la pluie. Merde, je m'emballe, c'est trop subectif. Oh, juste quelques mots, je n'efface pas.

Lorsqu'on est arrivé à la grille de l'usine, des vigiles la gardaient. Comme il était trop tôt pour entrer, on est allé au bistrot du village. Des paysans étaient accoudés au bar et buvaient un coup. Leur conversation était tellement animée qu'ils ne se sont même pas retournés quand on est entré. Ils parlaient de la loi Travail. Les opinions étaient divisées. Les uns étaient pour, les autres contre.

- De toute façon, dit un homme, cette loi Travail ça ne nous concerne pas.

- Les autres peuvent crever, tant que toi tu bouffes et tu vends.

- Je vais te foutre mon poing sur la gueule. C'est pas des manières de parler. On est des travailleurs indépendants. La loi, elle regarde les ouvriers. On ne va pas s'en mêler.

- Tu dis ça, répond un autre, parce que tu as trois vaches et quelques hectares. Tu t'en fous de la loi.

- Tu la boucles ou je te cogne, répond l'autre.

- Nous, un jour, on risque de devenir salariés. On a un GAEC avec presque cent cinquante hectares. Le travail indépendant c'est plus pour nous. On y perd. On fait du blé ou du colza, ou du maïs sur des kilomètres. Quand la saison est bonne, ça va. Sinon on s'endette près des banques. Si on devient, un jour salariés, ce n'est pas la loi Travail qui va arranger nos affaires.

Stéphane se lève, s'avance vers l'homme qui vient de parler.  
- Nous, on est étudiants, dit-il. On est venu pour discuter avec les ouvriers de l'usine. Mais on est d'accord avec ce que vous venez de dire. On peut se battre ensemble. Pour vous, la grève n'est pas possible. Mais il y aura sans doute une manif' à B. où vous pourriez venir.

L'homme lui sourit.

- Ah oui, ça serait bien. Nous, on nous oublie Les paysans travailleurs indépendants - ils sont deux ou trois au comptoir - lui jettent un regard noir. .

- Tu vas marcher avec ces petits cons, dit l'un d'eux. Et se tournant vers Stéphane et ses copains qui se sont levés, il lance :

-Vous feriez mieux de travailler à vos devoirs dans votre université au lieu de venir nous faire chier ici. On n'en a rien à foutre de vos trucs.

Louis Borel vient vers lui, lui dit :

- Pourquoi vous nous causez comme ça ? On n'est pas des chiens. L'autre le regarde à peine, ne répond pas.

- Vous cassez pas, dit à Borel celui qui est favorable au mouvement. Y'a rien à en tirer de ce mec. Il pense qu'à son fric.

- Putain, répond l'incriminé, en marchant vers son adversaire, les poings en avant, t'en veux une ?

- Non, dit l'attaqué, merci. Les coups, ça n'arrange rien.

Mais déjà le patron qui est derrière son comptoir intervient.

- Si vous voulez vous battre, allez faire ça dehors. Pas dans mon établissement.

La conversation repart sur la récolte de blé qui s'annonce bonne et sur la dernière gelée qui, dans le coin, va donner une année sans fruits.

- Même s'il pleut, dit un homme, ça ne fera pas revenir les bourgeons..

Les trois se sont rassis. L'homme qui est pour eux vient à leur table.

- A quelle heure vous allez à l'usine ? ?demande-t-il.

- Vers dix heures et demi, répond Borel. C'est l'heure de la pause.

- Je connais un des vigiles qui est à la porte. Un grand mec blond avec des lunettes. Vous lui dites que vous venez de ma part. Il vous aidera. Il dira aux autres que vous n'êtes pas dangereux, que vous voulez visiter les locaux.

- Merci, disent chaleureusement, Stéphane, Philippe et Louis.

- On boit un verre ?, dit Borel.

- Oui, un coup de blanc, dit Stéphane. A propos, c'est quoi votre nom?

- Ah oui, pour le copain. Morin, vous vous en souviendrez, c'est pas compliqué.

- Eh bien, monsieur Morin, dit Borel en levant son verre et les autres en font autant tandis que Morin soulève le sien, on boit à votre santé. Et merci pour votre aide.

A dix heures trente pile, Stéphane, Philippe et Louis se présentent à la grille de l'usine. Ils sont aussitôt arrêtés par les vigiles qui leur demandent leur carte d'identité. L'un des vigiles veut savoir pourquoi ils veulent entrer dans l'usine.

- Nous venons en visiteurs, dit Borel. Nous sommes des stagiaires. Nous devons connaître concrètement comment fonctionne une entreprise.

- Ce n'est pas le moment, répond le vigile. Revenez plus tard, dans quelques semaines. Les esprits seront calmés.

- Mais notre stage est en cours. Il doit être validé en Juin. Dans quelques semaines, c'est-à-dire à la rentrée, il sera trop tard. Borel se tourne vers un autre vigile, le grand type blond à lunettes dont lui avait parlé le paysan.

-Monsieur Morin nous recommande à vous. Faites-nous confiance.

- Laisse-les passer, dit le vigile à son collègue. Ils ne sont pas méchants.

La grille s'ouvre. Les trois traversent la grande cour de l'usine, vont jusqu'au bâtiment où se trouvent les ateliers. A un ouvrier qui passe, Borel demande où ils pourraient rencontrer les délégués syndicaux, s'ils ont un bureau dans l'usine. L'autre se met à rire.

- Un bureau ? De la part de la direction, ce serait trop leur offrir. Non, ils n'ont pas de bureau.

- Mais alors, où les rencontrer ?

- Ils sont avec les ouvriers dans la grande salle sur la droite, là-bas près des ateliers.

Les trois entrent dans la grande salle. Une centaine d'ouvriers et d'ouvrières y sont réuni(e)s, ceux et celles des ateliers de ce bâtiment - il y en a d'autres -. Ils peuvent y boire des boissons non alcoolisées et y manger des sandwiches jambon-beurre qu'on peut acheter à un préposé. Borel connaît les noms des délégués syndicaux par des étudiants qui militent à la CGT. Chacun d'eux se paye une bouteille de jus de fruit et un sandwich jambon beurre. Puis Borel demande, en criant leurs noms, si les délégués sont là. Trois hommes viennent vers eux.

- On est des étudiants, dit Borel. On voudrait parler avec les ouvriers. Es-ce qu'ils envisagent de faire la grève ?

- Oui et non, répond l'un des délégués, celui de la CGT. C'est un petit homme rondouillard, au visage malicieux. Il a aussitôt compris le parti qu'il pouvait tirer de la présence des étudiants dans l'usine. Celui de FO est peu enclin à suivre Mailly et quelques-uns de ses collègues. Ils ont l'appui d'une petite partie des ouvriers dans les négociations avec le gouvernement et la ministre du Travail. Celui de la CFDT se trouve être ici, lui aussi, plus ou moins en désaccord avec sa direction syndicale qui ne souhaite pas la grève. Ils expliquent à tour de rôle la situation aux trois. Borel les écoute avec application. Très vite, il s'aperçoit qu'ils sont d'accord entre eux. Mais, s'ils lancent trop vite le mot d'ordre de grève, une petite partie des ouvriers FO et celle des ouvriers CFDT risquent de ne pas les suivre. Le délégué de la CGT est à fond pour la grève et sait que tous les ouvriers et ouvrières syndiqués ou proches de ce syndicat la

feront.

- Vous pouvez nous être utiles. Est-ce que la grève à l'université est très suivie ? demande le délégué CGT.

- Oui, y compris par la plus grande partie des professeurs et enseignants, dit Philippe

- Ca c'est bon, dit le délégué de la CFDT. Soyez prudents. Il vous reste dix minutes avant la fin de la pause pour commencer à convaincre ceux et celles qui sont là. Ils verront à midi ceux et celles des autres ateliers et leur diront ce que vous leur aurez dit. Allez-y mollo, il peut y en avoir qui se braquent et du coup, ils bloquent les autres, tous ceux et celles qui sont prêts à s'engager dans la grève.

-On va s'y mettre, dit Borel. Ils nous ont vus vous parler. On reviendra cet après-midi.

- Les vigiles vous ont laissé entrer, dit le délégué CGT. C'est bon signe.

- On leur a fait croire qu'on venait en visite pour un stage.

- Pas bête, dit le délégué CFDT. Séparez-vous. En bloc, vous risquez d'intimider, de faire intellos. Parlez-leur personnellement, à quelques-uns. Ne cherchez pas à contacter tout le monde. Evitez les rassemblements. Ca déplaît à la direction. Accompagnés des délégués syndicaux, Stéphane, Philippe et Louis vont vers les ouvriers présents dans la salle. Les délégués les présentent comme des étudiants de l'université en grève qui cherchent à faire lien avec des ouvriers et ouvrières d'entreprises, pour que la grève se développe. Les délégués s'écartent. Stéphane explique comment ils ont déclenché le mouvement près des étudiants et obtenu une grève quasi totale. Louis et Philippe complètent les informations qu'il donne. On veut vous soutenir, disent-ils tous les trois. A la fin de la pause, les ouvriers quittent la salle.

- Ne vous inquiétez pas, dit le délégué de la CGT, on va continuer le boulot pendant le casse-croûte. Revenez cet après-midi, pour la pause à trois heures. On pense que ça va marcher. Votre grève est

une grève de soutien. Vous n'êtes pas directement concernés. Alors que, pour eux, protester et arrêter le travail, c'est le plus important, s'ils veulent se défendre.

Les trois quittent l'usine, retournent au village, dans le bistrot où, le matin, avait eu lieu la discussion entre les paysans indépendants et ceux en agriculture extensive. Le bistrot est vide, les paysans sont rentrés manger chez eux. Seuls deux d'entre eux sont restés au comptoir et continuent de discuter. Stéphane, Philippe et Louis les écoutent.

- Tu comprends, dit le paysan travailleur indépendant, nous, ce qu'on veut, à la Confédération paysanne, c'est pas de faire revenir la charrue et les batteries. Mais de moderniser notre manière de cultiver, sans tomber dans les excès, genre OGM, emploi de pesticides en grande quantité, déforestation, suppression de toutes les haies, etc.

- C'est pourtant l'avenir, lui dit l'autre agriculteur. Comment veux-tu ensemer aujourd'hui sur des champs de peu d'hectares ?

- Il y a toujours de grosses exploitations, par exemple pour le blé en Beauce. Ce sont les abus qui sont dangereux. On ne voit pas pourquoi toutes les petites exploitations agricoles familiales devraient disparaître.

- Elles disparaîtront, ça c'est sûr. A la FNSEA, personne n'en doute. Elle nous aide à faire une agriculture extensive, comme aux Etats-Unis.

- Avec des bestiaux et de la volaille élevés hors sol ?

- Il faut bien nourrir la population.

- Oui, mais pas avec n'importe quoi.

Borel comprend brusquement que le paysan d'agriculture extensive qui approuvait la grève n'était pas celui qu'il fallait soutenir. Le travailleur indépendant ne faisait pas la grève, parce qu'il n'avait pas à craindre, dans l'immédiat, de devenir salarié. L'autre l'était. Il n'empêche que c'est la Confédération paysanne qui a raison et pas la FNSEA.

- On s'est gouré, dit Borel à ses copains. C'est le travailleur indé-



pendant qui a raison. L'agriculture industrielle, ce n'est pas possible, au moins au niveau d'excès où c'est pratiqué. Ils entendent alors le gars du GAEC dire à son vis à vis :

- D'ailleurs, les trois jeunes qui sont là, ce sont des étudiants qui sont d'accord avec nous..On va faire une manif avec eux. Stéphane, répond aussitôt :

- Non. On n'est pas d'accord avec vous. Si vous faites grève, ça vous regarde. Comme salariés, si vous le devenez, c'est sûr que vous ne serez pas à la fête. Mais l'agriculture que vous faites, on est contre. On est pour celle que vous voulez faire disparaître. Celle qui, dans les années 50, avait commencé à se moderniser et qui paie le prix de n'avoir pas modernisé à l'excès, autrement dit d'une manière désastreuse.

- Bon, dit l'agriculteur ainsi interpellé. Il est tard. Je vais travailler. Moi, je n'ai pas seulement trois bottes de foin à rentrer. Il sort.

- Merci, les petits gars, leur dit le paysan qui est resté au comptoir. J'ai été étonné ce matin que vous les souteniez.  
- Mais c'est parce qu'ils voulaient faire grève, dit Philippe. On n'a pas bien compris le débat. A deux, pour nous c'était plus clair.

- Il faut que vous fassiez grève, pour soutenir les ouvriers et les employés, dit le paysan. Nous, on n'est pas salarié, mais on peut le devenir et on est de coeur avec vous. Notre participation à la grève, ça voudrait rien dire ni pour maintenant, ni pour l'avenir. Et, pour ce qui est de l'avenir, on n'en a plus beaucoup.

- Qui sait ?, dit Stéphane. Y'a encore des paysans comme vous, partout dans le monde. Et ils ne produisent pas seulement pour eux. Le paysan boit son verre, leur sourit et s'en va.

- Il n'y croit plus, dit Stéphane.

- Il est bientôt trois heures, dit Philippe. Il faut retourner à l'usine.

- On y va, dit Louis.

Ils remontent la rue du village, suivent le bout de route qui passe devant l'usine. Ils y arrivent au moment où la pause commence.

Les trois délégués syndicaux sont dans la salle, en pleine discussion avec des ouvriers rassemblés autour d'eux. Il y a encore des opposants qu'il s'agit de convaincre. L'appel à débrayer s'est répandu dans tous les ateliers, mais, pour le moment, personne ne bouge, car aucune décision n'a été prise et transmise à l'ensemble des ouvriers et ouvrières.. L'arrivée des trois étudiants qui se nomment devant ceux qui sont là - il y en a de nouveaux depuis le matin -, Stéphane, Courlon, Philippe Saval et Louis Borel, est favorablement accueillie par la plupart des présents. Sauf deux ou trois, dont une ouvrière, farouchement opposés à la grève ; elle risque, disent-ils, puisque les ordonnances de toute façon, passeront à l'Assemblée nationale, de leur faire perdre leur boulot.

- Des grévistes, même s'ils sont nombreux, ça se remplace facilement surtout quand y'a du chômage, dit l'ouvrière. Moi j'ai trois gosses, je ne peux pas prendre de risques.

- Après les ordonnances, ils ne videront pas toute l'entreprise, ni ici, ni ailleurs

- Pourquoi pas ?, répond-elle. S'ils peuvent le faire, ils le feront. Licenciement collectif. On attend un peu et on réembauche au bon moment.

- Ça ne s'est jamais vu, dit le délégué CFDT.

- Ca peut se voir, dit l'ouvrière.

- Oui, dit Stéphane, mais vous êtes soutenus par une partie de la population. Nous, les étudiants, on est en grève, pour faire abroger ces ordonnances qui ne nous touchent pas encore, mais qui vous casse l'embauche et une certaine stabilité de l'emploi. De plus, on va aller voir une entreprise de services, France-Télécom', pour qu'elle se mette aussi en grève.

- Vous croyez, dit Philippe à l'ouvrière, qu'ils vireront tout ce monde-là ?

- J'en sais rien, répond-elle. De toute façon, ils ne nous feront pas de cadeau.

- Ca, on le sait, dit Stéphane. Raison de plus pour se battre.

Un vote à main levée est proposé et accepté. Qui est pour ? Qui est contre ? La plupart des votants et votantes choisissent d'être pour.

- Allons dans d'autres ateliers, dit le délégué CGT. Il nous reste un bon quart d'heure. On va faire des votes, comme ici, à main levée. Vous venez, les étudiants. On parle, on vote et on sort. Nous, les délégués, on n'en a déjà vu pas mal au casse-croûte. Si on débraie, ce sera demain matin. On ne peut laisser le travail en plan, brusquement.

Stéphane, Philippe et Louis, devenus, pour les délégués, Courlon, Saval et Borel, vont, avec eux, dans la plupart des ateliers. A chaque fois, l'un des étudiants annonce la grève à l'université pour soutenir les ouvriers et les protéger des ordonnances. Un délégué prend ensuite la parole et en explique brièvement les motifs. Puis on passe au vote. Les pour sont, à chaque fois, majoritaires. Le débrayage est prévu pour le lendemain matin. Les ouvriers et ouvrières décideront entre eux de la mise en place des piquets de grève.

A la porte de l'usine, Stéphane, Philippe et Louis quittent les délégués.

- Si vous pouvez, revenez à la sortie, à six heures, ce serait bon qu'on vous voit. Vous bavarderez avec l'un, l'une ou l'autre.

- D'accord, répondent-ils.

Ils retournent au bistrot du village. Assis à une table, un jeune est en train d'écrire. Louis le connaît un peu. Il est en science à l'université, mais n'y vient pas souvent. Il traîne parfois dans le couloir du bâtiment des Lettres. C'est un grand type aux épaules et au visage carrés. Il pose surtout des questions et, quand on lui en pose, y répond brièvement. En le voyant, Louis le salue. Ils vont, tous les trois s'installer à une table.

- On a bien réussi, dit Stéphane.

- Ben oui, dit Louis. Ils vont se mettre en grève. Ca prend de l'ampleur. Et c'est pas fini.

- Maintenant, dit Philippe, y'a Christelle et Annette qui vont s'occuper de France-Télécom' et Sylvain de Peugeot.

- Va falloir organiser une réunion avec Chatz et les autres, dit Borel. Pour rendre compte de ce qu'on fait. Ca va donner confiance aux suivantes.

- Elles vont avoir la trouille ?, dit Stéphane.

- Mais non, répond Borel. Elles sont plus courageuses que nous. Ils se lèvent. Moi, je rentre à pied, dit Borel. Nous aussi, disent Philippe et Stéphane. Ils n'avaient pas remarqué le jeune homme assis à l'encoignure d'une fenêtre du bar. Celui-ci se lève aussi. Il lance :

- Si ça intéresse certains d'entre vous, je peux en ramener deux en ville. Toi et toi, dit-il, en désignant Stéphane et Philippe. Pas toi, dit-il en se tournant vers Borel. Tu m'as dit l'autre jour que tu avais horreur des autos.

- Ouais, dit Borel, mais si tu as une place, je l'accepterai.

- Non. Je n'en ai pas. J'ai entassé sur la banquette arrière plein de livres que je ne pouvais plus mettre dans le coffre. Je regrette. Je ne peux pas te prendre.

- Aucune importance, dit Borel, je vais marcher, j'aime ça. Tu es allé à l'usine, cet après-midi ?

- Oui, répond-il. J'y étais à la pause dans d'autres ateliers que vous. J'ai discuté avec les types et avec les délégués syndicaux. Ils sont tous pour la grève, y'a pas de problème. Les types ont l'air accrochés. Et que nous les étudiants on les soutienne, ça les a décidés. Le jeune scrute Borel comme s'il voulait le convaincre que ce qu'il dit est vrai.

- Oui, je suis de ton avis, dit Borel. Ils avaient peur de la faire, cette grève, et d'y laisser leur emploi. Notre soutien, à nous les étudiants, les a convaincus.

- Oui, c'est ça, dit le type.

- Comment tu t'appelles ?, lui demande Borel.

- Gagnier, Michel Gagnier, pour vous servir, répond-il en s'inclinant devant Stéphane et Philippe.

Ils rient. Ils quittent le bistrot du village, vont à la voiture, y montent. Borel les regarde s'éloigner.

A peine sorti, il rencontre l'un des gros hommes qu'il avait bousculé et insulté à l'entrée de l'université. C'est celui au front bombé, avec un bouton en son milieu. Dès le départ, le gros lui emboîte le pas. IL ne cesse de parler, plaisantant sur la grève, les grévistes, les délégués syndicaux.

-Tout cela ne sert à rien, conclut-il. Au moment où ils entrent en ville et se quittent. Ce qu'il faut, c'est un bon coup de torchon qui liquidera des gars comme vous.

Merci, dit Borel.

Il s'en va sans serrer la main que l'autre lui tend.

20 mai

La réunion avec Chatz et toute la bande a eu lieu hier. Borel doit en faire le rapport. Mais auparavant, il a déjeuné à la cafèt' de l'université avec Christelle. Elle lui a raconté les dernières amours d'Annette. Elle n'y croit plus, dit Christelle. Elle a aimé un homme plus âgé qu'elle. Il l'a larguée. Il était marié. Pour s'en remettre, elle choisit de beaux garçons, enfin ceux qu'elle trouve beaux. Elle les drague et, comme elle est jolie, arrive assez vite à ses fins. Cela faisait un bon bout de temps qu'elle draguait Sylvain. Enfin, il s'est décidé. - - Oh, c'est un compliqué Sylvain, poursuit Christelle. Et pas vicieux pour un rond. Il a exigé de ne pas la voir nue et de n'être pas nu devant elle. Ils se sont déshabillés chacun, à tour de rôle, dans le cabinet de toilettes. Une fois au lit, il lui a raconté sa vie depuis sa petite enfance jusqu'à maintenant. De temps en temps, elle l'embrassait sur la joue, pour lui rappeler qu'il avait des choses à faire. Finalement, elle n'y tint plus, lui sauta dessus.

- Ah, je connais ça, dit Borel.  
- Toi aussi. Bref, au matin, en prenant le petit déjeuner, ils étaient contents. Sylvain lui a dit qu'il n'était pas fidèle. Mais ce qu'elle souhaite, c'est seulement qu'il revienne.  
- Et toi dans tout ça ? dit Borel.

- Ben, tu me connais. J'aime les garçons, mais j'aime aussi les filles.  
- Et t'aime Annette ?, dit Borel.

- Un peu trop, répond Christelle. Mais, visiblement, elle n'a pas envie que ça se fasse entre nous. Quand on dort ensemble dans le même lit, elle ne veut pas que je la touche. Cela dit, je ne suis pas à plaindre. A Paris, j'avais un Jules assommant qui m'épuisait de conseils. J'en pouvais plus. Ici j'ai d'autres copains et copines. Borel a reçu, il y a deux jours, un SMS de Chatz le convoquant à son bureau pour onze heures. Il y est allé. Chatz lui a tenu un grand discours sur la manière de relever, dans ce qu'il appelle un cahier de bord, tout ce qu'il voyait, entendait, tout ce qui se passait devant lui. Il a insisté sur la nécessité que les vies privées y soient mentionnées, à chaque fois que c'est possible, autrement dit quand l'autre veut bien répondre. N'oubliez pas la vôtre, a dit Chatz. Et pourquoi pas la sienne ?, a pensé Borel. Je (Borel) n'ai pas attendu ses bons conseils pour me (Borel) raconter. Sa grande théorie, qui est celle de Coste, est qu'il faut décrire, être descriptif. Coste ne supprime pas la subjectivité, celle des individus, celle des groupes, non plus celle de celui qui écrit. Chatz, lui, ne veut pas que celui ou celle qui observe, entend, interprète personnellement ce qu'il/elle voit, fasse état de ses sentiments, de ses impressions. Coste, lui, n'en parle guère, n'y est sans doute pas opposé, mais ne dit pas comment s'y prendre pour exprimer par écrit ce que l'on ressent face aux autres et à soi-même. Peut-on employer des mots comme joie, tristesse, dégoût, horreur, attachement, attirance ? Borel ne les emploiera pas, puisque Chatz n'en veut pas.

Un après-midi, la veille de la réunion, il est allé au bistrot près du cimetière. Denise l'a embrassé. Depuis cinq ans, elle accepte quand même de l'embrasser et qu'il la tutoie. Les Moulard n'étaient pas là. Aujourd'hui, je ne suis pas la serveuse, dit-elle, en venant s'asseoir en face de lui. Quand tu parles de tes parents, dit Borel, ce n'est jamais avec affection. Ce sont pourtant tes parents adoptifs. Pour faire la serveuse, ils auraient pu en prendre une autre que moi, répond-elle. Elle retourne au comptoir. Il sort un livre de sa poche, commence à lire. Puis il se lève, se dirige vers l'issue qui n'est pas celle de la rue. Il entre dans les toilettes, se lave soigneusement les

mains. Denise surgit, l'empoigne, le pousse dans une cabine. Elle le déshabille comme si elle le dénudait de lui-même. Il tente de la dévêtir, mais elle lui tape sur les doigts, enlève elle-même ses vêtements. Elle le fait se plier, lui frappe vigoureusement les fesses, ce qui le fait rigoler. Elle sort une cravache de sa poche, le cingle violemment. C'est plus dur, se dit-il, elle m'emmerde. Elle se colle contre lui, enfile son sexe en elle, s'active avec ardeur, en le regardant fixement. Il lit dans ses yeux, non une crainte de lui, mais plutôt un mélange de crainte et de joie. Crainte de le perdre, joie de le retrouver. « Je veux te garder », murmure-t-elle. Elle halète, la tête en arrière, tandis qu'il se répand en elle, subjugué par ses mouvements. Ils se rhabillent, retournent dans la salle.

Vers le soir, des clients arrivent, boivent au comptoir. Borel rappelle à Denise la consigne : un repas pour sept personnes, le lendemain soir. Entendu, monsieur Borel, lui répond elle en souriant. Nous partons tard, dit-il. Ne vous inquiétez pas, dit-elle. On restera ouvert.

Il a été décidé de manger ensemble aux Chrysanthèmes, en compagnie de Chatz. Denise leur fera son fameux plat. Ils dîneront tranquillement. La réunion aura lieu après. A sept heures, Borel arrive au bistrot. Sont déjà là Christelle, Annette et Sylvain. La table est prête. Ils attendent la venue de Chatz, de Stéphane et de Philippe.

- Tu connais du monde aux Télécoms ?, dit Borel à Christelle.  
- Oui, j'ai des copines parmi les employées. Annette et moi, on ira d'abord les voir. Mais, de toute façon, on ne pourra discuter avec des gens du personnel que pendant le temps que la direction accorde chaque jour aux fumeurs et fumeuses, cinq minutes toutes les deux heures ou un quart d'heure au milieu de la matinée et de l'après-midi. C'est du peu. Ils mettent des espions partout. On sera vite repérées. On essaiera de bouffer avec certains et certaines. Il y a une cantine. Mais c'est une visite où il faut faire gaffe.

Chatz entre, suivi de Miollat (Albert). Mais, à la surprise générale, il y a aussi Gagnier (Michel) que personne n'est censé connaître. D'un



oeil perçant, Chatz fait le tour de la table.

- Saval et Courlon ne sont pas là ?, lance-t-il.

- Ils vont sans doute arriver, dit Borel.

- Vous les avez prévenus au moins ?, lui dit sèchement Chatz.

Furieux, Borel lui répond tout aussi sèchement :

- Je suis allé deux fois chez eux. Les deux fois ils n'étaient pas là.

La première, j'ai laissé un petit mot. Quand je suis revenu, le petit mot était toujours collé à la porte. Que voulez-vous que je fasse de plus ?

- C'était juste une question, répond Chatz d'une voix plus apaisée.

Je vous présente Michel Gagnier. C'est un copain d'Albert. Il nous aidera, lui aussi.

- On se connaît déjà, dit Borel en souriant à Gagnier. C'est lui qui, après notre visite à l'usine de textiles, a ramené Philippe et Stéphane en ville.

Ils sont assis autour de la table. Denise apporte en hors d'oeuvre des petits légumes dans des raviers. Les convives les dégustent, en buvant du vin blanc. La conversation est animée. Chatz raconte ses voyages en Ethiopie, du temps où il avait ses terrains dans ce pays. Il évoque le souvenir de Leyris et de ses amours - peu concluantes - avec une jeune femme des plateaux de l'Adrar. La mission Griaule venait du Bénin où elle avait volé les objets de culte des Dogons, elle tentait les mêmes approches chez Haïlé- Sélassié, moins conciliant.

- J'ai connu le vieux Leyris, dit Chatz. Il avait toujours gardé un bureau au Musée de l'Homme. Il avait eu une carrière difficile au CNRS, ne passant maître de recherches (on ne disait pas encore directeur) qu'à la soixantaine. Il faut dire qu'il ne se foulait plus beaucoup en anthropologie. Maintenant, on a Balandier, c'est mieux.

- Il n'est plus tout jeune, dit Miollat.

- Non, mais il garde toute sa pugnacité. C'était un élève de Gurvitch.

- De qui ?, lance Miollat, tout étonné, comme d'ailleurs les autres convives, d'entendre ce nom quasi inconnu.

- Eh oui, le vieux Gurvitch, dit Chatz. Moi je l'ai connu à la fin, quand il faisait ses cours de sociologie de la connaissance. Un grand oublié. Personne ne se souvient qu'il fût juriste et publia une belle thèse en 1932 sur le droit social.

La conversation rebondit, à propos du droit social, sur la loi Travail, préoccupation de tous.

- Gurvitch, reprend Chatz, pensait qu'il y avait un droit spontané venu des populations, du peuple, et que les juristes mettaient en forme. Il refusait un droit qui vienne seulement d'en haut. C'était le débécquetait. Pourtant, il n'était pas commode. Les étudiants ne l'aimaient guère, il les collait aux examens à tour de bras. Moi il ne m'a pas eu grâce aux assistants qui m'ont défendu. Il voulait ma peau. Mais, si je peux, je ferai republier certains de ses livres.

- Nous, on ne veut pas des ordonnances, dit Christelle. C'est pas du droit social, c'est de la merde.

- Pas tout, pas tout, dit Chatz. Il y a dans les ordonnances des mesures acceptables. Mais c'est le contrat entre les salariés et les directions, surtout les petits salariés, je dis bien le contrat, qui est remis en cause. Une vieille affaire qui date de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle-le, au moment où une législation sociale a commencé de s'établir. C'est elle qui risque de crever sous les coups du libéralisme économique.

- Dites sous le coup des patrons, lance Annette.

- Pas seulement. Derrière, il y a une sorte de dogme, comme en religion, mais mon copain Georges Zimra a raison de dire que ce libéralisme n'est pas une religion, ni même une religion séculière ou une pseudo-religion, puisqu'au point où il en est, il débouche sur du vide, c'est-à-dire sur la spéculation à outrance, celle qui finalement ne contribue en rien au vivre en commun, pas même à celui des Etats et des milliardaires qui la pratiquent. C'est du jeu, du jeu pur, du jeu au sens de Monte-Carlo, mais avec la vie d'autrui, de millions d'individus qui travaillent pour alimenter les actionnaires qui se défient entre eux à l'esbroufe.

Gagnier dit :

- Oui, ils y trouvent quand même, comme individus, leur paradis sur terre, réservé aux élus. Ce sont de vieux restes, complètement déformés, de certaines religions; Et ce sont ces élus que des Etats, en les soutenant, et en spéculant lui-même, maintient dans leur toute-puissance.

Denise, qui apporte le dessert - une tarte aux pommes - dit, en s'adressant à Gagnier :

- Monsieur, vous avez une belle voix pour écrire.

- Ce n'est pas très gentil, ce que vous me dites là, répond Gagnier.

Denise se tait. Elle a une lueur amusée dans les yeux.

Le repas est achevé. Denise débarrasse la table. Borel sort du papier blanc, pour prendre en note les conversations. Mais, en l'absence de Stéphane et de Philippe, c'est lui qui va, probablement, parler le premier. Il demande à voix basse à son voisin Sylvain de prendre les notes à sa place pendant qu'il parlera. Au lieu de reconstituer son récit, il n'aura plus qu'à le recopier. Distrait, Chatz ne s'aperçoit pas que Sylvain est le seul à prendre des notes. Il dit à Borel :  
- Allez-y, puisque vos copains n'ont pas daigné venir. Vous avez la parole.

Borel raconte le bistrot du village, les paysans de la FNSEA et de la Confédération paysanne qui se disputaient, l'intervention de Stéphane près du paysan d'un GAEC qui, craignant de devenir, un jour, salariés, étaient pour la grève et se réjouissait de celle de l'université - Stéphane lui a dit qu'ils étaient trois étudiants et qu'ils venaient pour entrer à l'usine -, l'aide qu'il leur a apporté en donnant son nom pour les recommander près des vigiles, la rencontre avec les vigiles, le passage facile grâce à l'aide du paysan, l'appel aux délégués syndicaux, les dialogues avec des ouvriers à la pause de dix heures en présence des délégués, le déjeuner au bistrot pendant lequel ils entendent la discussion entre deux des paysans restés au comptoir et comprennent que c'est celui de la Confédération paysanne qui a raison et qu'il faut le défendre parce qu'il refuse les excès calamiteux de l'agriculture extensive, l'appui qu'ils lui donnent et l'ouvrier de la FNSEA furieux qui s'en va, la re-discussion, pen-

dant la pause, de l'après-midi, avec les ouvriers pas encore décidés, toujours en présence des délégués syndicaux, enfin leur dernière visite à six heures au moment de la sortie, le retour de Philippe et de Stéphane avec Gagnier qu'ils avaient rencontrés au bistrot et qui avait deux places dans sa voiture, l'absence incompréhensible de Stéphane et de Philippe, pourtant prévenus. Dès le dernier mot prononcé, Sylvain a glissé ses notes et le stylo-bille devant Borel qui ajoute :

- Gagnier nous aidé sans qu'on le sache. Il était avec d'autres ouvriers dans le bâtiment.
- A vous Gagnier, dit Chatz.

Après un temps de silence, Gagnier se tourne vers Miollat et lui dit :

- Quand j'aurais fini, toi qui a l'habitude des grèves, tu nous diras nos erreurs.

- Il n'y a pas eu d'erreurs, dit Miollat. La tactique était bonne. Et ça a réussi. Les ouvriers de l'usine ont débrayé le lendemain et ils sont toujours en grève.

- Dites-nous comment ça s'est passé pour vous, dit Chatz. Ça nous intéresse tous.

Le récit de Gagnier ne comporte pas les séjours au bistrot du village. Il est allé, dès le matin, directement à l'usine et s'est planqué dans le bureau d'un administratif qu'il connaissait et qui était pour la grève. Comme Stéphane, Philippe et Louis, dit-il, j'ai rencontré les ouvriers aux pauses. J'ai même pu, grâce à mon copain de l'administration, bouffer avec eux. Je suis resté l'après-midi toujours planqué jusqu'à la pause et ensuite jusqu'à la sortie de six heures. J'ai fait tout ça seul, puisque ces messieurs avaient mobilisés, pour eux, les délégués syndicaux.

- T'exagère, dit Borel. C'est d'eux-mêmes qu'ils nous ont accompagnés. Ils ont eu raison. On est certainement moins aguerri que toi. Tu es plus âgé.

- C'est vrai, dit Gagnier qui, comme Miollat, paraît un peu plus de trente ans, que, j'ai fait 95, 2005 et la dernière, il y a quatre ou cinq

ans, je ne me souviens plus.  
- Celle contre la réforme universitaire?, dit Miollat.

- Oui celle-là. Bon, poursuit-il, à l'usine j'ai eu du mal. Ils n'étaient pas du tout décidés à bouger. Ils avaient la trouille. Ce qui a du les décider c'est que, de votre côté, les délégués ont peaufiné votre boulot et ont fini par emporter le morceau. Mais c'est vrai que notre grève à l'université a beaucoup compté. Ils se sont sentis soutenus.

Se tournant vers Christelle et Annette, Chatz lance :

- Vous deux, comment comptez-vous vous y prendre, demain aux Télécoms ? Borel vous accompagnera. Christelle dit qu'elle y a une ou deux copines, et Annette, qui n'avait rien dit auparavant à la bande, prend un air intimidé pour ajouter qu'elle y a un ou deux copains.

- Pas plus ? lui dit Borel en souriant.

- C'est déjà ça, répond-elle. Je ne peux pas les connaître tous.

- Bien, dit Chatz coupant court aux commentaires, vous avez vos entrées.

- Nous, dit Christelle, on a les quart d'heure de l'arrêt fumeur au bas du bâtiment et peut-être le déjeuner si on nous laisse entrer à la cantine, enfin la sortie.

- Je viendrai vous chercher, dit Gagnier.

- On veut bien, répond Christelle. C'est pas tout près, à l'opposé du village où il y a l'usine de textiles, dans un autre village. Au moins trois kilomètres d'ici.

Gagnier suit le regard de Miollat qui fixe brièvement Christelle et Annette.

- Tu as des trucs à leur dire ?, lui dit-il.

- Oui, répond Miollet. Faites gaffe. La direction surveille de près, mine de rien, ses employés hommes ou femmes. Vous faites pas choper. Leurs vigiles sont un peu brutes.

- Bon à savoir., dit Christelle. De toute façon, on n'entre pas par la grande entrée. Un copain d'Annette vient nous chercher et on passe-

ra par une porte de service.

- Il y a des délégués syndicaux ?, demande Chatz.

- On ne les verra pas, m'a dit l'un des copains qui nous aidera - C'est Annette qui parle-. Ils sont à Paris, à Nuit debout !

-Cà fonctionne, Nuit debout! ?, demande Gagnier à Miollat.

- Oui très bien, toutes les nuits, par groupes, il y a de longues discussions, des débats, sur la place de la République. Les convives se sont levés. Il est plus de minuit. Le lendemain, Christelle, Annette et Louis doivent se lever tôt pour aller aux Télécoms. Chatz part avec Miollat et Gagnier. Les deux filles rentrent ensemble. Sylvain et Louis retournent chacun chez eux, parlent, en chemin, de l'usine d'automobiles où ils iront bientôt.

20 Mai

La grande nouvelle, c'est que Denise ne veut plus de moi. Le coup ne marche plus. Je suis allé aux Chrysanthèmes, cet après-midi. La Duval était là. Les Moulard ne sont pas encore revenus. Lorsque, après mon bref séjour aux toilettes - non interrompu -, je me suis assis de nouveau à ma table au fond du café, Denise est venue bavarder avec moi. Elle n'a pas commenté son absence, se bornant à me

fixer comme si elle était prête à me dire pourquoi elle n'était pas venue. Depuis cinq ans, elle m'avait habitué à nos petites séances, au point qu'aujourd'hui il m'est dur de m'en passer. J'arrête là, pour éviter la fureur de Chatz s'il lisait ce que je peux bien ressentir. Il est vrai qu'on ne peut pas décrire le vide, le brusque silence qui se glisse entre les mots. Borel va écrire le récit de la visite à trois aux Télécoms. C'est plus facile, moins éprouvant.

Il a retrouvé Christelle et Annette devant l'université à sept heures. Gagnier ne leur a pas proposé de les conduire au village, il avait sans doute autre chose à faire. C'est déjà beau qu'il vienne les chercher. Le travail commence dans les bureaux à huit heures trente. A eux trois, il leur faut bien une heure, pour faire tranquillement les trois kilomètres à pied. Ils ne vont pas courir. Ils rejoignent la route. A cette heure là, elle est sillonnée par les voitures qui vont à B.. Ils sont obligés de marcher dans l'herbe, sur la bordure du macadam, ce qui les ralentit un peu. Borel ne dira rien sur la campagne ensoleillée, le bruit venu des fermes, l'air vif du printemps, Ce serait trop subjectif. Ce serait de l'interprétation personnelle. Quant aux conversations entre eux, il n'y en a pas eu beaucoup, au vu de la difficulté du parcours. Marchant sur l'herbe de la bordure, toute leur attention était requise. Ils sont arrivés au village à huit heures dix, se sont précipités dans l'unique bistrot, pour boire un café. Au comptoir, il y avait trois ou quatre paysans. Ils ne discutaient pas politique, mais de leur travail en cours : les fruits, la fenaison. C'était de petits fermiers du voisinage, parfois ils parlaient en patois. Non sans doute, parce qu'ils ne voulaient pas être compris, mais parce que certaines phrases étaient plus compréhensibles entre eux dans leur langue qu'en français.

Le bâtiment des Télécoms est à cinq minutes du bistrot. A huit heures trente pile, Borel, Christelle et Annette sont à pied d'oeuvre. Ils ne sont pas là pour entrer en contact, ce n'est pas le moment, mais pour repérer l'entrée des copines de Christelle et des copains d'Annette. Ils veulent savoir l'heure des pauses-fumeurs. La première personne rencontrée est une copine de Christelle, une fu-

meuse. Elle leur dit très vite dix heures et quinze heures trente. Peu après, un copain d'Annette leur dit : Venez à la cantine. Je vous ferai entrer. J'ai des tickets. Annette lui sourit. C'est un jeune avec un beau visage chaleureux. Comme elle les aime, a du songer Christelle. Passons. Chatz guette. Pour ne pas se faire repérer par les surveillants de la direction - ça peut être n'importe qui - les trois se mettent à l'abri - dehors il y a une averse - dans un vestiaire, où ils font semblant, pendant deux heures, d'accueillir les visiteurs.

A dix heures, au bas du bâtiment, sur le vaste trottoir qui borde la route, les fumeurs et les fumeuses se rassemblent. Ils forment un petit groupe. La plupart des employés et employées sont restés dans les bureaux. Tous et toutes ont cessé le travail pour un bon quart d'heure. Parmi les fumeurs, il y a, outre les employés des équipes, des chefs de service, des directeurs de départements et la directrice des ressources humaines. Tout le monde se tutoie et s'appelle par son prénom. Apparemment, dans les manières de s'aborder et de se parler, il n'y a pas de hiérarchie. Néanmoins ne sont pas là les chefs de services et directeurs de départements fumeurs ou fumeuses comme les autres, mais les harcelant pour obtenir un rythme de travail accéléré, ou ceux discriminants vis à vis d'un certain nombre d'employés hommes ou femmes ; avec l'appui de la haute direction et malgré les efforts de la DRH pour les protéger, ils sont prêts à les licencier. Le vouvoiement ne commence qu'entre les membres de la Direction générale de l'établissement. Ceux-ci ne se tutoient qu'entre eux, peuvent appeler par leur prénom, sans que la réciproque soit possible, leurs subordonnés et des employé(e)s qu'ils connaissent. Quant au directeur général, il n'apparaît qu'en de rares occasions : festivités prévues ou accueil d'un haut fonctionnaire du ministère à qui il fait visiter les bureaux.

Christelle, Annette et Borel sortent du vestiaire, viennent dans le petit groupe. Les copains d'Annette et les copines de Christelle sont des employés et employées, non des cadres. Quelques-un(e)s sont là, et c'est vers eux et elles qu'ils se dirigent. Ils leur annoncent à voix forte que l'université est en grève pour soutenir les luttes contre



les ordonnances - ce que chacun et chacune, dans le petit groupe, sait déjà -. La DRH s'est éclipsée, ainsi que les chefs de service et directeurs de départements. Les employés hommes et femmes se rassemblent autour des trois, de leurs copains et de leurs copines. On leur explique- ce qu'ils savent aussi - que les ouvriers et ouvrières de l'usine de textiles sont en grève. Quelques employés des deux sexes s'éloignent. Ceux et celles qui restent se déclarent pour la grève et sont prêt(e)s à débrayer. En l'absence des délégués syndicaux, les trois recommandent au petit groupe de s'assurer d'abord que, dans les bureaux, les employés vont également déclencher la grève. Sinon c'est le petit groupe qui paiera aussitôt la casse par des licenciements individuels ou par un licenciement collectif. Le quart d'heure s'achevant, tandis que les autres rentrent, les trois disent à leurs copains et copines qu'ils viendront à midi et demi à la cantine, pour continuer leur action. La cantine est un baraquement un peu à l'écart du bâtiment. Entre dix heures et l'heure du déjeuner, Christelle, Annette et Borel sont retournés au vestiaire. Ils ont attendu patiemment, en bavardant. Ils ont parlé surtout des matières des prochains examens, en sociologie générale, en sociologie politique, en statistiques, en anthropologie, etc., se communiquant des informations, des titres d'ouvrages, voire des explications données sur certains thèmes par l'un, l'une ou l'autre. Le temps a passé vite et ils se sont retrouvés avec leurs copains et copines - devenu(e)s aussi celles et ceux de Borel - qui guettaient leur arrivée à la porte de la cantine.

A chaque grandes tables où les employés ont pris place, l'un des trois ou un copain ou une copine entame de nouveau la discussion, faisant tout pour convaincre les hésitants et les hésitantes, tentant de contrer le plus possible les récalcitrants, c'est-à-dire ceux et celles qui, comme à l'usine, craignent de perdre leur boulot. Ils montrent avec des arguments et des exemples tirés d'autres grèves que c'est justement leur nombre qui empêchera les licenciements. La direction ne peut vider la boîte de ses employés. On n'est pas à Paris ou dans de grandes régions industrielles, le Nord ou celle de Saint-Etienne, mais dans une ville moyenne où le recrutement de nou-

veaux employés serait, pour la direction, beaucoup moins facile que celui d'ouvriers ou d'ouvrières non qualifié(e)s. Ceux-là et celles-là, on peut en trouver partout, surtout des OS. Malgré le risque, les ouvriers et les ouvrières de l'usine de textiles se sont quand même mis en grève.

A la fin du repas, tandis que les employés retournent dans leur bureau, les trois vont faire une petite promenade digestive dans la campagne. En longeant la route, ils parviennent à l'entrée d'un chemin qui se trace entre les arbres d'un bois. Ils s'y engagent d'un bon pas, tout en riant de plaisanteries qu'ils se lancent de l'un à l'autre. Annette a entrepris Borel sur ses amours.

- C'est incroyable, lui dit-elle, on ne te connaît pas de petite copine.

- J'ai eu Anne, dit Borel.

- Ah ben, c'était dans le temps, dit Annette Mais depuis.

- Y'a pas eu de depuis, dit Borel. J'ai rompu avec Anne et ça a été fini.

- Fini, quoi ?, dit Annette, les amours ou la baise ?

- Les amours, répond Borel. En fait, je ne sais pas si j'aime ou je n'aime pas.

- Donc, y'a une fille, dit Christelle.

- Si on veut. Mais c'est plutôt de la baise. Je ne t'en dirai pas plus, car tu vas me demander si c'est toujours la même fille et je ne te répondrai pas.

- Bon, bon, dit Christelle conciliante, je ne voudrais pas être indiscrette.

- Tu ne l'es pas, dit Borel, on est assez amis tous les trois pour parler de tout ça. Mais, pour moi, c'est tellement difficile que je préfère me taire.

- Cela te ferait quand même du bien d'en parler à quelqu'un si tu as tellement du mal à le vivre, dit Christelle. Mais ça ne peut pas être à nous.

- Pourquoi ?, dit Borel.

- Parce que tu es notre pote, qu'on te connaît trop. Il faudrait quelqu'un ou quelqu'une de neutre pour t'entendre.

- Oui, répond Borel, mais cette personne-là, je ne l'ai jamais rencontrée. Depuis cinq ans que je vis ce que je vis, j'ai vécu tout seul.

Son air triste émeut Annette qui vient vers lui et l'embrasse.

- Tu sais, on a tous nos petits malheurs. Ce qui compte en ce moment c'est celui des autres parce qu'il est aussi le nôtre et celui de celles et de ceux qui viendront après nous.

- T'as raison, Annette, dit Christelle. On ne peut pas penser qu'à soi.

- Faut y penser un peu, répond Annette, mais pas tout le temps.

- Moi je voudrais n'y penser jamais, dit Borel. Ce que je suis m'ennuie. Ce qui m'intéresse c'est les autres, mes amis et amies, mes copains et copines. Un peu ma famille, mes parents divorcés, mais qui, l'un et l'autre, sont chouette avec moi. Pas mon frère qui tourne au pire, bientôt il va porter la croix gammée.

- A ce point ? dit Christelle.

- J'exagère, répond Borel. Mais il croit aux races humaines, à la pureté du sang et à la génialité de ceux (pas de celles) qui deviennent chefs. Il me fait chier.

Lentement ils reviennent vers la route. Je (Borel) ne décris pas ce qui nous entoure : les arbres, les fleurs, le vent tiède. C'est défendu.

Je (Borel) ne comprends pas : s'il n'y a pas quelque chose du côté de ce que j'(Borel) éprouve, et que d'autres éprouvent avec moi, comment peut-on donner du sens à la vie du moment ?

Lorsqu'ils arrivent au bâtiment, il est trois heures trente et les premiers fumeurs et les premières fumeuses se présentent sur le large trottoir, leur clope déjà fixée aux lèvres et le briquet allumé. Un copain d'Annette, une copine de Christelle sont parmi eux et elles.

- Ah, vous venez pour la grève, leur lance un employé plus âgé qu'eux les trois, dont le visage maussade montre qu'il n'y est pas favorable.

- Oui, dit Christelle. On vient pour que vous participiez au mouvement que nous soutenons, bien que nous ne soyons pas, pour le moment, à l'université, menacés par les ordonnances. Mais on pense à

l'avenir, au nôtre et au vôtre qui sera forcément, au niveau boulot, un peu le même.

- Tout ça, c'est des mots, lui répond l'employé. Si, demain, je suis fichu à la porte, comment on vivra ? Et les enfants, qu'est-ce qu'on en fera ?

- Je sais, dit Christelle. Je ne suis pas née dans le velours. Mais je sais aussi que si vous, les ouvriers et les employés, vous ne vous battez pas, ce que nous faisons, nous les étudiants, ne sert à rien.

- Merde, lui répond l'employé, on ne vous a pas demandé de nous soutenir.

- Non, dit Christelle, mais ça engageait pour nous non seulement l'avenir, mais le présent immédiat. Si chaque ouvrier, chaque ouvrière, chaque employé, chaque employée se retrouve seul(e) avec son contrat de travail en face de la direction, il/elle est foutu(e). L'autre le/la virera quand ça lui chantera et beaucoup d'autres avec lui.

L'employé se détourne, bien décidé à ne pas entrer dans une grève. Loupé, se murmure Christelle. Elle en entreprend aussitôt un autre et parvient à le convaincre que, si les grévistes sont nombreux, presque tout le personnel de l'établissement, la direction ne pourra pas grand chose contre eux. Ils seront assurés de garder leur travail. Borel est en dialogue avec un chef de bureau. Celui-ci, peu favorable à une action au départ, en voit assez rapidement les avantages, se décide non seulement à s'engager, mais à pousser ses employé(e)s à y entrer. Le quart d'heure passe vite. Déjà les employés rentrent. La dernière rencontre est pour six heures à la sortie des bureaux. Les trois ont plus de deux heures devant eux. La promenade et les dialogues les ont fatigués. Ils vont à l'unique bistrot, pour se reposer. Lorsqu'ils entrent, ils voient Gagnier assis à l'une des tables.

- Tu es en avance, lui dit Borel.

- Je suis là, comme à l'usine de textiles, depuis ce matin. Mais, ici, il y a un autre espace fumeurs derrière le bâtiment. Comme vous ne pouvez pas tout faire, c'est de ce côté là que j'ai assuré le service.

- T'aurais pu nous emmener, ce matin dit Annette.
- Je ne suis arrivé qu'à dix heures un quart, dit Gagnier.
- Et çà a marché ?, dit Christelle.
- Couci-couça. Y'en a un certain nombre, pas assez, qui sont pour, mais beaucoup sont contre. Si les ordonnances passent, les employés se retrouveront pratiquement avec un contrat de gré à gré entre eux et la direction, et cela pour chacun d'eux. Elle pourra faire ce qu'elle voudra. Du coup, prévoyant que, de toute façon, les ordonnances passeront à l'Assemblée, et au Sénat où il y a une majorité pour elles, ils se prémunissent de toute hostilité du directeur général et de son entourage. Ce sont eux qui comptent. La DRH, qui est pour nous, ne peut que fermer sa gueule. Sinon elle est, elle aussi, lourde.
- Merde, dit Annette, comment les convaincre que c'est par leur nombre qu'ils peuvent réussir ?
  - Difficile, dit Gagnier. Ils ne croient plus guère à l'efficacité de l'action syndicale. Nuit debout! c'est loin pour eux et ils ne pensent pas, sans doute à juste titre, que des rassemblement réguliers sur une place pendant la nuit fassent changer les décisions d'un gouvernement. Il faudrait que le mouvement pour la grève et les manifs prennent de l'ampleur dans toute la France. Ce n'est pas le cas.
  - Est-ce qu'on a des nouvelles de Stéphane et de Philippe ?, demande Borel.
  - De Philippe aucune. Mais je suis allé voir les parents de Stéphane que je ne connaissais pas. J'étais inquiet. Stéphane est plutôt réglo pour les rendez-vous et, s'il ne peut pas venir, il prévient toujours. Philippe je ne sais pas. Enfin, pour Stéphane, y'a pas de problème. Il est à Nuit debout!, toutes les nuits, sur la Place de la République. Il écrit régulièrement à ses parents, les tient au courant, reviendra pour les examens.
  - Bon, dit Borel. Il faudra avertir Chatz. Stéphane est en maîtrise. Il ne sera pas obligé nécessairement de revenir. Surtout s'il ne soutient son mémoire qu'en Septembre.

- Il a écrit, dit Gagnier, à chacun de ses parents, ils sont séparés. J'ai vu le père et la mère. Il leur dit qu'il cherche du travail sur Paris.

- Pourquoi, dit Christelle, n'a-t-il pas prévenu qu'il ne viendrait pas à la réunion ?

- On ne sait pas, il n'en parle pas. Il a sans doute oublié.

- C'est vrai, dit Annette, que Nuit debout! c'est plus attirant. A six heures, ils reviennent, avec Gagnier, à l'établissement. Les employé(e)s sortent. Par leurs copains et copines, ils parviennent à en arrêter quelques-uns et quelques unes, pour parler avec eux. Mais, depuis trois heures trente et la pause fumeurs, la situation a changé. La direction a eu vent des visites d'étudiants. Elle en a d'ailleurs exagéré le nombre, disant qu'ils étaient une dizaine à pousser le personnel à faire grève. Les menaces ont été transmises par la DRH, les chefs de service et ceux de bureau : toute personne soupçonnée de vouloir débrayer risque un blâme, voire une exclusion temporaire dans la perspective d'une exclusion définitive. Bien sûr, ces menaces ne sont pas officielles, rédigées par écrit dans une circulaire. La légalité de la grève ne peut être mise en cause. Mais elles apparaissent aux employées d'autant plus dangereuses pour eux et elles qu'elles sont camouflées. Si elle se réalise, le motif de l'exclusion sera qualifié par des pseudo-défaillances personnelles au travail ou de soi-disantes fautes de service. Or c'est ce que redoutent le plus les employé(e)s, car cela risque de les disqualifier près d'autres entreprises de services qui pourraient les embaucher. C'est avec beaucoup de réticence que certains leur répondent. D'autres les évitent ou les fuient délibérément. Deux ou trois les attaquent, en leur disant que leur démarche est nuisible, qu'ils font du tort à la cause qu'ils défendent en agissant ainsi. Les ordonnances sont ce quelles sont et il va bien falloir s'y soumettre, ce n'est pas le moment de foutre la pagaille.

Lorsqu'ils partent, aucune décision de grève n'a été prise. Mais les délégués syndicaux vont revenir. Les nouvelles de Paris ne sont pas bonnes. Le gouvernement durcit de plus en plus sa position. On peut

espérer que, devant l'urgence, ils parviendront à convaincre le personnel des Télécoms de se battre.

Revenus au bistrot, Gagnier, Borel, Christelle, Annette boivent un pot, avant de regagner B. dans la voiture de leur copain. Ils sont déçus, ils craignent que les délégués syndicaux aient du mal à remonter la pente que la direction a donnée à sa contre-attaque après leur intervention.

- Il ne faut pas désespérer, dit Gagnier. Si Sylvain parvient, dans deux jours, aidé par Louis, à déclencher la grève dans l'usine d'automobiles, il y a quand même de grandes chances que les Télécoms suivront. Ils ne voudront pas faire cavalier seul dans un refus de débrayer.

- C'est possible, dit Borel, mais ce n'est pas certain. La menace sur leur travail va porter, même celles et ceux qui n'acceptent en aucun cas les ordonnances vont atermoyer, suspendre temporairement leur décision, pour ne pas risquer le licenciement pur et simple.

- On devrait peut-être revenir, dit Annette.  
- Ca ne servirait à rien, dit Christelle, sinon à exaspérer un peu plus la direction. Le mieux c'est de laisser agir maintenant les délégués syndicaux.

Dans la voiture de Gagnier, on continue la discussion. A la proposition de Christelle de demander à Miollat s'il peut venir de Paris, pour accompagner Sylvain et Louis à l'usine d'automobiles - à condition, dit Annette que Sylvain accepte -, Gagnier garde le silence.

- Tu penses, lui dit Borel, qu'il vaut mieux se passer de lui ? Qu'il ne soit pas dans le coup ?

- Ecoute, répond Gagnier, Miollat donne beaucoup de conseils qui ne sont pas mauvais. Mais, pour ce qu'il fait lui-même, on ne sait rien. J'ai posé la question à des gens qui le connaissent à Paris 8 où il a son boulot. Ils m'ont dit qu'ils ne le voyaient guère dans les AG et qu'aucun d'entre eux ne l'avait rencontré à Nuit debout ! Cela ne

veut pas dire qu'il ne fait rien. Mais il a probablement sa propre manière d'agir que je ne connais pas. Le mettre au côté de Sylvain qui n'aime pas trop qu'on le conseille ou le dirige ne serait peut-être pas une bonne chose.

- Tu as raison, dit Borel. On va compliquer l'affaire inutilement. Laissons faire Sylvain. Il connaît bien des ouvriers de l'usine, son père y travaille. Miollat pourrait même le gêner ou n'importe lequel ou laquelle d'entre nous.

- Sauf toi, dit en riant Gagnier.

- Moi je suis obligé d'y aller, répond Borel, puisque Chatz veut un rapport qui ne soit pas fait par le militant lui-même témoignant de son action, mais par un observateur extérieur capable, comme le dit aussi un peu Coste, de décrire et de re-décrire ce qu'il a observé, vu et entendu. Ce que j'essaie de faire.

Gagnier a déposé Christelle et Annette chez elles, conduit Borel jusqu'à l'immeuble où il a, tout en haut, sa chambre. Sitôt ses copains et copines revenu(e)s chez eux et elles, il remonte dans sa voiture et se dirige aussitôt vers le bar La Dame aux Chrysanthèmes où il a l'intention de dîner.

En traversant la place, il voit deux hommes corpulents. Il les reconnaît, ils font partie de la bande des quatre costauds apparue depuis quelque temps en ville.-Ils transportent une caisse. Elle est si lourde qu'ils semblent plier sous la charge. Il freine, arrête à leur hauteur et leur propose de mettre une telle charge dans son coffre qui demeurera à demi ouvert. S'ils ne vont pas trop loin, il peut les déposer où ils veulent. Les deux gaillards le regardent, abasourdis. L'un a une cicatrice sur la joue, l'autre un bouton au milieu du front. Ils avancent vers le coffre que Gagnier débloque, y enfournent leur chargement. puis il montent tous les deux à l'arrière de la voiture. Ils indiquent une rue de B proche de la place des Charmes et un numéro d'immeuble. Un peu étonné de leur silence - ni merci, ni bonsoir - , il se risque à leur demander ce qu'ils transportent.

-Une statue, répond l'un d'eux, celui à la cicatrice, brièvement.



-Elle est n en métal, ou en marbre ? demande Gagnier à tout hasard..

-En métal, voyons, répond, sur u ton sec, l'autre, celui qui a un bouton sur le front.

- Pourquoi ne serait-elle pas en marbre ?, demande Gagnier en riant

Parce que Hess ne peut être qu'en métal. La statue du grand homme que fut Rudolf Hess ne peut être qu'en métal.

Sidéré, Gagner murmure :

-Hess, le nazi qui s'est suicidé en prison. mais qu'a-t-il fait de grand ?

- il fut un temps le bras droit du Fuhrer.

La voiture arrive dans une rue, se range devant un immeuble. Les deux hommes portent de nouveau la caisse qu'ils ont extraite du coffre et, sans dire adieu marchent vers le porche.

Lorsque Ganier entre dans le café restaurant, Denise lui sourit. - Les

- LesMoulard sont là ? demande-t-il.

- Pas encore revenus, dit Denise. Je t'ai préparé ton couvert. Depuis peu, bien que se connaissant depuis longtemps, quasiment il y a six ou sept ans quand Denise Duval est arrivée à B., ils se tutoient.

- Merci Denise, lui dit Gagnier en l'embrassant. Mais on va manger ensemble si tu veux.

- Volontiers, dit Denise; Comme ça, on pourra causer.

- Oui, dit Gagnier. Je crois que c'est le moment d'en savoir plus long.

21 Mai

Ce que j'(Borel) ai écrit dans les pages précédentes du rapport pour Chatz, Gagnier l'a reconstitué à mon intention et me l'a apporté ce matin, en y ajoutant la conversation qu'il a eue, pendant le dîner, avec Denise Duval. Ils étaient seuls dans le café-restaurant, les repas n'étant servis le soir que sur commande. Il n'y en avait pas ce jour là. Denise le savait et avait prévenu Gagnier.

Il s'était aussitôt réservé un dîner. Sachant qu'elle refuserait, comme elle l'avait toujours fait, d'y participer, il ne l'avait pas invitée. Ayant décidé de dîner avec lui, prévoyante, elle avait préparé le même menu pour deux. Lorsqu'il lui a apporté le script de sa conversation avec Denise Duval, Gagnier lui a dit qu'il la connaissait depuis son arrivée à B.. Deux jours après l'ouverture du café-restaurant La Dame aux Chrysanthèmes qui avait remplacé la boutique de la vieille fleuriste, il y était venu. Denise était au comptoir, mais les Moulard, le mari et la femme, étaient là, accueillant la clientèle. Ils s'étaient avancé vers sa table et l'avaient salué en se présentant. Lui, Moulard, avait une cinquantaine d'années, voire plus, elle à peu près le même âge. Ils avaient l'un et l'autre de belles têtes, aux traits marqués, au regard droit, fouillant leur vis à vis, non avec sympathie, plutôt avec détermination, comme s'ils lui demandaient, non seulement « Qui êtes -vous ? », mais, comment agissez-vous ? Quel est votre vie. ?

La leur - il le sut plus tard - avaient été, dans leur prime, jeunesse, courageuse, puisqu'ils avaient été, l'un et l'autre, à quinze ans à peine, maquisards pendant la guerre, ce qui leur avait valu, très jeunes, la médaille de la Résistance. A cette époque et pendant plus de dix ans, ils avaient appartenu au PC. L'avaient-ils quitté au moment de l'insurrection hongroise, en 1956 ? Ils ne le disaient pas. Mais depuis longtemps, ils achetaient et vendaient des cafés-restaurant dans des villes différentes. Il leur arriva même de s'établir ainsi à l'étranger, en Allemagne et en Italie. Cela Gagnier le savait déjà, parce que les Moulard l'avaient raconté eux-mêmes à Chatz. Ils ajoutaient que Denise était leur fille adop-

tive. Ses parents avaient été comme eux au PC, l'avaient quitté, et s'étaient, plus tard, brouillés avec eux. Ils étaient, l'un et l'autre, morts, en 1987, lors d'un coup d'Etat ou d'une insurrection en Amérique du Sud. Denise qui avait cinq ans et qui vivait avec eux là-bas avait été rapatrié et les Moulard la recueillirent. Elle les accompagna, durant toute son enfance et son adolescence, dans leurs pérégrinations à travers la France, l'Italie, l'Allemagne. Sa langue maternelle est le français, mais elle parle aussi l'italien et l'allemand. Ses parents adoptifs lui marquaient une affection mesurée, la surveillait de près surtout dès qu'elle fut jeune fille, ne lui laissant pas faire d'études poussées- elle avait le bac -. Lorsque elle eut vingt ans, ils posèrent leurs conditions : ou elle restait avec eux et les aidait, comme serveuse et éventuellement cuisinière, à tenir les cafés-restaurants successifs, ou elle disparaissait et ils ne voulaient plus entendre parler d'elle. Stupéfaite et un peu affolée, se sachant par ailleurs surveillée - quand elle sortait, elle avait toujours l'impression d'être suivie -, elle céda et resta à leur service. En lisant ce premier temps du récit de Gagnier, Borel se posa une question : d'où avait-elle tirée son envie, en les frappant, de subjuguier des jeunes ? Il le sut en lisant la suite. Elle était certainement au courant, par des bavardages avec l'une ou l'autre des clientes, de l'usage de la pilule. Allant aux toilettes dans l'un des cafés-restaurants de ses parents adoptifs, elle y avait rencontré un jeune au regard suppliant. Il lui avait plu, elle l'avait enfermé avec elle, l'avait frappé, excité et finalement possédé. Il en avait paru si satisfait qu'elle recommença la chose de la même manière sur d'autres qui, sans supplier, ne lui résistaient pas. C'est ainsi qu'elle m'a conquis, se dit Borel. Le problème est que, quand on a pris l'habitude de son truc, qu'on a pas connu d'autre méthode, puisqu'il n'avait pas fait l'amour avec Anne, on peut difficilement s'en passer. Il y faut, sans doute, tout un apprentissage. De toute évidence, Denise n'avait pas parlé de lui à Gagnier. Mais elle avait renoncé à ses coups de force. Et comment savoir pourquoi ? Ce n'était pas Gagnier qui pouvait le renseigner, lui Borel, sur ce qu'il en était là-dessus.

Il y a un point qui, dans le papier de Gagnier, m'(Borel) étonne . Denise lui a signalé que les Moulard connaissaient Miollat. Elle lui a demandé de ne pas le répéter à Chatz. Pourquoi et comment les connaît-il ? Bon, il les a rencontré au repas précédant la réunion qu'on a fait avec Chatz. Non, il n'était pas au repas. Alors, après la réunion, ou pendant. Pourquoi ne les connaîtrait-il pas ?

Il habite Paris, il cherche peut-être à se faire des relations en province. Les Moulard lui ont plu, leur passé, leur ancienne activité politique, leur goût pour la bonne cuisine qui les a fait restaurateurs. Reste le fait que Denise a voulu en parler à Gagnier, lui recommandant le secret près de Chatz. Ce n'est pas clair. Je vais dire à Gagnier de lui demander des explications.

Descendant, dans l'après-midi, la rue qui va des hauteurs vers le fleuve, Borel a rencontré Chatz qui se dirigeait à pas lents vers l'université sur les quais. Ils ont cheminé ensemble, un moment. Chatz paraissait soucieux.

- J'avais quand même quasiment un engagement du ministère comme quoi j'obtiendrai, cette année, le master d'Anthropologie et peut-être le doctorat. Pour le moment, vous la savez, on n'a que la licence.

- Oui, dit Borel, ce qui oblige à faire son master à Poitiers. Si l'on veut rester avec vous en thèse, c'est impossible.

- Voilà, dit Chatz. C'est une situation invraisemblable. Or, aux dernières nouvelles, ils ont l'air réticents à nous accorder même le master. Ils craignent que les étudiants ne soient pas assez nombreux et que ça coûte trop cher pour pas grand chose. Alors que, pour la licence, le nombre d'étudiants augmente d'années en années depuis cinq ans.

- C'est vrai, dit Borel, quand je suis arrivé, on était quarante, cette année, on est plus de cent. - Leur politique est absurde, dit Chatz. Ce qui attire les étudiants et leur donnerait un métier, car, après tout, on peut travailler n'importe où en faisant de l'anthropologie, ces crétiens du ministère le refusent. Si je n'ai pas le master cette année, je

m'en vais. Je retourne à Paris 8. Ils m'emmerdent. Ils n'oseront pas me refuser ma réintégration dans mon université d'origine. C'est peut-être cela qu'ils veulent.

- Si je réussis à passer mon mémoire en Septembre, dit Borel, je m'inscrirais en thèse avec vous, à Paris 8.

- Cà m'en fera toujours une, dit Chatz en riant. Ils se sont quittés, Borel retournant chez lui et Chatz rejoignant son bureau, à l'Université, pour y recevoir, malgré la grève, des étudiants en difficulté.

La réunion de toute la bande avec Chatz est prévue pour le 25 Mai. Il a envoyé un texto à Borel. Il est libre ce soir-là. Borel est allé chez Stéphane et Philippe, pour les avertir, mais ils n'étaient pas là. Il leur a laissé un mot comme la dernière fois, dans leur boîte aux lettres. Ils avaient du prendre leur courrier, elle était vide. Il s'est présenté chez Christelle et Annette, également absentes. Glissant dans la boîte le mot les avertissant de la réunion, il a pu constater que, tout comme celle de Stéphane et Philippe, elle était vide. Ces quatre là sont donc à B. et seront présents à la réunion. Du moins on peut le penser.

Il trouve Sylvain au logis. L'autre lui annonce qu'il ira avec lui à l'usine d'automobiles, le 26 Mai.

- C'est le lendemain de la réunion avec Chatz, lui dit Borel. - J'y serai, répond Sylvain.

- J'espère bien, dit Borel, et les autres aussi. Ils sont certainement là, à B. Leur absence est momentanée, sinon il y aurait du courrier entassé dans leur boîte.

- Oui, dit Sylvain, mais ni eux, ni Christelle et Annette, on ne les a revus, depuis que Philippe et Stéphane sont allés à l'usine de textiles, et Christelle et Annette aux Télécoms. Ces messieurs-dames jouent les invisibles. Y sont pas marrants.

- Faut les prendre comme ils sont, garçons et filles, dit Borel. Ils ont leur vie.

- On peut quand même faire un petit signe aux copains, dit Sylvain.

- Surtout Annette, dit Borel en riant.

- Oui, surtout Annette, répond Sylvain. C'est une lâcheuse.

- Tu peux en parler, dit Borel.

- C'est ma mauvaise réputation qui te fait insinuer ça, dit Sylvain, en souriant. Mais c'est une réputation usurpée

Que je suis bête, se dit Borel en rentrant chez lui. Je sais où ils sont. C'est évident. On ne verra ni Christelle ni Annette ce soir. Ils sont partis à Nuit debout ! C'est encore moi qui vais devoir raconter, et cela sans aide. Ils devaient en crever d'envie. Le boulot terminé- les mises en grève aux usines -, ils se sont tirés. Christelle loge Annette chez ses parents et peut-être Stéphane et Philippe ; ils ont un grand appartement. On ne verra certainement pas Christelle et Annette demain à la réunion avec Chatz. Sylvain restera tant qu'il n'aura pas mis en grève les ouvriers de l'usine d'automobiles. Après, il se fera la belle, comme les autres. On ne risquera pas de le revoir aux réunions avec Chatz. Ils n'ont pas voulu me prévenir pour que je ne les suive pas, en laissant Chatz en plan. J'assure la continuité du service. Merci les copains.

Il va à la Dame aux Chrysanthèmes retenir une table pour la soirée du 26. Il pourrait téléphoner, mais c'est l'occasion de revoir Denise. Lorsqu'il entre, vers cinq heures du soir au bistrot, elle est là, non derrière le comptoir, mais assise à une table, écrivant. Elle se retourne en l'entendant entrer, lui sourit. Il vient vers elle, se penche pour l'embrasser.

- Tu as vu Gagnier ?, lui dit-elle aussitôt, avec une légère anxiété dans la voix.

- Oui, j'ai vu Michel. Il m'a dit que Miollat connaît les Moulard.

- Ce n'est pas rassurant, dit Denise.

- Ah bon, pourquoi ?, questionne Borel.

-Tu sais, dit Denise, les Moulard, c'est des drôles de gens. On ne sait pas trop ce qu'ils fabriquent.

- De la bonne nourriture, répond Borel, celle que tu nous sers. Et ils ont fait de toi une bonne cuisinière.

Denise le regarde, éberluée

- Ben dis-donc, finit-elle par dire, t'es pas curieux.

- Des Moulard, pas du tout.

- Je finis ma lettre, dit Denise, et on boit un verre. Assied- toi là. Elle le fait asseoir près d'elle. Il regarde sa nuque pliée, avec des petits cheveux qui frisent, son visage incliné vers la feuille, ses yeux à demi fermés et, sur ses traits, une concentration qu'il ne lui a jamais vue. Il est vrai qu'il ne l'avait jamais vu écrire. Elle achève ce qui a l'air d'être une lettre. Oui c'en est bien une. Elle la plie, sort une enveloppe de son sac posé sur ses genoux, glisse le papier dedans, met l'adresse et colle le timbre après avoir sortie du sac un carnet..

- Voilà, c'est fait, dit-elle. Tu veux savoir de quoi il s'agit.

- Oui. Si tu veux.

- C'est une dénonciation en bonne et due forme à la police.

- Une dénonciation de qui ?, dit Borel sidéré. Tu dénonces à la police, toi ?

- Jamais. Sauf que, cette fois, je crois que c'est nécessaire.

- Ce n'est pas moi que tu dénonces, dit Borel en riant.

- Ne plaisante pas, dit Denise. Ce sont des choses graves. Je ne peux encore rien te dire, mais ça viendra à son heure.

- Tu es sûre de ton affaire ? On ne dénonce pas comme ça aux flics n'importe qui.

- Il ne s'agit pas de n'importe qui. Pour le moment, je ne peux rien te dire.

Borel pense aussitôt qu'il s'agit des Moulard. Il a appris par Gagnier qu'ils ont mis le restaurant en vente. C'est Denise qui est chargée de la transaction. Eux ne reviendront pas à B. Denise va se retrouver sous peu sans travail. Ils ont du frauder dans la vente du restaurant, truquer les papiers, faire dieu sait quoi. Ils sont bizarres. Bien que ce soit ses parents adoptifs, Denise a du être dégoûtée par leur manière de faire. D'autant que ce n'est peut-être pas la première fois. Il saura sans doute de quoi il s'agit par Gagnier à qui elle a du dire la vérité sur la vente et les compromissions qu'elle entraîne.

Il se décide à lui parler de Miollat. Pourquoi a-t-elle demandé à Gagnier de ne pas dire à Chatz que Miollat connaissait les Moulard ? Il lui pose la question. Elle répond aussitôt :  
- Parce qu'il est ami avec Chatz.

- Et alors, qu'est-ce que ça peut foutre à Chatz que Miollat connaisse les Moulard ?

- Je ne peux pas te répondre. Sinon que Miollat est un imprudent.

- Il nous a donné de bons conseils, dit Borel.

- Ca oui. Oh il est sincère et il croit en ce qu'il fait. Il est copain avec Michel.

Elle l'appelle par son prénom. Ils doivent être aussi copains entre eux, pense Borel. Il n'est pas jaloux. Il n'est pas ami avec Gagnier comme il l'est avec Stéphane ou Sylvain. Il ne le connaît pas depuis longtemps. Gagnier lui a dit qu'il avait rencontré Denise dès son arrivée à B. Mais il ne semblait pas très lié avec elle, ni elle avec lui.

- En quoi est-il imprudent ?, demande Borel.

- Il se figure qu'il peut doubler des personnes plus habiles que lui et sans grands scrupules.

Borel n'ose l'interroger plus avant. Qui sont ces personnes ? Les Moulard ? Pourquoi les Moulard ? Il est sûr que leur radicalité, comme celle des djihadistes, doit être assez forte. On ne sait pas dans quel sens. Peut-on, pour autant, penser qu'ils sont prêts à n'importe quoi ? S'il parle à Denise des Moulard, elle ne lui répondra pas. Elle a l'air d'en savoir plus long qu'il ne le croyait. Mais que sait-elle ?

24 Mai

La réunion avec Chatz a eu lieu à la Dame aux Chrysan-thèmes, comme prévue. On était peu nombreux : Chatz, Miollat, Gagnier, Sylvain et moi Borel. Chatz a participé au repas avec nous, avant la réunion. Denise nous avait fait son fameux boeuf aux pommes de terre et au fromage, plat que Chatz ne connaissait pas. J'ai expliqué à Chatz que les absents et absentes étaient très probablement à Nuit



de- bout!, plus attirante que nos réunions. On ne quitte pas le boulot tant qu'il n'est pas fini, a-t-il répondu. Les réunions font partie du boulot. Vos copains et copines, ce sont des déserteurs.

Denise qui servait à table, a murmuré :

- Personne ne sait où ils sont.

-En tout cas pas vous, lui rétorque Chatz en ricanant. Elle paraissait soucieuse, réservait ses sourires à Gagnier qui les lui rendait. Miollat semblait désespéré et Gagnier le réconfortait en modulant de sa bouche une phrase muette. Chatz plongeait le nez dans son assiette, tout occupé de ses hautes pensées. Le dîner s'acheva lentement dans un silence prudent de tous, exaspéré de Chatz.

Denise débarrasse la table. Brusquement, Chatz se tourne vers elle et lui dit :

- Après tout, c'est peut-être vous qui êtes la mieux renseignée sur les absences de ces jojos. Asseyez-vous avec nous et dites-nous ce que vous savez. Aussitôt Denise, d'un coup d'oeil, sollicite Gagnier qui lui fait un signe d'assentiment. Denise s'assied entre Miollat et lui.

- Je n'en sais pas plus que vous, dit-elle. Elle est intimidée, bafouille un peu en parlant.

-Mais pourquoi dites-vous que personne ne sait où ils et elles sont ?, interroge Chatz. L'idée de Borel me semble raisonnable.

- J'ai peur, dit Denise, qu'il n'y ait pas beaucoup de raison dans tout ça.

- Ah, je suis de votre avis, dit Chatz. Ils auraient mieux fait de venir à nos réunions.

- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répond Denise qui, de nouveau, bafouille. Il est possible que vos étudiants et étudiantes soient à Nuit debout! L'ennui c'est que ceux qui y étaient et les connaissent ne les ont pas vus. Ce n'est pas peut-être pas les absents qui sont, dé-

raisonnables, mais...  
- Mais quoi ?, dit Chatz.  
Gagnier intervient.

- Je suis allé à Paris avec Miollat. Nous nous sommes re- layés, plu- sieurs jours de suite, à Nuit debout! sur la place de la République. Ou plutôt plusieurs nuits, à des heures différentes; Nous n'avons ja- mais, ni l'un ni l'autre, rencontrés Stéphane, Philippe, Christelle et Annette. Pas une seule fois.

Miollat prend à son tour la parole.

- J'ai suivi, à Paris 8, des groupes de sociologues et d'anthropo- logues dans lesquels ils auraient pu être. Je ne les ai jamais vus.

- Alors, dit Chatz ? Que faut-il en conclure ? Seulement que l'idée de Borel n'est pas la bonne et qu'ils sont ailleurs. Où, on ne sait pas, mais est-ce que ça nous regarde ? La seule chose qui nous importe, c'est qu'ils et elles soient ab- sent(e)s aux réunions.

En entendant Gagnier et Miollat, j'ai (Borel) été aussitôt inquiet. Je les connais tous les quatre. Ils et elles ne jouent pas les mystérieux. Mais j'ai été vite rassuré. Gagnier a ajouté :

- J'ai téléphoné à Madame Favre. Elle reçoit régulièrement des SMS et même des mots écrits de sa fille Christelle. J'ai téléphoné également au père de Philippe qui est restaura- teur à Poitiers. Lui et sa femme reçoivent également SMS et mots écrits. J'ai rencontré le père de Stéphane, la mère d'Annette qui m'ont dit la même chose. Les quatre sont à Paris et y cherchent du travail. Ils passeront leurs examens en Septembre ici. Il n'y a plus qu'à les attendre. Denise s'est assombrie. Elle ne dit plus rien. Chatz s'en aperçoit, lui demande :

- Qu'en pensez-vous ?

102 - Rien pour le moment dit Denise. Pour tout vous dire, je

me méfie de mes parents adoptifs, les Moulard. Ils sont partis depuis un bout de temps, en mettant en vente le café- restaurant. C'est moi qui ai géré la vente. Ils m'ont donné procuration. Le montant de la vente a été versé sur un compte bancaire ici, à B. Les nouveaux

propriétaires me laissent en place pour quelque temps, avec un salaire. Au- paravant, je me payais sur la recette.

Borel la regarde fixement. Il pense à la dénonciation. De-nise reprend aussitôt :

- J'ai signalé à la police, non pas les Moulard à qui on ne peut incriminer le moindre délit, mais quelques individus, de grands gaillards, genre hommes de main, qu'on n'avait jamais vu au café et qui se vantaient devant les Moulard et moi-même de leurs prouesses. Ce sont celles-ci qui m'ont paru dangereuses.

- Quelles prouesses ? dit Chatz.  
- Ils parlaient d'apuration, d'épuration. On les a apurés ou épurés, disaient-ils, en donnant des noms en allemand, qui ne me rappelaient rien. J'ai signalé quand même ce petit fait à la police. Pour le moment, je n'ai pas d'écho.  
- Mais quel rapport avec nos absents ?, dit Chatz.  
- Aucun, sans doute, dit Denise. J'ai quand même pris la précaution de dire devant les Moulard et leurs bonshommes que Gagnier et Borel étaient mes amis, que je tenais à eux. C'est tout.

Gagnier et Borel se regardent, abasourdis.  
- Mais qu'est-ce qu'on risquait ?, disent-ils presque ensemble.  
- Je ne sais pas. J'ai préféré prendre la précaution, dit De-nise. A tout hasard.  
- C'était peut-être une précaution superflue, dit Chatz. Beaucoup d'hommes se vantent dans les cafés. En général, ceux qui agissent n'en parlent pas.  
Denise se tait. Elle n'ose pas dire que ce n'était pas au café, mais dans l'habitation des Moulard qu'elle avait entendu les vanteries.  
- J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire, dit-elle simplement. J'ai signalé à la police leurs paroles et les ai décrits. Faut croire que les flics n'ont rien trouvé. En tout cas, ils ne m'en ont pas avertie.  
Elle se lève, dit bonsoir et quitte la salle.  
La réunion est mal partie. Elle commence par un long exposé de Chatz qui fait le bilan des résultats obtenus. Il fait valoir que grâce

aux étudiants et aux syndicats l'usine de textiles et les Télécoms sont en grève.

- Il ne reste plus qu'à mettre en grève l'usine d'automobiles. C'est comme si c'était fait.

- Non, dit Sylvain, on n'est pas sûr de réussir, Borel et moi. Les syndicats non plus. Les ouvriers craignent de perdre leur boulot.

- Vous allez les convaincre, dit Chatz.

- Je suis fils d'ouvriers, répond Sylvain. Je les connais. Mon père travaille dans cette usine. Ils ont des familles. Leur femmes travaillent, au moins certaines, dans les ateliers. Ils ne peuvent pas se permettre de perdre leur salaire. L'affaire n'est pas jouée. Si le risque est trop grand, ils ne marcheront pas.

Agacé, Chatz dit à Borel :  
- Vous avez la parole.

Seuls lui et Gagnier vont pouvoir parler. Il raconte comment Christelle et Annette avait préparé le terrain, avec leurs copains et copines employé(e)s dans l'établissement. Cela nous a facilité le travail, dit Borel, mais ça a été dur quand même. Ils et elles ont tous et toutes la trouille de la direction. La DRH est pour la grève. Mais ça n'arrange pas les choses. On a longuement discuté avec certains employés et certaines employées à dix heures, puis au repas et à trois heures trente. On a profité des pause-fumeurs, du déjeuner. et de la sortie. Christelle et Annette se sont bien débrouillées. Elles ont convaincu les femmes qui ont ensuite convaincu les hommes. Les délégués syndicaux étaient à Paris. On ne pouvait pas, comme à l'usine de textiles, compter sur eux. La direction est intervenue par la DRH et les chefs de service. Elle a menacé de sanctions - sans que ça laisse de traces, rien n'était écrit - ceux et celles qui feraient la grève : blâme, voire, pour des cas choisis sans doute, licenciement individuel ou par petits groupes.

On ne peut pas dire que cela a réchauffé l'atmosphère. Finalement, on a appris que les délégués syndicaux étaient là le lendemain et la grève de l'établissement a commencé.

- A vous Gagnier, dit Chatz.
- Ben moi, j'ai fait le boulot tout seul comme d'habitude. Je comptais sur les délégués syndicaux, mais, comme l'a dit Louis, ils étaient à Paris. J'ai préféré me séparer des deux autres. Il y avait un groupe de fumeurs et de fumeuses derrière le bâtiment. J'ai bien fait d'y aller. Quand je suis arrivé, ils et elles étaient tous et toutes contre la grève. On a discuté pendant le quart d'heure. Il y en avait, à la fin, qui était devenues hésitantes. Le lendemain, les délégués syndicaux ont dû les décider.
- Vous êtes prêts pour l'usine d'automobiles ?, demande Chatz à Sylvain et à Borel.
- J'ai pris contact avec les ouvriers que je connais. Ils nous aideront, dit Sylvain. Mon père est pour nous, il soutiendra la grève. On interviendra séparément, comme on a fait à l'usine de textiles. Je ne sais pas si tu viens, dit-il à Gagnier.
- C'est assommant, ces absences, dit Chatz. Il faudrait dire à vos copains et copines qu'ils reviennent. On va avoir besoin d'eux pour préparer la manifestation.
- On en n'est pas là, dit Sylvain. Si les ouvriers de l'usine d'automobiles n'y participent pas, elle sera plus ou moins ratée. Je me demande même s'il ne faudra pas attendre qu'ils se décident, pour la faire.
- On a quand même besoin des absents, dit Chatz. Il y a des contacts à prendre pour le service d'ordre, pour le parcours, etc.
- Si la manifestation se fait, répond Sylvain.
- Tôt ou tard, elle se fera, dit Chatz. Il faut la préparer.
- Est-ce que tu viens demain à l'usine d'automobiles ?, dit Sylvain à Gagnier en répétant sa question.
- Certainement. J'agirai dans mon coin, comme d'habitude et vous laisserai les délégués syndicaux. Borel n'ose lui demander s'il les emmènera en voiture. Il dit simplement :
- A quelle heure tu arriveras ?
- Tard, dit Gagnier. Je suis pris au début de la matinée. Et je rentre-

rai le plus tard possible. La réunion est finie, mais les conversations continuent. Borel redit qu'on ne peut pas préparer la manif', tant que les copains et copines ne sont pas revenus. Or ils ne sont pas prêts de revenir. Il faut en trouver d'autres pour nous aider, dit Miollat. Sylvain insiste sur le fait que la décision de manifester ne peut pas être prise, tant que l'usine d'automobiles n'est pas en grève. Borel dit, que, de toute façon, en prendre d'autres pour préparer la manif' n'est pas une bonne chose. Ils ne sont pas au courant. Ils n'ont pas participé à la mise en route de la grève.

- Ce n'est pas sur eux qu'il faut compter. Sur qui, alors?, dit Chatz.
- Sur nous mêmes et sur les quatre s'ils reviennent. répond Borel. Mais, je vous l'ai dit, je crains qu'ils ne reviennent pas. Ils agissent maintenant avec Paris.
- Prévenez-les, dit Chatz.
- Mais on n'a pas leurs adresses, répond Borel; on ne sait pas où ils crèchent. Ils ne viennent pas chez leurs parents, ils se contentent d'envoyer des SMS ou d'écrire.
- Je propose, dit Chatz, qu'après la visite de Lemerre, de Borel et de Gagnier à l'usine d'automobiles, on se réunisse et l'on décide si, oui ou non, on fait la manifestation.
- Mais quand ? dit Sylvain.
- Cà, on verra, dit Chatz. On en reparlera avec vous qui serez les mieux placés pour nous dire si les ouvriers de l'usine sont avec nous. Et ce qu'il faut faire, à votre avis, s'ils nous laissent tomber.
- Nous on les soutient, dit Sylvain. Ce sont eux-mêmes que, dans la peur, ils peuvent laisser tomber. Ils se séparent sur le seuil du café-restaurant. Seuls ou accompagnés, ils rentrent chez eux.

25 Mai

L'usine d'automobiles, dite usine Peugeot ou P.SA, a été bâtie, dès avant la dernière guerre, en pleine campagne, au milieu d'un champ. Elle s'est peu à peu élargie, couvrant les champs voisins que la famille Peugeot - qui habite Lyon - avait rachetés. Sur place, il n'y a

aucune usine concurrente, ni Renault, ni aucune autre marque. La bagarre se fait sur le marché européen et français. Localement, les ouvriers appartiennent tous à des familles d'anciens paysans ou de petits commerçants ruinés par les grandes surfaces. Sylvain est petit-fils de paysans de la région de B. Son père travaille encore à l'usine Peugeot, mais il ne le verra pas. Peu importe ou plutôt mieux vaut, puisqu'il le sait d'avance acquis à la grève. La direction redoute les alliances familiales.

Le matin, la plupart des ouvriers et ouvrières viennent de B. jusqu'à l'usine dans des autobus frétés par l'entreprise. Sylvain a obtenu, par son père, copain de l'employé qui règle les parcours matinaux, deux places dans un autobus, l'une pour lui, l'autre pour son ami Louis. Ils ont rendez-vous à six heures devant la gare. Il ne s'agit pas d'être en retard, a dit Sylvain à Louis, sinon on se tapera six kilomètres à pied jusqu'à l'usine. Le soir, Gagnier n'aura pas besoin de venir nous chercher. Les autobus nous ramèneront. Au petit matin, ils sont là, tous les deux, sur le trottoir. Derrière eux, ils entendent les trains qui démarrent et ceux qui arrivent en grinçant. Il fait beau. Sylvain et Louis ont des places dans le premier autobus. Il apparaît à six heures comme prévu. Il sera suivi de beaucoup d'autres ou des mêmes revenant pour emmener au travail tous les ouvriers de l'usine - ils sont environ 2 000, mais tous ne prennent pas le bus -. Un quart d'heure plus tard, ils sont rendus au pied des bâtiments.

Sylvain a ses entrées dans les ateliers grâce à son père. Il fait visiter à Louis les salles de machines où une partie du boulot est automatisée. Mais lorsque la carcasse de la voiture arrive sur la chaîne, des gestes précis de mains humaines sont nécessaires encore pour fixer certaines pièces, notamment tout ce qui concerne l'arrangement interne, le confort, les subtilités. Les cadences sont relativement rapides. Le grand jeu - comme l'a découvert et montré le sociologue du Travail Jean-Pierre Durand - c'est, pour quelques ouvriers, de dépasser ces cadences et de se retrouver libres un quart d'heure avant le repas, le matin ou avant la sortie le soir. Autrefois, on les appelait les sublimes. Aujourd'hui, ils se contentent de plaisanter avec les



autres sur leur performance, de traîner pendant le quart d'heure dans les couloirs et dans la cour et parfois d'aider l'un ou l'autre, en tirant de leur poche une pièce, pas trop grosse qui, sur la chaîne, peut lui manquer. Des ouvrières disent qu'elles aiment bien la chaîne, parce que le geste quasi automatique leur permet de penser à autre chose, à leurs enfants à leur famille - comme l'avait remarqué, dans un livre déjà ancien, Andrieux et Lignon - .Les hommes la supportent moins bien, en voient, comme les femmes, la pénibilité, mais beaucoup plus, sans la rêverie, le côté fastidieux. Sérialité et pratico-inerte, disait l'autre. Au fond, pense Borel, c'est toujours vrai, mais à des degrés divers. La rêveuse y trouve un peu mieux son compte. Le pragmatique s'ennuie. Il préférerait contrôler les machines, travail dur, mais plus intelligent.

Sylvain et Louis, qui suivent tous les deux, à l'université, les cours de sociologie du Travail, prennent intérêt à leur visite. Dans les ateliers, ils ont circulé en silence, sans s'adresser à qui que ce soit. C'est à cette condition qu'ils sont admis. On se retrouve, à la pause de dix heures, dans la cour. Les délégués syndicaux, toujours CGT, CFDT, FO sont là, mais il y a aussi une déléguée de la CGC, le syndicat des cadres, qui est pour la grève.

Le délégué CGT présente Borel - Sylvain Lemerre est connu -. Puis Sylvain raconte aux ouvriers présents comment des étudiants, à quelques-uns, ont déclenché la grève à l'université, pour les soutenir, eux les ouvriers Peugeot, ceux et celles de l'usine de textiles et les employés des Télécoms. Mais si les ouvriers et ouvrières ne bougent pas, eux les étudiants auront agi pour rien. L'usine de textiles est en grève, les Télécoms aussi. Qu'attend Peugeot pour se manifester ?

- Ici les licenciements collectifs, c'est fréquent, dit une ouvrière. La direction dit : On dégraisse. Et, un beau soir, les haut-parleurs dans les cours t'annoncent ton licenciement et un taxi t'attend à la porte pour te ramener chez toi. C'est ce qui risque de nous arriver, si on débraye.

- Non, dit Sylvain. Si vous vous mettez tous ou presque tous en

grève, ils n'oseront pas. Où retrouveraient-ils le nombre d'ouvriers qu'il leur faut pour faire tourner l'usine? - On y croit plus, dit un ouvrier, on en a trop vu. Le chômage c'est pas supportable. Même avec les indemnités, tu perds courage. Tu ne sais pas, même si tu cherches du travail, ce que, dans l'avenir, tu vas devenir. Retrouver n'importe quel travail, c'est possible quoique..., mais décrocher un travail qui te plaise, ça c'est dur. Or, du bon boulot, à peu près stable et sans histoire, il n'y en a plus. Avec le truc du flux tendu, du minimum de stock et du travail accéléré, déjà on n'en peut plus. Si en plus il faut se retrouver au chômage. Non. Ils se séparent. La pause est finie. Sylvain emmène Borel chez le DRH. Ils veulent discuter avec lui, savoir ce qu'il en est pour l'avenir des ouvriers de l'usine. Il est le mieux placé, entre la direction et les salariés, pour connaître les projets en cours, la bonne ou la mauvaise santé de l'entreprise, l'embauche et les coupes sombres prévues au niveau du personnel. C'est un homme d'une quarantaine d'années. Il a accepté le poste, en se disant qu'il ferait de son mieux pour protéger les ouvriers, d'abord contre le harcèlement au travail quand il se produit chez certains contremaîtres ou chefs d'atelier, ensuite, non pour éviter les licenciements individuels et collectifs - qui relèvent du directeur ou des chefs de service et sur lesquels il n'a aucun pouvoir -, mais pour les anticiper, les prévoir, avertir les ouvriers et ouvrières individuellement. Les ordonnances vont compliquer sa tâche. Dans les négociations, pour chaque cas, entre la direction, les cadres moyens et la base, si les syndicats ne sont plus à même d'intervenir, il agira avec des moyens réduits. Le face à face du salarié avec la direction de l'entreprise se fera sans recours aux contrats de branche, autrement dit avec le moins de recours possible aux syndicats. En cas de recours aux prud'hommes, il y aura plafonnement des indemnités. Lui, le DRH, va être de plus en plus le tampon entre les salariés, les cadres moyens et les hauts cadres. Il ne pourra plus s'appuyer désormais sur les revendications syndicales. Les ordonnances sont pour lui la preuve que, jamais ni Macron, ni Hollande, ni Valls ne se sont mis à la place d'un ouvrier ou d'une ouvrière face à une direction devenue désormais, vis à vis de lui ou d'elle, toute

puissante. C'est le commencement de la mise à mort du contrat patrons/ouvriers, si laborieusement élaboré et mis au point, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et pendant tout le XX<sup>e</sup> siècle, par le syndicalisme ouvrier construisant la législation sociale. Quand Borel et Sylvain entrent dans son bureau, ce sont toutes ces idées que le DRH a en tête. Mais ce n'est pas d'elles qu'il va leur parler. Sylvain - qui l'a connu par son père - lui demande s'il croit la grève possible. Elle contribuerait, dit-il, au mouvement social actuel et, si ce mouvement réussit, les membres du gouvernement, qui ont préparé les ordonnances, y renonceraient peut-être. Non, répond le DRH. Le mouvement social n'est pas assez ample, pour bloquer les ordonnances. D'après ce qu'il sait, Nuit debout ! est riche en débats, mais n'inquiète pas les autorités, ni le patronat qui passeront en force. Mais lui, le DRH, il est pour la grève. Elle viendra signifier, dans la région, la résistance ouvrière, elle vaudra pour l'avenir, elle sera un jalon local dans la longue lutte que les ouvriers et les syndicats non patronaux mènent depuis longtemps contre la volonté d'un économique pervers et d'une politique qui s'est mise au service de l'économie. Sylvain et Louis sortent ragaillardis de cette entrevue. Ils se dirigent vers la cantine où Sylvain sait qu'il sera accueilli avec Borel, pour déjeuner avec quelques-uns des ouvriers.

Borel s'est mis à une grande table, Sylvain à un autre. Chaque délégué syndical, celui de FO, de la CFDT, de la CGT, et celle de la CGC, participe, chacun à sa table, au débat. La direction a fait savoir par l'ex chefs de service qu'elle prendrait des mesures sévères si le moindre trouble ou désordre se produisait dans l'enceinte de l'usine. Mais elle ne peut empêcher, et sans doute le regrette-t-elle, les ouvriers de se parler entre eux, voire avec des visiteurs extérieurs. Comme elle sait que deux autres établissements de la région sont en grève, plus l'université, elle est inquiète. Les ouvriers sont d'autant plus prudents qu'ils ont à craindre l'expulsion pure et simple de ceux que les hauts cadres appellent les meneurs, c'est-à-dire les délégués syndicaux et quelques ouvriers réputés pour leur militantisme affirmé. Sylvain, Borel et les délégués syndicaux ont vite

compris le risque et donnent à leur propos une tournure de conversation polie et apparemment dégagée de toute préoccupation quant à une grève future. Mais c'est bien de cela qu'il est question à toutes les tables, mais à mots couverts. Car il y a aussi les mouchards qui ne se feront pas faute de rapporter à qui de droit la moindre parole supposée subversive prononcée dans les murs de l'usine.

Ces précautions rendent apparemment l'atmosphère sereine. On se borne à échanger des informations, comme si celles-ci ne contenaient rien d'autre que les « chiens écrasés » de l'actualité présente. En fait, elles renseignent les uns et les autres sur l'importance de la grève, non seulement à B, mais ailleurs. Lorsque le Code du Travail mis en refonte dans une commission présidée par Badinter est évoqué, les délégués syndicaux parlent du rapport que Dockès a fait et où il propose des modifications importantes. « C'est un foutoir, ce code » aurait-il dit en privé. Elles sont appréciées par tous à leur juste valeur, quand Sylvain, Borel et les quatre délégués syndicaux, chacun à leur table, les détaillent. Les ouvriers y puisent un regain d'espoir. La plupart n'étaient pas chaud pour la grève. Ils craignaient les représailles, dans l'après-coup, lorsque les ordonnances auraient été votées par une majorité probable de l'Assemblée nationale. Mais certains, qui étaient parmi les plus réticents à la grève, se disent que l'affaire n'est pas jouée. Il faut se battre, on peut gagner.

Après le repas, avant la reprise du travail, des groupes se sont formés dans la cour de l'usine et autour des bâtiments. La discussion s'y poursuit et de nouvelles recrues se rallient à la grève. Sylvain et son père se sont gardés de se rencontrer, ce qui permet au père de parler librement à ses compagnons et compagnes de travail, sans courir le risque de se faire interrompre par quelques récalcitrants en mal d'arguments lui reprochant de donner de mauvais conseils à son fils.

- Ne vous faites pas trop voir jusqu'à trois heures, ni entre trois heures et six heures qui sonne la fin du travail. Rien n'est encore

décidé.

Mais les délégués syndicaux disent à Sylvain et à Borel de revenir à la pause de trois heures, car leur action commune paraît donner de bons résultats et ils pensent tous les quatre,<sup>6</sup> CGT, CFDT, FO et CGC, que le débrayage est possible dans un temps très court, peut-être demain et qu'il durera autant que ceux des autres établissements.

Sylvain va trouver son père et lui demande où ils pourraient se mettre, Borel et lui, en attendant la prochaine pause. En pleine campagne, il n'y a pas de bistrot. Le père de Sylvain, qui connaît comme sa poche les bâtiments de l'usine, leur indique un petit local, genre salle d'attente - sans doute pour les visiteurs des chefs de service -, où il y a des journaux. Ils s'y installent et lisent, pendant deux heures, l'Echo de B, le Monde et Libération.

A trois heures, ils sont de nouveau dans la cour. Des ouvriers et ouvrières arrivent, se autour d'eux. Les délégués syndicaux sont présents. La discussion reprend, âpre, non seulement sur les inconvénients de la grève, mais sur le risque de mise en chômage qui va s'accroître si la résistance aux ordonnances tourne mal ; autrement dit, si la police intervient et crée des incidents qui discréditent le mouvement. Sylvain dit que le projet est de faire, dans peu de temps, puisque les étudiants de l'université, les ouvriers et employés des deux usines et des Télécoms sont en grève, une grande manifestation dans les rues de B. Si vous n'êtes pas là, poursuit Sylvain, on sera beaucoup moins nombreux, vous les travailleurs pour qui on se bat ne ferez pas nombre. Ce sera une demi-victoire pour le ministère. Mais, quand la pause cesse, la partie n'est pas jouée.

Sylvain et Borel retournent, jusqu'à six heures, dans le petit local. Ils craignent une défaite, le refus des ouvriers. Tout en lisant les journaux, ils bavardent. -Faut qu'on réussisse, dit Sylvain. Sinon on aura l'air de cons près des autres. Les filles n'ont pas raté leur coup aux Télécoms. Nous on ne doit pas le rater chez Peugeot.

- Nous, c'est plus difficile, dit Borel, Peugeot est une vieille boîte, on y déteste les grèves. Ils en ont eu, pourtant, pas mal.

- Raison de plus pour que celle-là se fasse, dit Sylvain. Elle est importante. Elle va marquer une date.

Ils se replongent dans leur lecture jusqu'à un prochain bavardage sur le même sujet.

A six heures, ils sont à la sortie des bâtiments. Des ouvriers et ouvrières passent devant eux, sans s'arrêter, se dirigent vers les autobus à l'arrêt le long de la chaussée, y montent. Ceux-là ne voteront pas, dit Sylvain. Les délégués syndicaux arrivent, freinent la marche des ouvriers qui sortent, nombreux des bâtiments.

- Il faut qu'on vote, dit-il Oui ou non à la grève. Vote à mains levées.

La plupart de ceux et celles qui sortent se rassemblent. Le délégué de la CGT fait une dernière intervention, pour rappeler les enjeux de la grève. Puis il propose le vote qui est accepté. Qui pour ? Qui contre ? La plupart des mains se lèvent pour le pour. Sur les 2 000 ouvriers et ouvrières, plus de 1300 ont voté pour. Aussitôt le vote achevé, ils se dirigent vers les autobus. Borel, Sylvain, les délégués syndicaux, le père de Sylvain attendent l'un des autobus qui revient de B. Il y aura plein de places, presque tous sont partis. Quand l'autobus se range devant le bâtiment, il ne reste plus qu'une dizaine de personnes à embarquer. Borel, Sylvain et leurs compagnons y montent. Gagnier, qui est certainement venu comme il l'avait annoncé à la réunion et a travaillé seul avec les ouvriers, va rentrer en voiture après eux. Dans l'autobus, ils s'asseyent les uns près des autres.

- On a gagné, dit le délégué CGT.

- Oui, dit Sylvain. J'ai eu la trouille. A midi et à trois heures, c'était pas évident.

- Non, dit le père de Sylvain, y'en a beaucoup qui voulaient pas.

- On les a décidé à nous six et, sans doute, avec Gagnier, dit Borel.

- Et quelques autres qui nous ont aidés, dit le père de Sylvain. De-

main, à cinq heures, on débraye.

Devant la gare, ils se quittent. Sylvain tape sur l'épaule de Louis. On se téléphone, lui dit-il.

29 Mai

Voilà une bonne chose de faite. On va pouvoir préparer la manifestation. Dans d'autres villes, ils n'ont pas réussi aussi bien. Si on manifeste, il y aura du monde. Sylvain devait me téléphoner. Sans rien de lui, je l'ai appelé. Ça a sonné, sonné. Pas de réponse. Même pas la messagerie. Il devait avoir son portable dans sa poche. Il l'a arrêté, ce salaud. Il ne veut pas être dérangé. Je suis passé chez lui.

Personne. Il se fout de moi. Comme je l'avais prévu, il a filé à Nuit debout ! Je suis allé voir ses parents. Ils ont reçu effectivement un SMS leur disant qu'il était place de République. Il les embrasse, il nous salue. Il ne sait pas quand il reviendra. Miollat et Gagnier sont aveugles. C'est vrai qu'ils les connaissent moins que nous. Dans la foule, sur la place, il n'a pas du les repérer. Quant aux groupes de sociologues et d'anthropologues à Paris 8, ce n'est certainement pas là qu'ils ont envie d'aller. On peut se brosser de les avoir pour la manif'. D'abord, ils sont injoignables, puisqu'ils ne répondent pas, ensuite les manifestations à Paris les intéressent beaucoup plus que celle de B. Ils ne viendront pas, Borel en est sûr et il l'écrit. De toute façon, quand Chatz aura le rapport, y'a longtemps que tout sera terminé. Il ne se souviendra même pas qu'ils ne seront pas venus, les cinq : Stéphane, Philippe, Christelle, Annette, Sylvain, à la réunion préparatoire de la manif, ni à la manif' elle-même.

Borel va proposer à Chatz, à Gagnier et à Miollat le 5 Juin pour la réunion où on fera le compte-rendu de la visite à l'usine et où on préparera la manif'. Comme d'habitude, il va suggérer la Dame au Chrysanthème comme lieu de la réunion. On y mangera avant. On décidera alors ensemble - enfin ceux qui restent - de la date de la manif'. Nui debout!, ça fait du ramdam dans la presse et des images à la télé. Ah, c'est plus reluisant, plus brillant que notre manif. Et ça a lieu à Paris, la Capitale, la Ville-Lumière. Bande de nases. Je n'ai pas le droit de dire mon ressenti personnel, mais lui, Chatz, il ne va pas se gêner pour hurler. Je mettrai ses hurlements dans le rapport. Ce sont encore Gagnier et moi Borel qui devront parler de la visite, avec Sylvain, à l'usine d'automobiles. C'est pourtant Sylvain qui aurait été le mieux placé pour dire ce qui s'est passé. On a bouclé la boucle. Dommage qu'en France, toutes les villes importantes n'en aient pas fait autant. Contre les ordonnances, on aurait emporté le morceau. En 1995, Juppé avait été obligé de retirer son plan sur la Sécurité sociale et les retraites de cheminots. En 2005, Villepin avait retiré son truc d'embauche des jeunes que le patron pouvait



lourder du jour au lendemain. Et même en 2012, la loi de Réforme de l'Université (la LRU) avait du être retail-lée. Là c'est mal barré. Il est vrai que l'enjeu est gros. C'est toute la politique de l'emploi qui est visée. Ce que les syndicats, la gauche, le Front populaire avaient fini par obtenir et qui n'avaient pas été mis en cause par le gaullisme va être carrément sabré d'un coup de plume. Si les ordonnances sont votées, ce sera une belle victoire du MEDEF. C'est ce qu'ils ont toujours voulu, l'emploi à la petite semaine, sans garantie de durée, avec des salaires de famine. C'est ce qu'il y avait au XIX<sup>e</sup> siècle. Oh, ce ne sera pas la même chose. Il faut garder les apparences mais les résultats seront les mêmes. On remplira les poches des CA et des actionnaires au prorata des bénéfices obtenus, qu'ils soient en croissance ou en diminution. Quand ils sont en diminution, c'est toujours le salarié et la salariée qui paient la casse. Quant ils sont en croissance, les salaires ne sont guère augmentés pour autant. Ce qui va changer, c'est une certaine stabilité de l'emploi. On ne virait pas n'importe comment. Maintenant, avec la loi Travail, les employeurs feront pratiquement ce qu'ils voudront. Et c'est sous un gouvernement socialiste que cela se produit. Bon, j'irai demain voir Denise et commander le repas d'avant la réunion pour le 5 Juin. J'espère qu'elle ne s'est pas barrée elle aussi avec Gagnier. Ils ont l'air tous les deux du dernier bien. Ce serait le pompom. Je serais seul pour parler devant Chatz et Miollat. C'est incroyable. Y'en a, je vous jure. Ca y est, l'impressionnisme me reprend. Ferme ton Bic, Borel. Avant de commander le repas à Denise, il faut que je vois Chatz, pour qu'on se mette d'accord sur le 5 juin. Si oui, il téléphonera à Miollat qui avertira Gagnier.

Aujourd'hui, Borel poursuit son rapport. Il a vu Chatz, il y a deux jours. Il lui avait envoyé un SMS pour qu'il fixe la date de la prochaine réunion. On aurait pu régler la chose par SMS. Mais Chatz aime le face à face et les grandes discussions qu'il écoute sans toujours y participer sinon à titre de donneur de consignes. Autoritaire, c'est un rôle qui lui plait. Il a convoqué Borel pour le jour même à onze heures. Borel y est allé. Chatz ne lui a pas parlé de la grève, ni

de la manif'. Il a longuement détaillé ses projets. L'anthropologie à l'Université de B. c'est fini. Le ministère est intransigeant. On ne crée pas, on transforme ce qui est. Chatz annonce à Borel qu'il retourne à Paris 8. Mais, auparavant, pendant les vacances, il va faire une mission au Congo Kinshasa où il essaiera d'enquêter dans les petites sociétés qu'avait découvertes Luc de Heush au cours les années soixante de l'autre siècle. Avec les événements, que sont-elles devenues ? Borel lui dit aussitôt qu'il viendra habiter Paris où il se retrouvera avec ses potes Stéphane, Philippe, Christelle, Annette, Sylvain qui veulent y vivre. ils l'ont écrit à leur parents. Ils et elles sont majeur(e)s. Les parents ne peuvent s'opposer à leur décision. Ils peuvent seulement leur couper les fonds. C'est probable pour Sylvain et Annette, pas certain pour Stéphane, Philippe et lui-même. Christelle rejoindra sans doute ses pénates. Borel compte, dit-il à Chatz, faire son DEA et sa thèse avec lui. C'est seulement à la fin de l'entretien que Chatz accepte le 5 Juin au soir pour le compte rendu que Gagnier et lui feront de leur visite à l'usine d'automobiles et pour la préparation de la manif'. Borel préviendra Gagnier et Lemerre, Chatz se chargera de Miollat. Ce sont les trois seuls qui nous restent, dit Chatz, après la défection des autres. Borel ne lui dit pas que Lemerre sera quasi certainement absent. Rien ne s'est produit comme nous l'attendions, écrit Borel rentré chez lui. On a bien, comme prévu, déclenché la grève dans les lieux annoncés et surtout près de ceux et celles que nous voulions voir participer à la résistance contre la loi Travail. Mais le lâchage des copains et des copines a tout changé. Ils ne seront pas là à la manif', qu'ils auraient pu animer, contribuer à rendre vivante puisque ce sont eux qui avaient déclenché la grève et rendue possible cette manif'. Ce sont des jeunes, encore inexpérimentés, continue d'écrire Borel. Ils n'ont pas vu les enjeux de leur action sur place, et ont préféré Paris où ils vont être noyés dans la masse. Ils parleront à de quasi inconnu(e)s, ne pourront pas faire grand chose pour que le mouvement social se développe et aboutisse au retrait des ordonnances. Malgré lui, Borel leur en veut un peu de les laisser seuls, Miollat, Gagnier, Chatz et lui.

Il faut qu'il avertisse Gagnier. Mais le plus urgent est de retenir une table à la Dame aux Chrysanthèmes. Il y ira, cet après-midi. Il ne téléphonera pas, il n'enverra pas de SMS. Il a envie de revoir Denise. Taisez-vous Borel, lui intime Chatz, cela ne nous intéresse pas. Ce même jour, revenu de sa visite à Denise, il poursuit le rapport. Lorsqu'il est arrivé aux Chrysanthèmes, Gagnier et Denise étaient là. Il ne s'attendait pas à voir Gagnier, mais sa présence ne le gênait pas. Au contraire. Les séances avec Denise étaient bel et bien terminées. Mais, comme si c'était en échange, elle lui témoignait une véritable affection. Dès qu'ils furent assis à la table du fond, elle lui dit qu'elle le gardait à dîner. Comme ça, ils auraient le temps de discuter. C'était elle qui invitait les deux hommes. Gagnier en parut moins surpris que lui. Il lui en fit la remarque.

- Eh Michel, ça ne t'étonne pas qu'elle t'invite ?

- Non, répond-il. Nous vivons maintenant ensemble. Borel fut réellement heureux de l'apprendre.

- Oh, dit Gagnier devant Denise, ça fait longtemps que je l'aime, depuis qu'elle est arrivée ici. Mais elle redoutait Miollat et les Moulard. Je l'ai rassurée vite sur Miollat. Il tentait seulement, en jouant la bonne entente avec les Moulard, de savoir un peu mieux ce qu'ils étaient et ce qu'ils faisaient. Je l'avais rencontré à Paris 8 un peu par hasard - je n'y étais que de passage - et, sachant que, depuis que Chatz avait quitté son université parisienne, il venait à B. pour le rencontrer, je l'avais mis sur la piste. Denise se méfiait des Moulard qui la faisaient suivre, elle ne me l'avait pas caché. Elle maintenait la distance entre elle et moi, par crainte d'un mauvais coup. Amoureux, je venais presque tous les jours, depuis cinq ans, la voir. Tu ne pouvais guère être suspecté, elle ne te voyait que tous les quinze jours. Mais devant les malabars, les hommes de main prêts à tout, elle avait pris soin de nous protéger.

Gagnier et Borel continuaient l'un et l'autre de s'en étonner, d'autant qu'elle n'avait pas protégé Miollat.

- Ce n'était pas la peine, leur dit-elle, les Moulard étaient convaincus qu'il était leur allié.

Depuis un bon bout de temps, ils n'ont pas donné signe de vie, ils ont touché l'argent de la vente, on ne les a pas revus, personne ne sait où ils sont. Ils ont abandonné Denise, alors qu'ils la savent sans autre ressource que le salaire qu'ils lui versaient, et qui, avec la vente, a disparu. Grâce aux acheteurs, elle peut encore survivre. Mais ils vont reprendre le fonds et l'ont prévenue qu'ils ne la garderaient pas, ayant l'intention de gérer le café restaurant en famille, à moindre frais. Si Gagnier n'eut pas été là, l'avenir de Denise se serait annoncé sombre. Elle se retrouvait seule dans la vie et sans grande formation pour travailler. Aidé par ses parents, pharmaciens fort à l'aise, Gagnier peut, sans problème, assurer la vie commune, mais il ne veut pas leur demander de payer les études de son amie. Elle envisage donc de trouver un boulot à mi-temps pour payer les droits d'inscription assez élevés à l'université et pour pouvoir se fournir en livres et en papeterie, en dépenses diverses exigées par ses études. De plus, elle ne veut pas dépendre entièrement de Gagnier. Elle tient à sa part de liberté. Elle se destine à la Littérature, peut-être plus tard à l'enseignement, elle va s'inscrire dès Septembre en licence. Cela, Gagnier et elle l'ont dit à Borel, au cours de la soirée. A l'évidence, Denise et Gagnier sont inquiets. Sur l'absence des cinq - puisque Sylvain les a rejoints -, Denise n'épilogue pas Elle ne pense pas, comme Chatz, que le lieu où ils sont ne regarde personne. Ils n'étaient pas protégés, eux, dit-elle. A la question de Gagnier, mais de quoi, de qui, auraient-ils du être protégés ?, Denise répond qu'elle n'en sait rien. Elle craint seulement que les choses ne soient pas si simples. Mais elle le reconnaît, elle dit ça sans aucun preuve, sauf la présence des malabars chez les Moulard et leurs propos pour le moins si peu rassurants qu'elle avait cru devoir en avvertir la police. On en était là. Elle ne souhaite qu'une chose : se tromper, s'inquiéter pour rien. Mais néanmoins les départs brusques des Moulard des différentes villes où ils avaient acheté des restaurants l'avaient toujours étonnée. Il est vrai qu'après ces départs il ne s'était rien produit, au moins publiquement.

Durant le dîner, Denise a fait des allusions à peine voilées à ses aventures avec des très jeunes. Mais, d'un simple coup d'oeil, elle a fait comprendre à Borel que, sur lui, vis à vis de Gagnier, elle avait gardé le silence.

## 5 Juin

Lorsque Borel arrive, le 5 Juin au soir, aux Chrysanthèmes, la salle est vide. Mais il se doute que Denise s'affaire à la cuisine, pour préparer le repas auxquels participent Chatz, Miollat, Gagnier et lui. On a perdu Sylvain, écrit Borel, ce lendemain du 5 Juin. .Chatz s'est figuré que Lemerre viendrait, mais il n'était pas là. Il est à Nuit debout!, Chatz est le cadet de ses soucis. Vers huit heures, on se met à table, Sylvain n'est pas parmi les convives et Chatz s'en étonne. Il est toujours en retard, celui-là, dit-il. Mais il ne peut admettre son absence de la même manière que celle des autres. Lemerre croit en ce qu'il fait. Fils d'ouvrier, certes promu au rang d'étudiant, mais in-

capable, selon Chatz, de lâcher une besogne en cours qu'il juge essentielle pour une autre beaucoup moins difficile et apparemment plus payante. Lemerre sait que le travail militant local peut servir autant à la défense des ouvriers que celui au niveau national. Mais, contrairement à ce que je (Borel) prévoyais, Chatz ne se met pas en colère. Constatant, au bout d'une demi-heure de repas, l'absence de Lemerre, il dit simplement :

- Lemerre n'est pas venu.  
Et tombe aussitôt dans une profonde tristesse. Malgré les voix, les interpellations autour de lui, il n'entend plus, il n'écoute plus. Il s'est retiré en lui-même, comme si, à l'écart de tous, il voulait se garder de sa déception. Les autres, les Courlon, Saval, Favre, Corlot, ce sont de petits-bourgeois comme lui fascinés par la parlote et les médias, sauf Annette, mais c'est une femme et elle s'est laissée entraîner. Mais, lui Lemerre, le pur, le vrai. Lui aussi est pris, désormais, dans l'attente du miracle par la parole. Tout cela, Chatz nous l'a dit après sa longue méditation, lorsque, vers la fin du repas, il est revenu à lui.

Le temps passe. Denise est derrière son comptoir, silencieuse. Elle fait encore la serveuse, alors qu'elle ne l'est plus. C'est ce qu'elle vient de nous annoncer, avant que ne commence la réunion. Je serai encore là jusqu'à la fin du mois, dit-elle, je continuerai le service au comptoir et dans la salle, mais j'arrête les repas. Dès le fin du mois, je quitte la Dame aux Chrysanthèmes et vais habiter dans le centre-ville

La nouvelle surprend Chatz et Miollat. Ils ne savent pas que Denise et Gagnier veulent vivre ensemble. Ils regrettent la Dame aux Chrysanthèmes. Un souvenir dans leur vie, Chatz le temps de son séjour à l'université de B., Gagnier sa rencontre avec Denise, Borel plus que les séances, la protection, l'affection de Denise, Miollat ses bonnes discussions avec Chatz. Ils regrettent ce lieu à l'écart de la ville, où on était bien, pas trop nombreux dans la salle, tranquilles et accueillis avec amitié par Denise.

La réunion commence. Chatz a commandé du champagne, pour égayer l'atmosphère et fêter la nouvelle existence de Denise. Gagnier dit timidement :  
- Elle vivra avec moi.  
Chatz sourit. Gagnier est près de lui. Il le prend par l'épaule, le secoue un peu.

- Sacré cachottier, lui dit-il. Miollat s'étonnait de votre abstinence. C'est cela le grand amour, il couve sous la cendre. Emu, Gagnier lui dit :

- A l'université de B, vous nous manquerez. Même moi qui suis en sciences, j'ai appris à vous connaître, à vous estimer, à vous lire.

- Merci, dit Chatz, cela me touche d'autant plus que les hommes de science lisent peu les anthropologues. Ils lisent plutôt les préhistoriens.

Miollat prend la parole. Il propose que la préparation de la manif' soit traitée en premier et qu'on en vienne ensuite aux compte rendus de Gagnier et de Borel sur la visite à l'usine d'automobiles. Chatz consulte les deux autres. La proposition est refusée. Si l'on parle d'abord de la manif', on ne fera plus que cela.

- Le compte-rendu sera oublié, dit Gagnier. Or ce compte-rendu est très important. N'oublions pas que ce sont les ouvriers qui seront les plus nombreux à la manif' et que c'est pour eux qu'on la fait. Il faut bien comprendre comment et pourquoi ils se sont mis en grève. - Je suis de l'avis de Michel, dit Borel. Sylvain attachait beaucoup d'importance à cette grève des ouvriers de Peugeot. Il disait que c'était d'elle principalement que viendraient la mise en route de la manif' et sa réussite.

- Vous avez la parole, Borel, lui dit Chatz.

Borel rappelle d'abord que le père de Sylvain était dans la place et que Sylvain lui-même connaissait, quasiment depuis son enfance, certains et certaines des ouvriers et ouvrières. Mais le travail était d'autant plus difficile qu'il se faisait, de part et d'autre, dans la plus grande transparence. Ouvriers et ouvrières n'avaient aucune réti-

cence à dire carrément qu'ils n'avaient pas la possibilité de perdre leur emploi. Or la direction était bien décidée à leur faire payer cher une grève s'ils la faisaient. Il y aurait, camouflés ou non, des licenciements individuels et collectifs, que les ordonnances passent ou ne passent pas. Ce sont Sylvain et les délégués syndicaux qui connaissaient bien le personnel de l'usine qui ont emporté le morceau. L'argument du nombre a pesé lourd. Si l'on comptait les deux usines, celle de textiles et celle d'automobiles, ce sont 3500 ouvriers et ouvrières qui se sont mis en grève et vont allés manifester. Cela fera du bruit dans la presse et dans les médias. Aux yeux du gouvernement et du président, cela ne peut passer inaperçu. Et l'on peut espérer voir - ce fut aussi, devant les ouvriers, l'un des points soutenus par Sylvain, son père et des délégués syndicaux, également par Borel -, dans ce mouvement massif, peut-être l'amorce d'un mouvement encore plus ample dans d'autres villes de France, notamment dans les régions industrielles. Le débrayage fut voté pour le lendemain.

- Beau travail, dit Chatz.

- Un modèle d'action pour déclencher une grève, dit Miollat qui avait connu celle de 2005 et surtout celle de 1995 qui avaient réussies. La manif' ne fera que développer la grève et l'amplifier peut-être au niveau national.

- Le matin, dit Borel, la plupart des ouvriers et ouvrières étaient contre un débrayage, malgré celui de l'usine de textiles et celui des Télécoms. Dans l'après-midi, beaucoup commencèrent à changer d'avis. Mais c'est le soir seulement que le débrayage fut voté.

- A vous Gagnier, dit Chatz. Gagnier raconta comment il s'était occupé d'un groupe assez nombreux d'ouvriers et d'ouvrières qu'il avait repéré grâce à Sylvain et à son père. Ce groupe était bien décidé non seulement à ne pas faire grève, mais à convaincre, par tous les moyens, les autres ouvriers et ouvrières qu'il était inutile d'entrer dans le mouvement, voire de l'amplifier. Non qu'ils fussent favorables à la direction.



Beaucoup, syndiqués, s'étaient battus, en d'autres temps, pour maintenir le contrat, ne pas l'atrophier comme le prévoyaient les ordonnances et, du coup, diminuer la portée de la réforme du Code du Travail. Mais ils pensaient que ce n'était pas une grève ni un mouvement social qui permettraient d'enrayer la poussée des entrepreneurs vers la liberté d'embaucher ou de débaucher à leur gré. Il y fallait d'autres moyens, d'autres méthodes, un appui juridique plus marqué que celui du Comité de réforme du Code du Travail, voire des interventions de l'extérieur, par exemple de l'Europe. Tout seul, Gagnier avait eu du mal à les convaincre qu'il était naïf de croire que le Droit au travail, tel qu'on le concevait en France ou en Europe, ait la moindre chance d'écarter les ordonnances, de garantir et de protéger les emplois. Là encore, il fallait, tôt ou tard, avancer le nombre et le poids du nombre, obtenir l'assentiment de la plupart pour renverser la vapeur, bloquer la puissance économique de décideurs musclés qui n'en faisaient qu'à leur tête, en visant le plus grand profit financier d'individus et non de groupes. La vieille bourgeoisie française ou européenne de hauts fonctionnaires et d'entrepreneurs familiaux ne jouait dans cette affaire qu'un rôle d'appoint à la toute-puissance économique, par exemple des Etats-unis. Il faut se battre avec nos propres moyens et nos propres forces, ici et maintenant, si l'on veut au moins bloquer l'emprise grandissante du pouvoir économique, bien peu politique, sur l'emploi. Les ordonnances n'étaient que le reflet d'une situation qui n'avait cessé de se dégrader depuis les années 70. Et ce n'est pas la croissance de l'emploi, si un jour, elle se produisait réellement, qui changerait le statut, déjà peu reluisant et qui allait en s'affaiblissant, des salariés d'usines et d'entreprises de services. C'est au moment de la sortie, à six heures, que le groupe s'est rallié, presque en son entier, à celles et ceux qui ont voté le débrayage pour le lendemain. Là encore, Miollat admire le travail. Gagnier a, lui aussi, connu les grèves dures. Il sait être à la manoeuvre. Les plus jeunes ont beaucoup à apprendre à son contact.

- Il nous faut maintenant préparer la manif', dit Chatz. Je propose que Miollat et Gagnier, qui, sur les manifs', sont plus expérimentés que nous, prennent tour à tour la parole. Tous répondent oui.

- La parole est d'abord à Miollat, dit Chatz.  
- Je rappelle quelques consignes dans la préparation des manifs'. Celle-ci ne se fait pas à l'appel des syndicats, mais ils la soutiennent à bloc. Nous bénéficierons donc de leurs locaux. Profitez-en pour fabriquer les pancartes qui seront portées dans le cortège. Les slogans ne doivent être ni trop violents, ni trop modérés. Deuxième consigne : prévoyez, avec l'aide des syndicats, un service d'ordre. Il faut empêcher les casseurs de se mêler à nous. Mais il faut aussi éviter, chez certains manifestants, la provocation à la police. Les flics n'attendent que ça pour charger. La manif' doit se dérouler si possible dans le calme.  
- Et si les flics nous provoquent ?, demande Borel.

- S'il est possible de ne pas répondre, ne répondez pas. Sinon faites pour le mieux pour calmer ces messieurs. Voilà, pour le moment. C'est tout ce que j'ai à vous dire.  
Chatz se tourne vers Gagnier, lui dit :  
- A votre tour.

- Je n'ai pas grand chose à rajouter à ce qu'a dit Miollat, murmure Gagnier.

Puis il élève la voix :  
- Si, n'oubliez pas une chose importante. Quand vous allez vous rassembler sur la Grand-Place ?

- Quelle heure?, dit Borel.  
- Je propose quinze heures, du Chatz. Le 11 Juin 2001. Tous approuvent. Gagnier reprend la parole.  
- Lorsque vous allez vous rassembler sur la Grand place à 15h le 11 Juin, rendez vous à cette place en groupes dispersés. Ne vous entassez pas dans les rues adjacentes. Vous seriez aussitôt repérés par la police qui essaierait de bloquer votre arrivée. Veillez aussi à ce que la marche de la manif' ne soit pas trop rapide. Il faut que les en-

fants et les personnes âgées puissent suivre. Gagnier s'étonne de l'absence de Denise. Après avoir servi le repas, elle a disparu.  
- On a fini, dit Chatz. Tout est dit. Allons nous coucher.

## 12 Juin

La grève est lancée. La manifestation du 11 Juin l'a plutôt augmentée qu'amointrie. De nombreuses catégories professionnelles s'opposent aux ordonnances. Si celles-ci passent un jour, ce ne sera pas, pour autant, un succès de nos adversaires, mais une attente, de la part de ceux et celles qui n'en veulent pas, oui, d'une attente du bon moment pour les faire sauter.

Borel décrit pour Chatz la manifestation à laquelle lui-même Chatz a participé, mais dont il veut garder trace et souvenir. Elle ne se distinguait pas beaucoup d'autres que nous avons faites ensemble, Stéphane, Philippe, Christelle, Annette, Sylvain et moi (Borel) - dont certaines avec Chatz. -. Miollat et Gagnier furent, pour nous, des nouveaux. Gagnier avait sans doute, comme nous, déjà fait des

manifestations, mais, comme il était en sciences, aucun d'entre nous ne le connaissait. De cette manifestation, Borel retient deux grands points : d'abord un point positif. Elle a littéralement éclaté comme une bulle dans la ville, mais, au lieu de s'effacer comme disparaît la bulle, elle y a fait bouger la vie entre nous. On est prêt, en étant plus nombreux désormais, à entrer dans le grand combat qui s'annonce, non seulement contre les excès destructeurs du libéralisme et du néo-)libéralisme économiques, mais contre une extrême droite qui prend des airs supérieurs, s'affirme, se fait me çante. Pas seulement politiquement, mais dans la vie courante. On en a marre des « Ils ne sont pas comme nous » à propos des étrangers et des Français quand ils sont « colorés ». On en a marre des distinctions racistes entre les bons Chinois, les braves Noirs et les mauvais Arabes (qu'on n'appelle jamais les mauvais bruns). On va continuer à se battre - et y'en a pour longtemps -. Les copains et copines vont revenir ou, au moins, diront où ils sont et enverront leurs adresses. On peut, à distance, se coordonner, s'associer et obtenir de petits résultats. On ne peut repartir que de là, du ras des pâquerettes, du fond, de nous-mêmes et de notre vie de chaque jour, en commun.

La manifestation fut belle. D'abord, il y avait du soleil, pas trop, mais suffisamment, pour qu'elle puisse avoir lieu, sans que l'on reçoive des trombes d'eau. Ensuite, parce que ce fut massivement une manifestation de jeunes. On n'a rien contre les adultes ni contre les personnes âgées. Mais il est sûr que l'avenir, une certaine durée de l'avenir, s'ouvre à de nouvelles générations, les nôtres. On peut beaucoup plus faire que ceux et celles qui nous ont précédés, parce que nous, nous avons au moins les moyens techniques d'agir.

La manifestation fut belle aussi parce que non seulement on y a crié nos slogans « Non aux ordonnances », « Oui au contrat de branche, non au contrat de gré à gré », « Trop de profit, çà suffit », mais parce que nous avons chanté ce que

137 nous avons envie de chanter : le chant des Cerises, mais aussi Brassens, Bob Dylan. Enfin, la manifestation fut belle parce que

nous fûmes très nombreux, garçons et filles, et que cette masse que nous formions vibrait, s'animait, s'exaltait dans le même sens. Trop subjectif, dira Chatz. D'accord, c'est le point de vue personnel de Borel, mais, là, il le revendique.

Comme l'avait conseillé Gagnier - consigne qui fut répandue par les étudiants chez les ouvriers et les employés -, de petits groupes se forment, de quatre à cinq personnes maximum. Ils passent d'abord aux permanences syndicales, celle de la CGT, de FO, de la CFDT, de la CGC. A B, les cadres moyens soutiennent la manifestation, sachant qu'à l'avenir, avec le nouveau contrat de travail ils ont tout à perdre. Certains et certaines des futures manifestant(e)s portent roulées dans du papier journal ou d'emballage les piquets des pancartes sur lesquelles sont inscrits les slogans. Ceux-là et celles-là évitent de marcher les un(e) près des autres.

A quinze heures, la Grand-Place est pleine. Une double rangée de flics l'entoure, mais sans en empêcher l'accès. Un délégué syndical, au milieu de la place, grimpe sur le socle du monument qui occupe son centre - une statue d'un illustre ancien maire de B. -. Tenant à la main un porte-voix qu'il approche de sa bouche, dans le silence brusquement survenu dès qu'il commence de parler, il rappelle, en quelques mots, les raisons de la grève. Il parle peu, quelques minutes. Des cris et des acclamations assourdissants lui répondent. Les délégués syndicaux ont pris la tête du cortège, suivis, en deuxième ligne, par les étudiants de l'université qui avaient déclenché la grève. Ce sont les ouvriers qui ont tenu à ce qu'ils soient au deuxième rang. Gagnier, Denise Duval, Miollat, Borel, le professeur Chatz - qui a voulu être avec les étudiants -, d'autres étudiants et enseignants nombreux sont là. Manquent Stéphane, Philippe, Annette, Christelle, Sylvain. Borel est morose. Il a quelque mal à se détendre. Il était persuadé que ses amis viendraient. Ils ne peuvent pas nous faire un coup pareil, c'est pas possible, avait-il dit à Gagnier et à Denise juste avant le commencement de la manif'. Denise lui avait répondu qu'elle était convaincue d'avance de leur absence. Quant à Gagnier, il doutait de leur venue, sans donner de mo-

tifs précis. Or, à quinze heures quinze, juste après le début de la manif', il est évident qu'ils ne viendront pas. Des ouvriers, des employés demandent de leurs nouvelles, ils s'étonnent de ne pas les voir. La grève, c'étaient eux qui l'avaient rendue possible. Bien sûr, leurs copains et copines les disent à Nuit debout !. Cela vexé certains manifestants. Pour les absents, la manif' à B. c'est rien, de la gnognote, à côté de Nuit debout ! à Paris. Etre à Nuit debout!, c'est mieux, plus visible, plus efficace qu'être à B. Ils nous méprisent, dit même une ouvrière à Miollat. Celui-ci essaie d'expliquer leur choix, mais sans y parvenir. La file des manifestants s'est engagée dans l'avenue qui, transversalement, traverse la ville. Sur chaque côté de la de la colonne, un service d'ordre assuré par des étudiants, des ouvriers et des employés, redouble les patrouilles de flics qui, sur les trottoirs, remontent et redescendent l'avenue. Arrivée à la place des Charmes où elle fait une pause, la colonne se disperse en petits groupes qui bavardent.

- Ca se passe bien, dit Chatz.

Un ouvrier, qui est près de lui, dit :

- Oui, trop bien. On aurait envie d'un peu de bagarre.

- Elle serait inutile, dit Chatz de son ton autoritaire.

- Vous croyez ?, répond l'ouvrier en rigolant. Pourtant, tous ces flics, on est assez nombreux pour les envoyer se faire foutre.

- Ils ont les armes, dit Miollat.

- Ils nous tireraient quand même pas dessus ? , dit l'ouvrier. - Ah,

vous croyez çà ?, dit Miollat. D'abord, à la moindre menace, ils chargeront. Ensuite, si, selon eux, il faut tirer, ils tireront.

-Vous en êtes certain ?, dit l'ouvrier. Vous connaissez les manifs ? ajoute-t-il avec un peu d'ironie.

- Très bien, dit Miollat. J'ai fait 95 et 2005 à Paris et en province. C'était dur.

- Oui, dit l'ouvrier, un homme entre deux âges qui cesse d'ironiser et parle désormais à Miollat comme à un copain, j'étais à celle de B.en 95. Il y a eu plusieurs blessé(e)s, dont une grave.

Dans un angle de la place des Charmes, un peu à l'écart de la foule, un petit groupe s'est formé. Les quatre costauds entourent une statue que personne ne reconnaît. Devant eux, ils ont posé une petite table où s'entassent des piles de tracts. Ils les distribuent à ceux et à celles qui passent

- Mais c'est qui, la statue ?, demande une jeune fille;

- Rudolf Hess, un héros, répond l'un des costauds.

- Connais pas, dit la jeune fille.

Sur la place, Denise, en voyant les costauds a reconnu ceux qui venaient chez ses parents adoptifs, surtout le costaud au bouton et celui à la cicatrice. Elle se dirige vers l'un des agents qui montent la garde autour du terre-plein et lui raconte la visite des costauds à ses parents adoptifs. Il l'emmène aussitôt près du commissaire qui est là pour surveiller la 'manifestation'. Il se souvient de la lettre de Denise à cause de la mention 'La Dame aux Chrysanthèmes'. Il sourit, murmure :

- Je ne peux rien faire. Evidemment, ce n'est pas rassurant. Mais, pour le moment, ils n'ont commis aucun délit.

- Vous en êtes sûr ? dit Denise.

- Pas à notre connaissance, répond le commissaire.

Elle retourne sur la place. Les groupes se sont rassemblés. La colonne de tracts qu'ils distribuent à ceux et à celles qui passent devant eux, remonte d'abord la rue qui va vers les hauteurs de la ville, là où se trouve l'hôtel où loge Chatz. Arrivé sur le haut, on y est presque dans le faubourg qui domine B.. De nouveau, après la montée, la colonne fait une pause. A la surprise générale, viennent se joindre à elle deux petits groupes, celui des paysans indépendants, ceux de la Confédération paysanne, qui craignent pour l'avenir, et les paysans pratiquant l'agriculture extensive, ceux de la FNSEA, qui, eux aussi, se sentent menacés par le nouveau contrat de travail. Ils sont longue-

ment applaudis par les ouvriers, les employés et les étudiants. La colonne se remet en marche et descend la rue vers les quais. De nombreux habitants de la ville, qui ne participent pas à la manif', se sont mis à leur fenêtre. Certains et certaines encouragent les manifestants. D'autres immobiles, le visage courroucé, les regardent passer. Près de six mille manifestants et manifestantes traversent leur cité, pour les uns leur apportant un peu d'espoir, pour les autres supposés une menace pour l'ordre public, l'économie, leur propre fric. Les slogans retentissent de nouveau, criés à pleine gorge. Parfois, des fenêtres, un centre-slogan est hurlé : « Vive l'ordre, non à la chienlit », « Les étrangers à la porte », etc. Mais, souveraine, la manif' s'impose à tous, par son ampleur, par le calme de son déroulement, mais aussi, comme dirait Bourdieu, par la violence symbolique qu'elle porte en elle. La colonne arrive sur les quais devant l'université. Celle-ci a été construite juste avant le pont qui franchit le fleuve. Une vaste esplanade s'étend devant le perron qui mène au campus. La manifestation, conduite par les syndicalistes, se garde d'entrer dans l'espace universitaire. Mais, pour rendre hommage aux étudiants, elle se déploie, pour finir, devant le lieu de leurs travaux. Un délégué syndical de la CGT grimpe sur la première marche du perron. Il est assez en hauteur pour que chacun et tous le voient. Il prononce un bref discours de clôture, annonçant que la grève continue, que le succès de la manif' a été répercuté par les journaux locaux et nationaux, par les radios et télévisions. Il demande aux manifestants et aux manifestantes de se disperser dans le calme, sans créer de désordre. Les flics et le service d'ordre se sont retirés. Aucun « casseur » ne s'est risqué à attaquer magasins ou voitures. Sous le ciel de printemps de cette soirée ensoleillée, deux par deux, ou trois par trois, les manifestants rentrent chez eux.

Denise et Gagnier disent à Chatz de venir dîner avec eux à la Dame aux Chrysanthèmes. A la fin du mois, Denise quittera définitivement le café-restaurant. Elle n'a toujours aucune nouvelle des Moulard qui, après avoir touché l'argent de la vente, l'ont abandonné et ont disparu le diable sait où.



Elle et Gagnier invitent également Miollat et Borel. C'est le repas d'adieu offert à Chatz qui quitte l'université de B. part en mission, tout l'été, en Afrique. La plupart des étudiants ne le reverront guère.

Ils se retrouvent, à vingt heures, dans la salle du bistrot, à la table du fond surmonté de son pot de fleurs sur le rebord intérieur de la fenêtre.

Tous les cinq déplorent l'absence de leurs amis. Stéphane, Philippe, Christelle, Annette, Sylvain. Borel ne parvient pas à s'expliquer comment eux et elles, si acharnés à déclencher la grève, ont pu, au dernier moment, leur faire faux bond, rester à Paris pour Nuit debout! ou aller ailleurs. D'après le père de Sylvain qui aurait reçu SMS et lettres, son fils serait parti travailler à Londres. Le timbre de sa dernière lettre témoigne effectivement qu'il est en Grande-Bretagne. Où sont les autres ? Miollat a téléphoné aux parents de Christelle, pour avoir de ses nouvelles. Ils ont répondu qu'elle aussi avait quitté Paris et serait en Italie. Ils avaient reçu d'elle lettres et SMS. Les restaurateurs de Poitiers, parents de Stéphane, ont reçu aussi lettres et SMS, sans autres précisions, sinon : « Je vais bien, je cherche du travail. » Il ne dit pas où. Quant à Annette et Philippe, leurs parents n'ont pu être joints. Borel, Gagnier et Miollat ont téléphoné souvent, appelé leur portable, mis ils n'ont jamais eu que la messagerie.

Bientôt, à la table du fond, on ne parle plus des absents, mais de l'avenir. Chatz demeure très sceptique sur le retrait des ordonnances. La manif' à B. a été un succès, mais le mouvement ne semble pas s'étendre en province et Nuit debout! ne suffit pas à intimider le gouvernement. Il y faudrait les deux millions de personnes de la grève de 1995. On en est loin. Miollat espère que la poursuite de la grève permettra aux syndicats d'obtenir des aménagements quant au contenu des ordonnances. Denise se tait. Que sait-elle ? On le lui demande, mais elle répond par des propos évasifs du genre, je ne sais rien de plus que vous, ou : il y a sans doute plusieurs possibilités à l'explication de leur disparition, mais je ne sais pas laquelle est la

bonne. Denise n'est plus serveuse, au moins avec ses nouveaux amis. Ils se lèvent à tour de rôle, y compris Chatz, pour aller chercher les plats à la cuisine.

La discussion sur la politique a cessé, on parle maintenant anthropologie et Chatz fait un long exposé sur ses projets. Il veut reprendre au Congo, sur des sociétés qu'avait repéré l'ethnologue belge Luc de Heusch, le travail de Clastres sur les Guayakis en Amazonie, mais sans les proclamer, selon l'expression utilisée dans sa thèse par, sociétés contre la domination. Il a consulté Hélène Clastres, la veuve de l'anthropologue. Elle est elle-même du métier et a écrit un superbe livre, très différent de celui de son mari, *La Terre sans mal*, qui raconte l'errance d'une société, galvanisée par un nouveau mythe, celui d'une terre sans mal au-delà de la mer. Les membres de cette société traversent difficilement le continent sud-américain, vont jusqu'au littoral de l'Atlantique, mais n'ont aucun moyen de franchir le mer et demeurent sur les côtes, où ils s'établissent et vivent encore. Au Congo, dans la forêt, quel a été le destin de petites sociétés, sans doute, d'après Luc de Heusch, du même type que les sociétés amérindiennes ? C'est ce sur quoi s'interroge Chatz, c'est ce qu'il voudrait savoir. Lorsqu'à la fin du repas il se lève, embrasse Denise, Miollat, Gagnier et Borel, ses yeux brillent. De nouveau l'aventure. Tous lui souhaitent d'être heureux comme Ulysse, après son beau voyage.

15 juin

Miollat achève le rapport pour Chatz. Borel est, depuis plusieurs jours à l'hôpital, veillé non seulement, à tour de rôle, par ses parents, mais aussi par Denise qui passe, près de lui, chaque après-midi, quelques heures. Il semble, lorsqu'il la voit, sortir un peu de sa torpeur, de son abattement, comme si, avec elle, parfois accompagnée de Gagnier, revenait une lueur d'espoir. C'est pourtant elle qui l'a plongé, sans le vouloir, dans la prostration dont il tente lentement de sortir, sans y parvenir. Moi (Miollat), je ne peux pas faire grand chose pour lui. Juste avant de partir pour l'hosto, il m'a remis le manuscrit du rapport à Chatz, en me disant « Finis-le et envoie-le ». Je l'enverrai à Chatz dès que j'en aurai terminé la rédaction. Lorsqu'il sera rétabli, Louis en fera ce qu'il voudra.

C'est Denise qui, le 12 Juin, m'a envoyé un SMS me convoquant, avec Borel, à la Dame aux Chrysanthèmes. Elle me demandait d'avertir Louis et de l'emmener avec moi. On déjeunerait, avec elle et Gagnier, au café-restaurant. Elle nous ferait à manger. J'ai cru que c'était une invitation ordinaire, pour qu'on se réunisse tous les quatre, en bons amis. Les quelques heures que nous avons passé en-

semble ont été éprouvantes. Mais impossible d'échapper à l'alternative qu'envisageait Denise quant à nos ami(e)s Stéphane, Philippe, Christelle, Annette et Sylvain. Borel n'a pas tenu le coup, il s'est effondré très vite. J'ai prévenu aussitôt sa mère, en retrouvant son numéro de téléphone sur le portable de son fils Louis. Elle l'a fait hospitaliser. Elle m'a demandé ce qui s'était passé. J'ai joué l'ignorant, prétextant la fatigue de Louis après les démarches pour la grève et la préparation de la manif'. C'était peu crédible, mais, faute de mieux, elle a fait semblant de me croire. Louis n'était pas en état de lui en dire plus long. Je lui dirai, lorsqu'il ira mieux, de se taire sur ce qu'il sait ou croit savoir.

Je me suis aperçu, en lisant le manuscrit, qu'avant même d'être hospitalisé, pendant le bref temps où il est resté chez lui, peut-être une heure ou deux où il a voulu être seul, il a commencé à rédiger le compte-rendu pour Chatz de ce qu'il avait vécu durant cet après-midi. Denise a, enfin, pu nous dire ce qu'elle craignait en ce qui concernait le sort de nos amis. Ce sont ces pages écrites par Louis que je mets d'abord dans le rapport, avant d'écrire ce que moi-même (Mollat) j'ai à dire.

« Borel lisait paisiblement dans sa chambre, lorsqu'on a frappé à sa porte. L'ouvrant, il s'est trouvé face à Miollat. Il était dix-heures du matin, Miollat n'était jamais venu chez lui, il fut surpris de sa visite.

- Je viens te voir, pour te dire que nous sommes, tous les deux, invités à déjeuner, à la Dame aux Chrysanthèmes, par Denise qui sera en compagnie de son ami Gagnier. Il était encore tôt. Nous sommes descendus et nous avons été nous installer dans un bistrot sur la Grand-Place pour boire un coup. Sur ma (Borel) demande, Miollat m'a expliqué qui étaient les Moulard. Bien décidé à les connaître, il était parvenu à être ami avec eux, découvrant peu à peu leur appartenance à un groupuscule français, avec des accointances fascistes en Italie et néo-nazies en Allemagne. Ils ne lui avaient jamais dit à quel titre ils avaient adhéré à ce groupuscule, eux anciens du PC et anciens maquisards. Mais, comme il leur jouait

le rôle de l'ancien du FN, auquel il avait pris la précaution de prendre sa carte qu'il leur montra, ils lui firent suffisamment confiance pour lui dire qu'ils agissaient au sein de ce groupuscule, pour des actions très secrètes d'épuration et d'apuration, employant le même langage que celui, rapporté par Denise, des gros bras qu'ils avaient accueillis. Mais Miollat ajouta qu'ils semblaient redouter le groupuscule. Ils avaient peur que sa direction ne se retourna contre eux s'ils ne se conformaient pas strictement aux consignes qui leur étaient données. D'où leurs séjours dans des villes d'Italie, d'Allemagne et de France où, à chaque fois, financés, pour le premier restaurant, par le groupuscule, ils achetaient et revendaient, pour aller ailleurs. La Dame aux Chrysanthèmes était l'un de ces restaurants, mais, aussitôt qu'ils l'avaient revendu, il semble que, cette fois-ci, leur peur du groupuscule et de ses représailles possibles les avait poussé à complètement disparaître avec l'argent de la vente. Sans doute n'avaient-ils pas entraîné Denise Duval dans cette disparition, autant par indifférence que pour lui épargner les risques qu'ils pouvaient courir si le groupuscule les retrouvait.

- Voilà dit Miollat, ce que je sais des Moulard. Quant aux malabars venus chez eux, j'ignore ce qu'ils devaient faire à B., parce que ni Monsieur, ni Madame ne m'en ont parlé. J'(Borel) ai répondu à Miollat que son histoire ressemblait à un roman policier, que peut-être les Moulard l'avaient inventée pour se faire valoir et que les gros bras vus par Denise n'étaient que des matamores avides de prétendues prouesses. Sur ce, il était midi et nous nous sommes dirigés lentement vers la Dame aux Chrysanthèmes pour y arriver à l'heure fixée, environ treize heures. Pendant le trajet, on a continué de discuter, non pas des Moulard - je (Borel) pensais le sujet épuisé - mais sur le bonheur de Denise et de Michel enfin réunis.

Quand nous sommes entrés dans le bistrot, Denise et Michel étaient assis face à face à la table du fond. Ils se levèrent pour nous accueillir, mais leurs visages étaient rien moins que souriants. On y lisait plutôt de l'anxiété, sinon de la peur. Aussitôt, Michel nous dit :

- Il y a du nouveau. Mais on vous le dira plus tard. D'abord on va boire l'apéro et déjeuner en paix. Après, on parlera des choses sérieuses.

Tous les quatre, on s'est assis à la table du fond sur laquelle étaient déjà posées une bouteille de vin blanc, une fiole de cassis et des verres. La conversation s'est engagée sur les études de Michel et sur celles de Denise. Elle était bien décidée à rattraper son retard, en faisant une licence et un master de lettres classiques. Après, elle verrait. Si elle pouvait faire l'agrég', elle tenterait sa chance. Mais il lui fallait un travail à mi-temps pour financer ses années universitaires. Elle prospectait déjà en ville, aidée par Gagnier, pour trouver un poste, même mal rémunéré, dans une administration ou une entreprise, qui lui laisserait suffisamment de temps pour préparer ses examens. Michel envisageait, lui, de poursuivre sa licence et son master de biologie, de travailler en laboratoire et de faire un doctorat qui lui permettrait d'assurer son statut de chercheur scientifique. En éclairant leur avenir, ils avaient l'air heureux l'un et l'autre, mais, très vite, ils s'assombrissaient, repris par l'inquiétude et la crainte, ou autre chose, on ne sait quoi. Pour éviter à Louis l'éternel plat de pommes de terre au fromage dont il s'était lassé, elle avait fait un ragôût de mouton qu'il dégustait avec délices, malgré un commencement de tristesse au vu de celle de Denise, de Michel et de la nouveauté annoncée. Le dessert était une tarte aux pommes faite maison dont ils se régalerent. Un long silence suivit la fin du repas. Ils étaient tous les quatre plongés dans leur pensée, sans plus rien se dire. Puis Denise se leva, se dirigea vers le pot de fleur posé sur le rebord intérieur de la fenêtre. Elle le pencha et les convives purent voir, sous l'amas des feuilles et des fleurs, des fils entrelacés qui sortaient de la terre garnissant le pot. La dégagent un peu, Denise fit apparaître le petit micro de l'appareil enregistreur.

- Les Moulard n'ont pas du enregistrer toutes vos conversations, mais celles du début. Après leur départ, c'était fini. Mais ce début leur a suffi.

- Bon, dit Borel, ils nous enregistraient, pour communiquer nos posi-

tions, et nos projets à leur groupuscule. Que veux-tu que ça nous foute ? Si tu appelles nouveauté une telle découverte, elle n'est pas bien grave.

- Il y a pire, dit Denise. Elle marche vers le comptoir, passe de l'autre côté et prend sur une étagère un cahier. Tous le connaissent, c'est le livre d'or de Denise dans lequel ils écrivaient, l'un après l'autre, leur éloge de son plat de pommes de terre au fromage.

- Et alors ?, dit Borel. Qu'est-ce qu'il a de nouveau, ce cahier ?

- Rien de nouveau. Mais pendant deux jours, il a disparu. Je l'ai cherché partout. Et le troisième jour, au matin, je l'ai retrouvé à sa place sur l'étagère. J'ai pensé d'abord que c'était les Moulard qui, l'ayant trouvé sur une table à l'intérieur où je l'aurais oublié, l'avait remis où il était. Et ce fut sans doute les Moulard qui le remirent.

Mais ce fut aussi eux qui le prirent.

- Merde, dit Borel qui blêmit.

Il commence à comprendre.

Miollat dit simplement à Denise :

- Tu crois que...

- Oui, je crois que les Moulard ont enregistré vos conversations, pour avoir les noms des perturbateurs à épurer, à apurer. Avoir les adresses était facile, à l'université ou à la Poste. Le cahier leur donnait les écritures qu'un bon graphologue pouvait imiter. Pour l'usage des portables, il suffisait de les enlever à ceux et celles à qui ils appartenaient. Dès hier, j'ai prévenu la police de ces nouveaux indices. Ils enquêtent, mais les Moulard et les malabars sont introuvables. La police prend très au sérieux ces indices, mais ils ne font pas preuves, tant qu'on n'aura pas retrouvé ceux qui sont derrière ce coup monté. Les gros bras ont sans doute enlevé sans problème nos cinq ami(e)s, qui, sans méfiance, leur ont ouvert leur porte. Les parents vont recevoir, pendant des mois, peut-être une année, des SMS et des lettres, mais, sans doute, jamais de communications téléphoniques. Puis ça cessera et les familles s'inquiéteront. En attendant, la police ne veut pas ébruiter l'affaire. Un vieux policier à la retraite qui se trouvait là

au moment de ma déposition a dit que, pendant la guerre d'Algérie, des groupuscules d'extrême-droite enlevaient des Algériens dont on retrouvait quelques jours plus tard, les corps flottant sur le lac du Bourget. »

C'était la phrase à ne pas prononcer. Plié en deux, Borel suffoquait. Il ne pleurait pas, mais son regard sans vie révélait son état de désespoir. Fallait le comprendre. Poussé par Chatz, il avait entraîné ses meilleurs ami(e)s dans cette aventure du déclenchement de la grève. Si Denise disait vrai, ils en avaient probablement payé le prix, peut-être de leur vie. C'est moi (Miollat) qui écrit maintenant ces lignes. Je me suis précipité vers le téléphone pour appeler le Samu, mais, à ce moment là, Borel est parti en criant :  
- Je rentre chez moi. Je veux être seul.  
C'est dans l'intervalle, où j'ai pu prévenir sa mère et aller avec elle au domicile de Borel, qu'il a du écrire le texte qui précède. Ce qui se passa ensuite dans le bistrot fut rapide. Gagnier insista sur le fait que, sans preuves suffisamment affirmées, il fallait mieux s'en tenir à l'idée que nous amis, Stéphane, Philippe, Christelle, Annette, Sylvain étaient à Paris ou ailleurs cherchant du travail. Je me cramponne, mais aussi, à cette espérance. Seule Denise demeure sans espoir. Elle connaît les Moulard - moi aussi -, mais elle a vu les gros bras. Elle dit ou plutôt murmure :  
- Ils avaient l'air capables de tout.

Un peu plus tard, je sus, par les copains et en lisant ce rapport, que Stéphane, moins Philippe, mais aussi Christelle, Annette et Sylvain étaient des ami(e)s intimes de Louis. Chatz lui avait interdit - et il ne cessait de le répéter dans le rapport, surtout au début - de donner ses propres interprétations et de manifester sa subjectivité. Il ne l'a pas fait ou très peu. Cela manque. La douleur de Louis doit être atroce. Il connaissait tout de ces garçons et de ces filles qu'il fréquentait depuis longtemps. Il les aimait. Son histoire avec Denise, eux et elles l'ignoraient, mais ils l'auraient sue par le rapport. Il ne cherchait pas de faux semblants pour se dissimuler. Il s'appuyait sur



les deux auteurs qu'il citait : Jean- Pierre Garnier et Florent Coste, pour, malgré lui, respecter le parti-pris de Chatz. Ce silence - cette interprétation, ce subjectif non dits lui coûte cher. Sans doute croit-il, comme Denise Duval, que ses ami(e)s sont morts. Il se sent coupable de les avoir envoyés à la mort, alors qu'il n'y pouvait rien et qu'il a fait seulement le boulot que Chatz lui demandait de faire, celui de l'anthropologue et celui du citoyen responsable. Je pense que d'autres après eux et elles, après lui, reprendront le flambeau de la révolte, malgré les risques qui ne viennent pas tant de l'ennemi principal, le libéralisme et néo-libéralisme économiques, que de ce qu'il fait naître à son ombre : sous des masques divers : la terreur.

Avril 2018